

EARTH & DAWN™

Christopher Kubasik

La voix de la sorcière



L'ÉVEIL DE LA MAGIE

LA VOIX
DE LA SORCIÈRE

EARTHDawn
AU FLEUVE NOIR

1. L'Anneau de la Mélancolie
 2. La voix de la sorcière
 3. Souvenirs empoisonnés
- par Christopher Kubasik*



**LA VOIX
DE LA SORCIÈRE**

par

CHRISTOPHER KUBASIK

FLEUVE NOIR

Titre original :
Mother Speaks

Traduit de l'américain par
Michèle Zachayus

Collection dirigée par Patrice Duvic
et
Jacques Goimard

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (art. L.122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1994, FASA.

© 1997 by Le Fleuve Noir pour la traduction en langue française

ISBN : 2-265-06248-0

Pour ma mère...

PREMIÈRE PARTIE
MES FILS

CHAPITRE PREMIER

Mes fils,

Il est étrange que vous me demandiez maintenant qui était votre père. Il y a une semaine, j'ai reçu une lettre de lui ; il voudrait venir. S'il vous a présenté la même requête par écrit, je comprends votre besoin d'en savoir plus. Avoir gardé le silence des dizaines d'années est curieux. Le rompre l'est davantage encore.

Je ne trouve pas d'autre mot pour qualifier cette histoire : étrange. Tout comme mon amour pour J'role, notre famille, et J'role lui-même. Quand vous êtes venus au monde, la joie brillait dans son regard. Pourtant, une angoisse secrète semblait le ronger. Comme pour l'essentiel de son passé, il me cacha ses préoccupations. Si j'accepte qu'il vienne, peut-être en dira-t-il plus. Je suis si vieille maintenant.

Est-ce que je l'aime ? Je n'en sais plus rien. Il arrive un moment où les existences s'emmêlent au point que les noms, les mots et les « étiquettes » perdent tout sens. Même si nous ne nous sommes plus revus depuis la bataille de Throal, durant la guerre theranne, il a toujours tenu une place dans ma vie.

Mais pas dans la vôtre. Vous devez avoir un vague souvenir de lui. Dans votre lettre, vous dites qu'on vous a parlé de notre première aventure. En ce cas, je vous parlerai de la dernière.

Suite à la découverte de Parlainth, nous avons exploré Barsaive des années durant, fouillant d'antiques kaers et des citadelles à l'abandon. Entre le royaume de Throal et le fleuve Serpent, nous avons protégé des caravanes de nains, escorté des expéditions minières en route vers la Mer des Enfers et combattu des élémentaires surgis de la lave. Après le Fléau, nous avons vu la végétation reprendre ses droits partout dans le monde, et la terre retrouver sa splendeur d'antan. J'role et moi étions fous amoureux l'un de l'autre. Bien des fois, nous nous sommes sauvé la vie.

Ainsi nous sommes entrés dans la légende de notre vivant.

J'role avait des secrets. Parfois, la violence contenue de ses émotions m'effrayait. Souvent, je lisais plus de choses que je ne le devais dans son regard sombre, perdu dans le vague.

Mais votre père était aussi charmant et courageux. Au fil des ans, sa mélancolie commençait à s'atténuer.

Vous voyez, je pensais pouvoir l'arracher aux ténèbres. Je voulais tout faire pour le sauver !

Ah, l'orgueil ! Il peut mener à la gloire et à la fortune, mais dans la vie privée...

Nous avons décidé d'avoir un enfant. Nos exploits nous avaient rapporté une petite fortune qui nous permettait d'arrêter de courir l'aventure. Ce que nous fîmes. Encore aujourd'hui, j'ignore si J'role voulait sincèrement s'établir, mais votre naissance combla tous nos désirs. Nous n'aurions pu être plus heureux, nous considérant doublement bénis par les Passions. Nous vous avons donné le nom d'amis rencontrés durant nos aventures : Samael et Torran. Vous étiez si beaux ! Même après tant d'années, je revois vos petites mains cherchant toujours à agripper quelque chose...

Il fallait vous nourrir, répondre aux incessantes questions de vos esprits qui s'ouvraient au monde un

peu plus chaque jour... Il y a tant à expliquer ; les gamins pensent que les adultes détiennent toutes les réponses.

Pourtant, quelle leçon que de tout redécouvrir à travers les yeux d'un enfant !

C'est étrange... Je m'écarte sans cesse du sujet. Plus on vieillit, moins on supporte ses propres erreurs, qui pourtant ne font qu'empirer au fil des ans.

Je me sens stupide dans cette histoire. Il m'aurait suffi d'ouvrir les yeux. Tard la nuit, le remords me reprend. Comment ai-je pu être si idiote !

Je vais évoquer des événements que vous avez dû oublier — non sans raison.

Avant d'accepter de revoir votre père, il faut que tout soit clair.

CHAPITRE II

Quelques mois après votre naissance, J'role m'apprit qu'il partait avec Samael à la recherche d'une épée antique. Son départ précipité me prit de court, mais je ne tentai rien pour le retenir.

Il demeura absent six mois, puis revint avec des pierres précieuses, fruits du pillage d'une tombe.

Il resta deux mois puis s'en fut de nouveau. A son retour, deux semaines ne s'étaient pas écoulées qu'il disparaissait encore.

Chaque fois qu'il revenait, je croyais vraiment que ce serait la bonne. Il m'étreignait comme s'il ne voulait plus me lâcher. Parfois, il vous regardait dormir des heures dans vos berceaux. Le jour, il se dépensait sans compter pour jouer et chahuter avec vous. Il vous faisait rire aux éclats. Il adorait vous entendre rire ! Il en avait *besoin*.

Quand il s'entraînait à l'art de jongler et aux acrobaties, il paraissait comblé.

Puis, soudain, il quittait tout. A la fin, il ne me prévenait même plus. Il restait des semaines ou des mois absent, puis reparaissait, un sourire penaud aux lèvres.

Un jour, je ne pus plus en supporter davantage et je le chassai. Tristement, il me dit que j'avais raison et il tourna les talons.

Néanmoins, il revint.

Encore et toujours.

Chaque fois, il m'affirmait qu'il voulait rester. Le regard embrasé d'amour et de désir, il me serrait contre lui et n'avait que des excuses à la bouche, me suppliant de le comprendre.

Jamais il ne restait. Je finis par remplacer sans cesse les serrures. Votre père étant un des voleurs les plus doués qui soient, tout ça était une sinistre plaisanterie...

Ce manège aurait pu durer jusqu'à la fin de nos jours si un fortresse volante n'avait frôlé notre foyer une nuit : les Therans étaient de retour ! Vous aviez sept ans à peine.

J'ignore de quoi vous pouvez vous souvenir. Alors, j'en dirai le plus possible pour vous aider à mieux connaître et comprendre votre père.

CHAPITRE III

Des heures avant que la forteresse survole notre village, nous étions avec Horvak. Sa forge avait besoin d'être remise à neuf ; tandis que vous vous rouliez dans la boue avec délectation, je m'appliquais à la rénover en utilisant la magie.

Je portais ma robe de magicienne écarlate, avec ses broderies d'argent et des oiseaux blancs prenant leur envol. J'en avais besoin pour me protéger des Horreurs chaque fois que j'incantais. C'était une mesure temporaire, car elles avaient dévasté l'espace astral. Les années suivantes, nous avons pu réorganiser tout ça. Mais à cette époque, la tunique d'un magicien était vitale pour lui.

Soudain, vous avez surgi dans la forge en criant à tue-tête :

— Maman, le bouffon est là !

Renonçant pour l'instant, j'abandonnai le contact avec le plan astral, au grand désappointement de Horvak.

Ces trois dernières années, le bouffon en question apparaissait de temps à autre, pour la plus grande joie des enfants.

Ça me contrariait.

Mais vous l'ignoriez, comme vous ignoriez qu'il s'agissait de votre père. Depuis quatre ans, vous n'aviez plus revu J'role.

J'étais trop lasse pour résister longtemps à vos pleurs et à vos accès de rage, inévitables quand je vous refusais la permission d'aller le voir. Je finis par capituler, m'excusant auprès de Horvak : je serais bientôt de retour.

A la périphérie de la ville, les arbres respiraient l'énergie et la fraîcheur. Pas un nuage ne barrait le ciel. A de tels instants — et maintenant encore —, je m'étonnais que nos vies aient pu sombrer à ce point dans la tristesse. J'avais un emploi de magicienne, mes fils, les lumières de ma vie, malgré de petits caractères pas commodes, et toutes les splendeurs du monde autour de moi ! Tendre, l'univers me berçait de sons et de soupirs délicieux.

Pourquoi la simple joie de vivre ne suffit-elle jamais ?

Votre père avait un parterre de petits admirateurs. Installés sur l'herbe humide, ils se tordaient de plaisir et d'excitation. Le bouffon était vraiment très drôle !

Il portait un costume en domino ; autour de son œil droit, il avait dessiné un diamant bleu sombre, et sur la joue gauche, un petit cœur rouge. De minuscules clochettes tintaient à ses pieds. En général, elles ne suffisaient pas à attirer l'attention quand il soulageait quelqu'un de sa bourse. Mais le danger était toujours là.

J'role avait besoin du défi, comme d'un coup de fouet, pour se revitaliser.

Alors qu'il jonglait avec trois boules de bois et un couteau, son regard croisa le mien. Un sentiment indéfini passa entre nous. Puis, comme si nous ne nous connaissions pas, J'role revint à ses acrobaties et à ses grimaces. Malgré moi, je ne pus m'empêcher de sourire.

D'évidence, rien ne lui plaisait davantage que d'amuser les enfants.

Et les enfants l'adoraient.

Qu'il soit un bouffon y contribuait beaucoup, bien

sûr. Il n'était pas un de leurs parents, pour les gronder, leur imposer des règles de survie élémentaires et leur inculquer des notions d'autonomie. Il surgissait de temps à autre dans leur vie afin de les faire rire. Et c'était tout.

Les adultes riaient aussi de ses galéjades et de ses mimiques. Je n'y coupais pas non plus. C'était plus fort que moi. Vous, vous pleuriez de rire !

Quand J'role finit son numéro, tout le monde applaudit. Heureux, il salua son public. Et cette fois, il retint mon regard.

Cela m'affola. Devoir lui parler, sentir sa chaleur près de moi... A chaque fois, je succombais à son charme, incapable de lui résister ! Il transformait ma colère en tristesse, ma furie en éclats de rire.

Mais pour tout avouer, certains côtés de sa personnalité me terrifiaient. Je n'aurais su dire ce que c'était. Alors je me persuadais que je me faisais des idées, que tout était normal.

Plus tard, je découvris la vérité.

Pressée d'en finir avec la forge de Horvak avant de m'occuper du souper, je vous pris par la main et tournai les talons. A la maison, je fermai les portes et les volets, soufflant les lumières.

Et j'attendis.

Il viendrait.

Naturellement.

CHAPITRE IV

Vous vous êtes vite endormis, sans soupçonner que le bouffon viendrait dans votre maison ce soir-là. La nuit était fraîche, le lit me semblait immense. J'osais à peine respirer, tant je tendais l'oreille.

Bien sûr, il ne ferait aucun bruit.

J'avais remplacé les serrures et installé des protections magiques. Le sorcier qui me les avait vendues avait paru très sûr de lui. Mais quand je lui demandai si sa magie vaudrait contre le voleur légendaire qui s'habillait en bouffon, son sourire s'évanouit. Du coup, il n'offrait plus aucune garantie.

Un bruit ? J'role était-il dehors ? Je m'efforçai de ne plus bouger un cil, affrontant un formidable bourdonnement : le *silence*.

N'y tenant plus, je respirai de nouveau.

J'attendis.

S'était-il déjà introduit dans la maison ?

Viendrait-il seulement ? Je n'avais aucun moyen de le savoir. Je suppliai les Passions de l'empêcher de me rejoindre. Serais-je un jour libérée de lui ?

La tension me chassa du lit.

Marchant à pas de loup sur les lattes du plancher, j'allai à l'entrée de la pièce et tendis l'oreille de plus belle.

Je m'aventurai d'un ou deux pas dans le couloir... Il se tenait sur le seuil de votre chambre.

Naturellement, il m'avait entendue. Aucun bruit, aussi discret fût-il, ne lui échappait. Lui, en revanche, personne ne l'entendait.

Folle d'indignation, je le rejoignis et regardai par-dessus son épaule : Samael, ta petite main frottait ton nez dans ton sommeil. Torran, tes lèvres remuaient doucement, dans le langage silencieux des rêves.

— Pourquoi fais-tu toujours ça ? soufflai-je d'un ton rauque.

J'étais si près de lui... Il m'aurait suffi de poser ma main sur sa taille, et il aurait passé un bras autour de mes épaules. Comprenez-vous ? Même maintenant, *dans ma chair*, je sens encore son empreinte. Je me souviens de nos mains serrées, de ses lèvres contre mon cou... Je crois sentir encore son corps contre le mien.

Cette nuit-là, je l'avoue, il me manquait particulièrement.

- Je voulais les voir, me dit-il.
- Pourquoi t'introduis-tu ici comme un voleur ?
- C'est mon métier.
- Pourquoi ne demandes-tu pas ?
- Me laisserais-tu entrer ?
- Non.
- Je t'aime.

Je ris. Non que sa déclaration fût drôle. Je pense qu'il m'aimait, en effet. Mais ma réaction le mit sur la défensive. Je ne voulais plus qu'il me fasse tourner en bourrique.

Me détournant, j'allai m'asseoir à la table du salon.

— Je dis la vérité, affirma-t-il d'un ton peiné en me suivant.

Il feignait d'être blessé.

— Tu n'aimes pas, tu convoites. C'est différent.

C'était cruel, mais je voulais lui faire mal. Ouvrant une paume, j'en fis surgir une flamme dorée. A sa lueur, les yeux de J'role semblaient deux étoiles. Il était beau.

— Tu sembles bien te porter. Tu as les traits lisses des jeunes fous.

— J'essaie toujours de présenter bien.

— L'été dernier, Samael a failli être victime des fièvres. Le savais-tu ? Tes visites nocturnes te l'ont-elles appris ?

Il n'en avait rien su.

— Il va bien maintenant ?

— Bien sûr, espèce d'idiot ! m'exclamai-je, oubliant de chuchoter. S'il était malade, je me ferais du mauvais sang ! C'est ce que vivent les *parents*, ajoutai-je dans un souffle.

— Je ne peux pas être un père pour eux. Tu le sais.

— Je ne sais rien de la sorte. En fait, je ne sais rien, *point* ! Chaque jour qui passe, j'en sais de moins en moins ! C'est ce que tu veux, n'est-ce pas ? Tu veux t'assurer que tout va bien avant de jouer de nouveau les courants d'air... Espèce de lâche ! (Je fermai le poing, replongeant la pièce dans le noir.) Ne viens plus.

— Une partie de moi est toujours ici.

— Tu es nulle part et partout ! Si tu veux rester, reste ! Mais chaque fois que tu passes le seuil de cette maison, ne laisse pas un peu de toi derrière ! Reste ou disparaîs à jamais !

Il déglutit.

— Tu permettrais que je reste ?

J'hésitai.

— Oui. Serait-ce seulement pour que tu détermines toi-même ce que tu veux. A mon avis, tu aurais la certitude que rester ne t'intéresse pas. Et ainsi, tu partirais pour de bon !

— Tu ignores...

— En effet ! m'écriai-je. Tu ne t'es jamais confié à moi. J'ignore donc tout des épreuves que tu as pu traverser. Maintenant, va-t'en et ne reviens jamais.

Il ne broncha pas.

— Je suis sérieuse. Ne viens plus. Je ne tolérerai

plus ce manège. Ce n'est plus ton foyer ; tu l'as abandonné. Je m'arrangerai pour qu'on te tue.

Il eut l'air sidéré.

Mes traits se durcirent.

— Je ne supporte plus cette situation, J'role. Tu dois partir. Je t'en prie. Ne reviens jamais ici. Je ne plaisante pas.

La lune disparut, nous plongeant dans le noir. Nous entendîmes des cris, des éclats de voix. Que se passait-il ?

J'role et moi avons couru dehors.

Le premier, il vit le château, planant à des centaines de pieds au-dessus de nos têtes. Des voix lointaines et des roulements de tambour nous parvenaient.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je l'ignore, je n'en ai jamais vu..., répondit J'role avec une voix de petit garçon émerveillé. On dirait un vaisseau aérien, comme les bateaux pirates en cristal.

— Mais c'est en pierre, et ça n'a pas la forme d'un bateau ! L'investissement magique doit être colossal.

— Des Therans ?

Sitôt qu'il avança cette hypothèse, nous nous regardâmes. Il était aussi surpris que moi. Pourtant, ça semblait ne faire aucun doute. Seuls les Therans étaient capables d'un tel prodige.

Mes mains tremblèrent, comme si j'avais lancé trop de sorts ce jour-là.

Je doute que vous puissiez comprendre ce que signifiait une telle chose, pour nous, à Barsaive. Bien sûr, vous avez rencontré des Therans dans vos tendres années. Mais pour la première génération de la Reconstruction du monde, les savoir de retour était formidablement excitant ! Ces êtres étranges étaient les sauveurs de l'univers, les maîtres de la magie... et les parasites du désespoir, aussi...

— Je dois en avoir le cœur net, dit votre père avec un sourire de gamin.

— J'role, je suis curieuse moi aussi, mais si je devais abandonner les enfants chaque fois qu'il se produit quelque chose d'intriguant... !

Il me toisa. L'enthousiasme avait disparu de son regard, remplacé par une analytique froideur. On eût dit que je venais de parler en une langue inconnue.

— Mais nous devons savoir ! insista-t-il.

— D'autres le découvriront pour nous.

— Mais je ne serai pas là pour *voir*, et pour *vivre*.

— Et que fais-tu de notre vie *ici* ?

— Je sais déjà tout ça, je...

Son regard glissa sur moi, puis sur la maison. Je touchai son épaule. D'un coup, il était redevenu le garçon triste et silencieux que j'avais rencontré dans les oubliettes de la reine des elfes.

— Releana, je dois partir, reprit-il avec fermeté.

Virilité, quand tu nous tiens !

Puis, sur un dernier sourire, il se volatilisa, avalé par la nuit.

CHAPITRE V

Pourquoi m'être tant attachée à cet homme ridicule ! Qu'avais-je fait pour mériter une telle vie ? J'aurais tout donné pour l'extirper de mon âme, comme on arrache des épines d'un doigt. Mais nos passions ne sont pas des ronces fichées dans notre chair pour la tourmenter. Elles font partie de nous, au même titre que nos cœurs et nos poumons. Comme eux, elles se nourrissent de notre sang.

Longtemps, je fixai la nuit ; les logis du village étaient nimbés de gris argent. La jungle environnante semblait sombre et inquiétante.

Impénétrable.

Repensant à l'extraordinaire château volant, j'oscillais entre l'excitation et la peur. Quelles conséquences aurait cet événement pour mes jumeaux ?

Tournant le dos à mes préoccupations et à la nuit, je montai me coucher.

*
* *

Le lendemain, tout le village en parlait, naturellement. Les théories abondaient.

Les Therans étaient de retour et ils nous apporteraient une nouvelle ère de paix et de prospérité.

Durant le Fléau, les Therans avaient été exterminés par les Horreurs ; leur forteresse volante était pilotée par des fantômes.

Devenus des monstres, les Therans revenaientachever l'œuvre dévastatrice des Horreurs.

Les Therans avaient été éliminés et un nouvel empire venait prendre leur place, comme toujours.

Torvan le Balafré et Elasia Casque Noir, ainsi que quelques autres, partirent aux nouvelles. Ils ne tardèrent pas à revenir bredouilles. Ils n'avaient trouvé aucune trace du prodige. Etant la magicienne du village, j'aurais dû être de l'expédition.

Comme à d'autres occasions, j'aurais pu vous confier à des amies et partir. Mais cette fois, je m'y refusais, ne serait-ce que pour contrarier votre père. Mon refus aurait dû lui prouver qu'il avait eu tort, une fois de plus, de nous quitter cette nuit-là.

Au fond de moi, j'aurais adoré partir avec lui le nez au vent, à la recherche du château des nuées.

Au fil des semaines, l'événement s'effaça des mémoires. Nous étions à court de rumeurs et de théories. On ne pouvait rien dire de plus sans informations. Pour ça, il faudrait qu'un camelot s'arrête dans le village avec des nouvelles fraîches. Bien sûr, à l'époque, on voyageait beaucoup moins que maintenant. Les visites étaient rares.

Un mois après le départ de votre père, il s'en produisit une. Il s'agissait d'une aventurière dont le nom m'échappe. Ses cicatrices, sur le cou et sur les bras, étaient récentes. Elle raconta qu'une cité venait de louer ses services contre des pillards originaires du Nord.

— Des écorcheurs ? demandai-je.

Nous étions une dizaine environ, réunis chez Tellar pour écouter la voyageuse ; plusieurs enfants, dont vous, dormaient sur un épais tapis, près du feu. Les flammes faisaient des ombres sur vos joues.

— Non, répondit-elle. Ces bandits venaient d'une ville appelée Mebok. Des humains et quelques elfes...

— Des elfes corrompus ? demanda quelqu'un.

— Ils n'arrivaient pas de la cour de la reine, si c'est ce que vous voulez savoir, dit l'aventurière avec un petit sourire. Ils ne portaient aucun signe visible de corruption. Il est vrai qu'avec les Horreurs, on n'est pas toujours marqué dans sa chair...

— Ils voulaient faire des prisonniers ? m'enquis-je.

— C'étaient des tueurs, ne vous faites aucune illusion ! Depuis quelque temps, je n'avais plus vu bataille si féroce. Leur chef était un dur à cuire, et, pour autant que j'ai pu en juger, il était entraîné au combat. Il dirigeait ses hommes d'une main de fer. Le bourg que je protégeais n'avait pas de gros moyens : avec moi, il y avait trois autres guerriers et le forgeron. Contre plus d'une centaine de pillards, on n'a pas fait long feu !

L'auditoire hoqueta de surprise et d'horreur.

— Ils ont fait des prisonniers ? insistai-je.

— Oui. Ils se sont livrés au pillage, bien sûr. Puis ils ont désarmé les gens et les ont rassemblés.

— Vous vous êtes échappée ?

— Une fois trop blessée pour lever mon épée, j'ai fui tant que je le pouvais encore.

Elle baissa la tête, honteuse. Je touchai sa main.

— Les citadins savent-ils pourquoi les gens de Mebok les ont attaqués ?

Elle fit signe que non.

— Des fermiers s'étaient rendus au bourg voisin et ils l'avaient trouvé désert. Tous ses habitants s'étaient volatilisés, ou gisaient morts sur la chaussée. Alors le village a pris peur, et on m'a engagée dès mon arrivée.

— Durant vos voyages, vous n'avez pas entendu parler de ces raids ?

— Non, mais il est vrai que je viens de loin.

— Auriez-vous entendu parler de... euh... un château volant ?

Intriguée, elle sourit.

— Oui, mais je n'y ai pas fait attention. Un château volant, pensez donc ! Vous avez l'air sérieuse...

— Oh oui, répondis-je, le cœur serré. Qu'avez-vous entendu ?

— Certains ont dit que des gens connaissaient des gens qui connaissaient des gens qui avaient vu une forteresse voler, la veille ou l'avant-veille. Certains autres connaissaient des gens qui connaissaient quelqu'un dont un vague parent était parti à la recherche de ce prodige... (Elle s'interrompit pour souffler.) Et personne n'en est revenu...

CHAPITRE VI

La nuit même, je me préparai à suivre votre père. Je vous laissai aux bons soins de Tellar et allai empaqueter quelques effets à la maison : vêtements et composants magiques. Il était tard, j'étais fourbue. Pourquoi diable voulais-je retrouver votre père ? S'il lui plaisait de se jeter dans la gueule du loup, grand bien lui fasse ! Pourquoi devais-je absolument m'en mêler ?

Les rôles eussent-ils été inversés qu'il aurait agi de même. Il m'était impossible de lui tourner le dos.

Des cris retentirent.

Que se passait-il ? Les pensées les plus folles se bousculèrent dans ma tête : une Horreur avait surgi en plein village, ou un wiverne !

Enfilant en toute hâte ma tunique de magicienne, je courus dehors ; les appels à l'aide reprurent de plus belle.

Sur la place du village, des pillards à cheval tournaient, torches en main. Leurs épées étaient rouges de sang. Les fuyards, dans les champs, étaient poursuivis sans pitié.

Deux cavaliers, un homme et une femme, foncèrent sur moi... jusqu'à ce qu'ils reconnaissent ma tenue. Ils tirèrent sur leurs rênes.

Trop tard.

Prenant deux cailloux dans ma poche, je les lançai sur eux. En vol, ils se transformèrent en un fléau d'arme de glace, qui s'enroula autour du cou de l'homme.

La femme galopa de plus belle, décidée à m'abattre. Comme toujours dans une bataille, au lieu d'agir, je perdis des secondes précieuses à passer mon répertoire en revue pour choisir le meilleur sort.

Quand elle fut presque sur moi, je me laissai tomber. Plongeant les doigts dans la flaue d'eau où galopait son cheval, j'ouvris mon esprit au plan astral, où la magie rejoue la réalité. Je pliai à ma volonté l'eau et la terre... Le cheval s'enfonça soudain jusqu'au poitrail, entraînant sa cavalière dans un trou boueux. Désarçonnée, elle roula près de moi, son épée lui échappant des mains. Optant pour la solution la plus simple, je sortis un poignard de sous ma tunique et l'égorgeai malgré ses supplications.

A cet instant, mes enfants, je ne pensais qu'à vous : je devais vous protéger à tout prix. Quiconque vous menaçait ou m'empêchait de vous rejoindre devait mourir.

Non sans mal, l'homme avait retiré le fléau d'arme de son cou pour rejoindre le plus fort de la bataille, à l'est du village. Passant dans le plan éthéré, je modifiai de nouveau la texture de l'environnement. Une lance de glace se matérialisa dans ma main, et je la jetai aussitôt. Elle se ficha dans le dos du cavalier.

Je le désarçonnai pour prendre sa place et foncer vers la maison de Tellar. Une ou deux minutes suffisent. Près de là, l'aventurière luttait à un contre quatre, se défendant de son mieux. Ses adversaires étaient un groupe d'elfes et d'hommes.

A ma vue, elle sourit de soulagement. Lâchant les rênes, je mis mes mains en coupe et invoquai une flamme que je soufflai en direction de son épée. Aussitôt, la guerrière put porter des coups décisifs et se débarrasser de deux assaillants sur quatre.

Alors, je t'entendis m'appeler, Samael. Au premier étage, j'aperçus ta frimousse à la fenêtre. Ton frère se serrait contre toi. Derrière vous, on apercevait des flammes.

La vision me fit tout oublier, et ce fut ma fin. Un sorcier lança une boule de feu, qui me brûla tout le côté gauche.

Folle de douleur, je vous apercevais encore, l'horreur peinte sur les traits. De peur et de honte, je ne pus retenir mes larmes.

J'essayai de me soulever sur un coude, malgré la souffrance. Une paire de bottes de cuir remplit mon champ de vision. Soudain, j'eus l'impression d'être redevenue une fillette prise la main dans le sac. L'inconnu me flanqua un coup de pied dans le visage, manquant me plonger dans l'inconscience.

Désespérée, je tentai encore de me concentrer sur le plan astral. En vain. Roulant sur le dos, j'aperçus mon agresseur : un colosse à la mine rébarbative.

Tournant la tête, je vis l'aventurière être blessée à l'abdomen, puis à l'épaule.

Du coin de l'œil, je constatai que mon adversaire levait un pied sur moi.

Puis ce fut le néant.

CHAPITRE VII

Je me réveillai courbatue et endolorie. Les brûlures perturbaient mon sens tactile ; étais-je allongée sur de la pierre ? Je n'en étais pas sûre. Je me souvenais vaguement d'avoir été jetée dans une charrette, puis d'avoir marché, mais je n'aurais pu en jurer.

Non loin de là, j'entendis une respiration sourde, des chuchotements, des pleurs étouffés et un rire, aussi tenu que de l'eau bruissant sur les roches.

Je palpai mon côté gauche : à l'instar des cicatrices, les brûlures avaient durci ma peau. Quelqu'un s'était donné la peine de me soigner. Je voulus me lever ; la douleur me terrassa. Posant la tête sur la pierre froide, je m'endormis.

*

* *

La porte s'ouvrit, me tirant de mon assoupissement ; un flot de lumière entra dans ma prison. Quoique feutré, l'éclat me blessa les yeux. À travers mes larmes, je distinguai autour de moi un ramassis de pauvres gens, issus de toutes races : des nains, des elfes, des humains, des orks, des trolls...

Tous se levèrent et se massèrent devant la porte. Un

fouet claquait près de moi, me faisant tressaillir. On aboya des ordres dans une langue incompréhensible. On m'empoigna et on me releva de force, réveillant des douleurs en partie endormies.

A cet instant, une seule pensée m'accablait.

Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je donc fait ?

On me poussa vers la sortie, où on donnait du fouet à un vieillard qui sanglotait. La fureur m'étouffa presque. Il fallait que j'agisse. Mais comment, quand je tenais à peine sur mes jambes ? Il ne me restait aucune énergie. Cette scène ne m'inspirait qu'une chose : sortir au plus vite pour éviter pareil traitement.

Nous longeâmes de longs couloirs en marbre, puis nous montâmes des escaliers aux rampes d'argent... Où étions-nous ? Je n'en avais pas la moindre idée.

Passé une grande porte, nous fûmes dehors.

D'épais nuages gris plombaient le ciel. On nous escorta dans la cour d'un château.

Le château !

La mémoire me revint. Etions-nous en plein ciel ? Pourtant, les nuages semblaient aussi distants que d'habitude...

Sur ma peau brûlée, la pluie me fit l'effet d'épingles glacées. Je me souviens m'être inquiétée de votre sort, mes enfants, malgré ce que j'endurais. Mes larmes se mêlaient à la pluie.

Des dizaines de représentants de toutes les races se massaient dans cette cour, maigres et affaiblis. Je compris que ma cellule se trouvait parmi de nombreuses autres. Certaines races m'étaient inconnues : la peau noire, le nez plus fin ou les pommettes plus hautes... et d'innombrables petits détails sortant du commun. Mes compagnons d'infortune devaient venir des quatre coins du monde.

Au milieu se tenaient des soldats en armure écarlate, mélange, eux aussi, d'elfes, d'humains, de trolls et d'orks. Impavides mais l'œil aux aguets, tous arboraient une belle prestance.

Vous savez que je parle des Therans, vous qui les avez connus. Quelle fut mon impression en les découvrant ?

Jamais je n'avais vu une telle *beauté*. Chacun semblait représenter l'idéal de sa race ; tous étaient uniques. Je connaissais la beauté et la grâce innées des elfes, naturellement. A leur troublante façon, même ceux du Bois de Sang sont saisissants.

Les Therans balayèrent toutes mes idées préconçues sur l'aspect des gens. Leur morphologie élancée et leur maintien étaient frappants. Même les orks et les trolls, pourtant corpulents, étaient tout en muscles.

La pureté.

C'est le mot.

Dans un monde dévasté, qui se relevait à peine de ses ruines, une telle vision semblait le fruit de mon imagination.

Alors que mon regard fasciné s'enivrait de ces soldats, me faisant presque oublier mes misères, je vis un visage familier.

Celui de votre père.

Couvert de plaies, son costume de scène en lambeaux, il se tenait non loin de mon groupe. Depuis qu'il avait recouvré l'usage de sa voix, il y avait de ça des années, jamais je ne l'avais vu abattu à ce point.

Je mesurai alors la puissance de ces gens, capables de capturer J'role le voleur et de briser J'role le bouffon.

Soudain, le sol parut se soulever.

Affolée, je compris que nous quittions la terre ferme pour gagner les airs !

CHAPITRE VIII

Agenouillée sur le marbre blanc de la cour, j'étais martelée par la pluie. La forteresse planait *et* pivotait. Montée sur d'énormes piliers, une immense estrade en pierre blanche nous apparut, suspendue en l'air. Notre « vaisseau » se dirigeait vers elle, telle une abeille retournant vers sa ruche. Nos ravisseurs étaient des maîtres en matière de magie.

L'estrade faisait quelque huit cents pas de large sur mille deux cents de long. Six édifices s'y dressaient. Leur belle architecture, avec leurs lignes incurvées, leurs angles, leurs cercles concentriques et leurs envolées de balconnades et de marquises, me ragaillardit. Aussitôt, je reconnus des éléments caractéristiques de Parlainth, la ville disparue que J'role et moi avions retrouvée.

Il n'y avait plus de doute : nous étions bien aux mains des Therans, car Parlainth avait été la capitale theranne de Barsaive.

Comment des êtres si terribles pouvaient-ils construire de si merveilleuses choses ?

Trois édifices, plus carrés et moins ornés, devaient être des baraquements. Les trois autres, de quatre étages chacun avec de grandes fenêtres et des balustrades, devaient être les quartiers officiels. L'un d'eux, le plus haut, comportait un toit que n'étais ni mur ni colonne.

Autour d'une plate-forme, les vaisseaux aériens venaient s'amarrer, tanguant autant que leurs homologues maritimes. D'épaisses cordes les retenaient à quai ; des passerelles suspendues permettaient aux équipages de descendre à terre. Chaque navire en pierre grise mesurait environ une cinquantaine de pas. En bout de vergues, la voilure était ferlée. De tout côté, les marins guidaient leurs esclaves, chargés de tonneaux en métal.

J'role regardait la plate-forme d'un air bizarre. Plus tard, je découvris qu'il avait contribué à la construire. Qu'il ait travaillé à une œuvre si magnifique était à la fois une source de fierté et de désespoir. J'aurais voulu attirer son attention. Mais si je ne me contentais pas d'attendre, passive comme les autres, j'étais certaine d'être battue.

Le château volant s'amarra à la plate-forme. Les gardes des tourelles crièrent des ordres à ceux d'en bas, qui actionnèrent un pont-levis. Les soldats en armure rouge nous poussèrent sur la plate-forme. Pourquoi personne ne s'était-il rebellé ? Les esclaves étaient fort nombreux. Les soldats et les gardes nous prenaient à peine attention, semblait-il. Mais les prisonniers étaient tous accablés, le regard vide. Depuis trop de semaines, ils luttaient pour survivre. On eût dit des enfants perdus sans leurs parents.

Les enfants ignorent comment se rebeller. Ils ignorent même qu'ils le *peuvent*. La captivité brise parfois les adultes au point de les faire retomber en enfance...

Baissant les yeux, je m'aperçus qu'on m'avait enlevé ma tunique de mage pour m'affubler de l'habit noir grossier que portaient les esclaves. Lancer un sort risquait d'attirer l'attention des Horreurs. Affaiblie comme je l'étais, je ne m'y risquai pas.

Traversant le pont-levis, je baissai les yeux : nous étions à des centaines de pieds de hauteur. Au loin, j'aperçus la ville de Vivane, avec ses tours aigue-marine et l'or de ses remparts. Ainsi, j'étais en Bar-saive, tout compte fait.

Les soldats nous regroupèrent devant les édifices. Un petit rouquin, mince et l'air goguenard, jouait volontiers du fouet. Le premier qui remuait un cil n'y coupait pas. Aussi nous tenions-nous tous le plus immobiles possible.

Une dizaine de soldats en armure rouge précédèrent quatre gardes en noir, qui escortaient un homme d'une pâleur affreuse. Quelque chose, dans sa façon de marcher, me fit penser à un ver de terre géant. Pourquoi ? Aujourd'hui encore, je l'ignore. Il était vieux, sans être décrépit. Une couronne de cheveux argentés entourait son crâne chauve. Il transpirait l'arrogance par tous les pores de la peau. On eût dit qu'un jour, l'univers lui avait chuchoté à l'oreille : « *Au fait, tout ce que j'ai créé est pour toi.* »

C'est ainsi que je jugeai le gouverneur Povelis.
Vous étiez tous deux derrière lui.

Eberluée et folle de joie, je n'en crus pas mes yeux : vous étiez vivants !

En toges immaculées, vous resplendissiez. Sur vos visages, des artistes avaient dessiné de complexes arabesques argentées. Peintes à l'identique, elles accentuaient votre gémellité. Vous aviez également la même coupe de cheveux. Et vous teniez un coussin pourpre sur lequel reposait un sceptre blanc.

Criant vos noms, je tentai d'écartier les autres prisonniers pour m'élancer vers vous. Aussitôt, le rouquin au fouet surgit et me battit. Ivre de douleur, je sanglotai.

Je vous entendis pleurer aussi. Deux gardes vous empoignèrent et vous emmenèrent dans le château. Je continuai de vous appeler malgré les coups de fouet, et je perdis presque connaissance.

Puis on me releva de force, tandis que le maître criait en une langue incompréhensible. Le ton, lui, était très clair.

Du grand édifice au toit flottant sortit la chancelière Tularch : une elfe de bleu vêtue, à la peau bronzée et aux cheveux d'argent.

Sur les portes massives était représentée une carte : une île d'où partaient des multitudes de lignes. Ce devait être Thera.

L'escorte de Povelis adopta une formation en éventail ; les gardes noirs entourèrent les dignitaires. Tularch et Povelis échangèrent un sourire. Ces maîtres esclavagistes se considéraient avec affection et fierté. Povelis, le professeur, était fier de son élève, Tularch.

Brandissant son sceptre, le gouverneur parut sur le point de laisser éclater sa joie. Recourant à la langue universelle des nains, il cria aux nuées :

— Nous sommes de retour ! Que cette province sache qu'elle fait de nouveau partie de Thera, et qu'elle reçoive tous les bienfaits dont bénéficient les membres de notre grand empire !

Les gardes et les soldats crièrent leur enthousiasme. Les esclaves gardèrent le silence. Personne n'en eut cure.

— Vous avez bien travaillé, chancelière Tularch, continua Povelis, haussant le ton. Symbole de notre pérennité en Barsaive, cette plate-forme minière a été achevée avec trois semaines d'avance sur nos évaluations... (D'autres acclamations saluèrent l'exploit. Le rouquin se rengorgea.) Puisse votre succès ne jamais se démentir, car je vous nomme ce jour commandant en chef du Quai des Nuages.

Cette fois, les marins furent les plus bruyants.

Povelis tendit le sceptre à l'elfe, qui se tourna vers les Therans enthousiastes et les esclaves silencieux. Emue, elle brandit l'insigne de son pouvoir et s'écria en nain :

— Pour Thera !

Soldats et gardes scandèrent :

— Barsaive ! Barsaive ! Barsaive !

CHAPITRE IX

La cérémonie achevée, les officiers et les administrateurs se congratulèrent. Les esclaves furent ramenés en cellule avec la même efficacité qu'à l'aller. Certains groupes furent acheminés vers le château — dont celui de J'role —, d'autres vers les baraquements de la plate-forme — dont le mien. Quelques instants, les deux colonnes suivirent le même chemin ; J'role m'aperçut. Sans doute m'avait-il entendue appeler nos enfants. Il parut soulagé d'avoir pu croiser mon regard.

J'ouvris la bouche ; d'un signe, il me convainquit de garder le silence. Quand il était muet, et que nous avions dû mettre au point une gestuelle pour communiquer, placer une main à hauteur de la taille signifiait qu'il fallait attendre.

Alors que les deux colonnes se touchaient presque, et que la foule nous dissimulait aux gardes, J'role se glissa près de moi, attrapant une petite elfe par les épaules :

— Change de place avec moi ! l'implora-t-il dans un souffle.

Malgré sa peur, elle hocha la tête et s'exécuta.

J'essayai de prendre la main de mon époux, mais il m'écarta et marcha tête baissée, m'ignorant complètement.

Alors que nous atteignions les baraquements, un garde ork, aux yeux noirs perçants et aux belles dents blanches, me dévisagea et baragouina :

— Tu es celle qui a appelé ses enfants tout à l'heure ? (Hésitante, je fis signe que oui.) Viens avec moi.

Je jetai un coup d'œil à J'role. Devais-je obéir à l'ork ?

Il hocha légèrement la tête.

Je sortis du groupe et suivis le soldat.

CHAPITRE X

Le garde me conduisit dans le hall du château. Sculptées, de belles tables en bois noir s'alignaient le long d'un mur. Au bout de la salle, un trône était posé sur une estrade de marbre noir. De grandes vitres teintées jetaient d'extraordinaires reflets sur le carrelage. Je m'aperçus que ces volutes bougeaient. En fait, même les couleurs vives des vitres semblaient se déplacer, tels des nuages au crépuscule. Une telle beauté faillit m'arracher des larmes. Je ne savais plus où j'en étais. Tant de splendeur, de douleur et d'effroi mêlés !

Je me tournai vers l'ork pour lui demander des explications sur le phénomène.

— Ne pose aucune question, dit-il avec fermeté, mais sans brusquerie.

Je gardai le silence.

Les portes s'ouvrirent pour livrer passage au gouverneur ; il alla prendre place sur le trône d'un pas alerte.

— Qu'on l'amène !

Sans attendre d'être poussée, je marchai vers lui.

Contrastant avec le bois sombre et le trône noir, sa chair pâle avait des allures fantomatiques ; on eût dit un mort à l'orée de la décomposition. Cet homme d'aspect grotesque me sourit. Pourtant, à y regarder

de plus près, il ne manquait pas d'attrait. Ses traits, parfaitement symétriques, constituaient déjà une anomalie. On les eût dits coulés dans de l'argile et blanchis à la chaux.

— Tu connais Samael et Torran ?

Cet étranger qui prononçait avec familiarité le nom de mes garçons me fit défaillir. A l'entendre, nous n'avions jamais vécu ensemble, vous et moi.

L'ork souffla :

— Parle maintenant.

— Oui. Ce sont mes enfants.

— C'est bien ce que je pensais... Oublie-les.

Je restai bouche bée, incapable de réagir. Povelis eut un étrange sourire :

— N'aie crainte. Ils sont parfaitement traités et en sécurité. J'y veille en personne.

— Mais... qu'entendez-vous par « les oublier » ?

— Je crois que c'est clair. Ça peut paraître cruel, mais tu ne les reverras plus. Cela vaut mieux pour tout le monde... Ta vie sera pénible. J'essaie de...

— Ce sont encore des enfants ! l'implorai-je. Comment pouvez-les garder prisonniers ?

— Ils seront bien traités, tu as ma parole.

— Ce sont des esclaves !

Il soupira car il avait dû entendre ça des dizaines de fois.

— C'est exact. Leur mère a commis un crime et c'est le sort qui leur est réservé.

— Un crime ? Qu'ai-je fait ?

— Seuls les criminels sont asservis. C'est la loi theranne.

— Mon village a été attaqué. Etait-il donc peuplé d'assassins ? Toutes ces familles vivant en communauté, s'entraînant, travaillant ensemble... Des criminels ? Quels délits avons-nous commis ?

— Je n'ai pas les archives sous les yeux. J'ignore le nom de ce village...

— Yeras.

Il me foudroya du regard.

— Ce nom ne m'est pas familier.

— Alors comment... ?

— Nous dépendons des autorités locales quand il s'agit de condamner...

— Les esclavagistes nous ont condamnés ?

— Non ! Ils vous ont réunis...

— Qui nous a condamnés ?

— Nous dépendons des autorités locales...

— Vous avez cru sur parole des gens qui gagnent leur vie en attaquant et en asservissant d'autres gens ?

— Je ne suis pas là pour ergoter. Je voulais simplement t'assurer que tes enfants sont en de très bonnes mains.

— Que voulez-vous dire ?

Il hésita, puis il se leva et sourit :

— Ce sont des jumeaux... En Barsaive, les vieilles légendes ont sombré dans l'oubli. Certaines concernaient des jumeaux. Je ne parle pas de magie, mais d'une force plus mystérieuse encore. Je me suis lié à ces enfants. A présent, ils *m'appartiennent*. Leur gémellité assure ma protection. Non que je sois devenu indestructible grâce à eux, mais les coups du sort et les revers de fortune me seront désormais épargnés. Je voulais... te remercier. Leur avoir donné la vie fait de toi une femme à part.

Je pris un ton mordant :

— Je n'ai rien de particulier. Je suis une mère qui réclame ses enfants. Vous les traitez comme des animaux...

— Non : comme des hôtes d'honneur. Ce sont les autres que je traite comme des animaux.

Il parlait sans malice. C'était un fait, rien de plus. Déçu que je ne partage pas son enthousiasme, il se rassit sur son trône.

— Comment pouvez-vous asservir les gens ainsi ?

— Ça ne me plaît pas plus que ça. C'est affreux. Mais notre économie et notre système politique en dépendent. Notre pérennité, même...

— Mais vous asservissez des êtres pensants ! Nous sommes vos égaux ! C'est abominable !

— Oui. Je l'admet. Mais je ne ferai rien pour changer le système. Sais-tu pourquoi ? Parce que ça marche. Une fois les territoires conquis, nous les adaptons à nos desiderata. Beaucoup souffrent sous notre joug. Mais ainsi, nous ne pâtissons pas du leur. C'est la loi du plus fort, je le crains. Quoi qu'il en soit, c'est comme ça et pas autrement... Je suis navré mais tu devras t'y faire. Tes enfants ne t'appartiennent plus. Essaie d'oublier... Et inutile de nourrir de vains espoirs. Accepte ton sort.

CHAPITRE XI

Une caserne aux murs aveugles m'attendait. L'ork m'y conduisit. Dès que la porte se fut refermée sur moi, J'role bondit et me rejoignit.

- J'role ?
- Chut !
- Que... ?
- Chut !

Je lui pris une main à tâtons ; d'instinct, il m'enlaça, réveillant mes douleurs. Mon gémissement le fit s'écartier. Je murmurai :

— Je sais où sont les enfants : dans le château volant. Le gouverneur en a fait ses jouets... (Je lui racontai l'entrevue.) As-tu tenté une évasion ?

— C'est difficile... J'ai fait deux essais qui ont échoué. On nous bat déjà pour un oui, pour un non...

— Qui était l'elfe à qui tu as parlé ? Celle avec qui tu as changé de place ?

Il s'assit sur le sol glacé.

— Une des rares personnes avec qui je peux parler.

— Comment ça ?

— Parler est ardu, ici. Les Therans capturent des gens venus des quatre coins du monde. Même si nous utilisions tous la même langue, le silence est de rigueur. De plus, le gouverneur veille à ce que nous restions divisés. Ceux qui dénoncent leurs camarades d'infortune sont assurés d'être libérés.

— Qu'y a-t-il à dénoncer ?

— Les tentatives de communication, les plans d'évasion... La moindre incartade. Nous vivons la peur au ventre. Nous ignorons à qui nous fier.

Son ton m'inquiétait. Ce débit haché et cette incertitude ne lui ressemblaient pas. Après tant d'années de comportement bizarre, jamais il ne m'avait paru si différent. Esclave depuis un mois, il était déjà brisé.

Je lui repris la main :

— Que s'est-il passé ? Que t'est-il arrivé ?

— J'ai suivi la piste du château... des jours et des jours... J'ai vu des esclaves qui construisaient cette plate-forme... Je me suis approché. Des soldats m'ont invité à rencontrer Povelis, à dîner avec lui... Ce fat ! Il y avait des fermiers, des gens de Vivane... Il m'a demandé d'être son bouffon. J'ai refusé. J'ai posé des questions sur les esclaves. D'après lui, seuls les criminels étaient asservis. Pourtant, ils *achètent* des prisonniers aux esclavagistes ! Je voulais partir. J'ai vu un vieillard fouetté à mort par Barbe Rousse. Les esclaves regardaient, apathiques. J'ai imploré la grâce du malheureux. Ils ont dit que c'était pour l'exemple. Alors, j'ai tenté de sauver le vieillard. Du reste, j'ai presque réussi. J'avais pris la fuite avec lui à cheval... Les soldats nous ont donné la chasse. Des lances magiques m'ont atteint dans le dos. Le vieil homme est mort... (Il ricana.) Tu sais, à cet instant, j'ai nettement vu le visage de celui que j'avais tenté de sauver. Ce n'était pas un vieillard *du tout*, mais un adolescent, de cinq ans plus jeune que moi... Pourtant, j'aurais juré... Si tu avais vu ses yeux... Il était fini, fini...

Nous tenant par la main, nous restâmes dans le noir. Autour de nous, je prêtai attention pour la première fois aux murmures, aux pleurs étouffés, aux plaintes...

— Nous devons fuir, dis-je. Avec nos enfants.

J'role pleurait doucement, lui aussi.

— Nos enfants... J'étais si inquiet pour vous trois...

— J'role, écoute : il faut que nous nous échappions...

Il étouffa ses larmes.

— Oui. Tu as raison. (La détermination lui fit prendre une voix grave :) Nous devons sauver nos garçons.

Son changement subit d'humeur me donna la chair de poule. Comme souvent avec lui, c'était une réaction épidermique, aussi superficielle qu'un ruisseau. J'aurais voulu que ses sentiments aient la puissance dévorante d'une éruption de lave.

— Peux-tu crocheter le loquet ?

— Il n'y en a pas. Je n'ai jamais rien vu de tel : c'est lisse !

— Ne peut-on compter sur les autres ?

— C'est hors de question.

— Que vont-ils faire de nous ?

— Nous emmener sur leurs vaisseaux pour que nous exploitions l'air élémentaire.

— Nous pourrions tenter une mutinerie.

J'role ricana de nouveau.

J'eus très envie de l'abandonner à sa dépression et de me débrouiller seule. Mais si je réveillais l'ancien J'role, son aide serait très précieuse. N'avait-il pas tenté de sauver ce malheureux, envers et contre tout ?

A dire vrai, mes enfants, malgré ce que je sais aujourd'hui de votre père, il y a quelque chose de bon en lui.

— J'role, ensemble, nous avons échappé à la reine des elfes. Ensemble, nous avons retrouvé Parlainth. Ensemble, nous nous emparerons d'un vaisseau !

— Releana, les Therans sont des êtres à part.

— Et nous, nous sommes des parents à qui on veut arracher leurs enfants ! Nous sauverons nos garçons !

CHAPITRE XII

Le jour suivant, on nous fit sortir sous le soleil.

Le garde-chiourme — Barbe Rousse, comme l'appelait J'role —, faisait claquer son fouet. Au début, je restai droite et impavide, m'obligeant à ne pas réagir. Dès que la lanière « caressa » mon dos, je bondis, rendue furieuse par la douleur.

Il continua à menacer les autres, sans les toucher. Une fois l'inspection de la colonne terminée — nous étions quarante esclaves —, il revint vers moi, et me fouetta encore.

De nouveau, je tressaillis et criai. C'était plus fort que moi.

A son troisième passage, j'étais une boule de nerfs. Cette fois, il ne me toucha pas, mais je n'étais plus si sûre de moi.

On nous conduisit à une passerelle permettant d'embarquer à bord d'un vaisseau de pierre.

Malgré les circonstances, je fus émerveillée en posant le pied sur le pont. Dans ma vie, j'avais peut-être vu voler ces étranges navires une fois ou deux. Jamais je n'étais monté à leur bord. J'eus la même sensation qu'en lançant un sort.

J'role et moi avions pris soin de rester à l'écart l'un de l'autre. Il m'avait expliqué que les Therans séparaient tous ceux qui semblaient s'être associés, d'une

façon ou d'une autre. Quand nos regards se croisèrent, nous nous permîmes l'ombre d'un sourire. C'était étrange : depuis des années, notre complicité s'était estompée. Pourtant c'était elle qui m'avait attirée vers votre père.

Son sourire m'avait donné envie de partager ma vie avec lui.

Nous nous détournâmes prestement l'un de l'autre, de peur d'être repérés. Combien de temps depuis que je n'avais plus vu ce merveilleux sourire éclairer son visage ? Il y avait des années que je ne partageais plus ses aventures, ne découvrant plus *avec lui* les surprises que réservait l'univers...

On nous fit descendre sur le pont inférieur, éclairé par de la mousse phosphorescente, puis au fond du navire, aux parois noircies par la fumée des torches.

Disposés de part et d'autre de la coque, avec des ouvertures pour les rames, comme pour les galères des mers, des bancs nous attendaient. Une fois assis en rangs, on nous enchaîna les poignets. J'role était à trois rangs devant moi. Pas une fois il ne se retourna.

Barbe Rousse fit claquer son fouet à deux reprises. A l'autre bout du navire, un autre esclave nous donna la cadence avec un tambour.

CHAPITRE XIII

Barbe Rousse allait et venait le long des rangs, aboyant des imprécations incompréhensibles. Son ton et la menace du fouet suffisaient.

Campé devant nous, les bras en croix, il ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, ils s'étaient révulsés.

Sans cesser de ramer, je m'aperçus que mon corps ne m'obéissait plus. Mon esprit était prisonnier d'une chair devenue le jouet d'un autre. Comme dans un état second, je regardais mes bras bouger de leur propre chef.

Au début, je crus que, grâce à une magie inconnue, Barbe Rousse pouvait nous utiliser ainsi sans nous épuiser à la tâche. Après une heure, malgré cette bizarre distanciation, mes muscles fatiguèrent. Je me souvins que des questeurs avaient mentionné ce genre de Passions. D'après eux, Vestrial avait été rendu fou par le Fléau. Ses pouvoirs étaient devenus ceux des esclavagistes. Ainsi, Barbe Rousse, un questeur de Vestrial, pouvait-il nous condamner à répéter inlassablement les mêmes gestes... jusqu'à mourir d'épuisement.

Par l'orifice où passait ma rame, je voyais le sol s'éloigner. Bientôt, la jungle fut une immense mer verte ; le bruissement des feuillages rappelait le roulis des vagues.

Au-dessus de nous, on entendait crier les marins. Mon corps ne m'appartenait plus. Les oreilles pleines de sons inintelligibles, j'eus vraiment l'impression d'être tombée dans un autre monde, ou dans une autre vie. Bientôt, je me réveillerais de ce cauchemar et je retrouverais J'role à la maison.

La forteresse que nous avions aperçue dans le ciel faisait partie du mauvais rêve. Les Therans n'étaient pas près de revenir !

Ces futilités cessèrent quand retentit une formidable explosion. Sans que mes bras cessent de ramer, je me tordis le cou pour mieux voir ce qui se passait. Dehors, je vis un autre vaisseau de pierre, planant à environ une centaine de pas par bâbord. Durant le voyage, un grand filet argenté avait été tendu entre les deux navires. J'en savais assez sur l'exploitation des éléments magiques pour être sûre qu'il contenait de l'orichalque.

Les équipages se hélèrent de plus belle. Attendu la féroce des vents, les marins s'agrippaient au gréement et aux rambardes. L'un d'eux apparut dans mon champ de vision, deux drapeaux rouges à la main. Un autre surgit dans l'escalier, derrière Barbe Rousse, pour l'informer de quelque chose. Aussitôt, ce dernier aboya des ordres au batteur de tambour, qui s'arrêta.

Nous cessâmes de ramer. Des douleurs terribles tétanisèrent mes bras. Beaucoup d'entre nous crièrent, des larmes pleins les yeux. Par l'ouverture, j'aperçus le filet tendu par les ouvriers. Les marins de l'autre camp poussèrent une sphère noire vers le plat-bord. Quand elle bascula dans le vide, un sorcier theran en tunique émeraude dessina dans l'air de complexes arabesques.

La sphère noire explosa, manquant m'aveugler. Les langues de feu me rappelèrent des pétales s'ouvrant à la caresse du soleil. Elles avaient pour cœur une lueur du violet le plus pur. Bouche bée, je compris : les Therans avaient ouvert une brèche dans le plan de l'air élémentaire !

Elle disparut vite. J'eus pourtant le temps d'apercevoir le miroitement argenté de l'air magique. Aussitôt, il fut pris dans le filet, faisant tanguer les deux vaisseaux ; ils se rapprochèrent à toute vitesse pour assurer leur prise et s'immobilisèrent à environ quarante pieds l'un de l'autre.

On aboya des ordres, tandis qu'on arrimait les bâtiments avec de nouveaux cordages. Des marins apportèrent des récipients en orichalque pour stocker l'air magique prisonnier du filet.

L'opération prit des heures, jusqu'au coucher du soleil. Un crépuscule violet tomba sur la jungle. Au loin, les nuées évoquaient des châteaux de sang.

Le fouet claqua ; machinalement, j'agrippai ma rame, comme si j'étais née pour ça. La cadence augmenta. Entre mes mains, la rame me paraissait plus lourde. Ce devait être l'épuisement, que quelques heures d'inactivité n'avaient pas suffi à chasser. Bientôt, je m'effondrerais et j'allais être jetée par-dessus bord. D'un coup d'œil, je vis que mon partenaire, un homme musclé à la peau foncée, n'avait pas relevé la tête. J'avais cru qu'il était épuisé. Mais son torse reposait contre sa rame.

Je me tournai pour appeler Barbe Rousse, qui arrivait déjà. Il me foudroya du regard comme si j'étais responsable. Agrippant l'homme par les cheveux, il lui releva la tête de force. Sa mâchoire pendait, sans vie.

Barbe Rousse cria ; un marin vint l'aider à sortir le cadavre. Je restai seule sur le banc. Mon hésitation me valut un coup de fouet.

Le plus douloureux était encore l'impuissance. J'aurais tout donné pour pouvoir étrangler mon tortionnaire. L'idée de lui lancer une boule de feu me donna le vertige. Et après ? Et même si je me libérais avec un autre sort, à quoi ça m'avancerait ? J'étais coincée sur ce navire, seule contre tous. Sans ma

tunique de magicienne en guise de bouclier, une Horreur fondrait sur moi.

Je devais ronger mon frein, échafauder un plan et ensuite...

CHAPITRE XIV

Quand nous fûmes de retour au Quai des Nuages, j'étais près d'expirer. Je souffrais tant que j'avais l'impression que mes épaules saignaient.

A l'approche de la plate-forme, je vis par l'ouverture les troupes en rang et le camp militaire. Comment échapper à une armée ? Ça paraissait sans espoir. La lassitude de J'role prenait un nouveau sens pour moi. Etait-ce vraiment ce matin que je m'étais juré de ne me laisser abattre à aucun prix ?

On nous ramena dans la caserne. Barbe Rousse passa la main sur la porte lisse, qui s'ouvrit comme par magie. J'role et moi avions pris soin de nous rapprocher avant la plongée dans l'obscurité complète. Trop fatigués pour parler, nous nous pelotonnâmes l'un contre l'autre et nous endormîmes ensemble pour la première fois depuis des années.

*
* *

Les jours passèrent.

La peur du fouet s'imprima en moi. Le labeur épuisant menaçait chaque jour de nous tuer. Il ne nous restait aucune énergie pour tenter quelque chose.

Pourtant, je ne me résignais pas.

— Nous devons essayer, dis-je une nuit à J'role. Je tuerai Barbe Rousse, tu nous libéreras de nos chaînes...

— Et ensuite ?

Je m'aperçus que je pleurais.

— On doit agir !

— Il n'y a rien que...

— Tu m'avais dit qu'on essayerait quelque chose ! m'écriai-je. (Aussitôt, il plaqua une main sur ma bouche. De colère, je m'écartai.) As-tu raconté ça juste pour que je te fiche la paix ?

— Je... (Il pleurait aussi.) Non, j'étais sincère. Mais j'ignore comment m'y prendre. Il nous faudrait une occasion...

— On sera sans doute morts avant d'en avoir une.

— Alors que proposes-tu ? répliqua-t-il.

Je gardai le silence. J'role avait toujours échafaudé des plans. Son audace lui avait valu une certaine chance. Lors de nos aventures, je m'étais contentée de le suivre.

— Est-ce la fin ? dis-je. Allons-nous mourir ?

— Je l'ignore, fit-il d'un ton morne, refoulant ses larmes. Les gens ne peuvent pas vivre indéfiniment comme du bétail.

Il y avait quelque chose d'étrange dans son intonation : une sorte de... plaisir. Soudain, je repensai aux sourires qu'il avait eus, ces dernières semaines. Oui : c'était ça : ses souffrances semblaient confirmer un secret qu'il connaissait trop bien.

Il jugeait les autres trop faibles pour le comprendre.

CHAPITRE XV

Un long moment, nous gardâmes le silence. Puis, pour tromper la mort, nous échangeâmes un baiser.

J'role effleura mon cou, ma poitrine... Malgré l'épuisement, ses caresses me manquaient terriblement. Il caressa la pointe d'un de mes seins.

— J'role... Non... Pas ici...

Dans le noir, on pouvait s'imaginer seuls au monde. Rien n'était plus faux : quarante autres malheureux s'entassaient avec nous.

— Releana..., soupira-t-il.

— Non, je...

— Juste un peu ? Quelques égratignures, c'est tout !

Il pressa mes doigts contre son cou. Jamais je n'avais aimé ça. A mon sens, faire l'amour ne consistait pas à infliger à l'autre des douleurs, si minimes soient-elles. Dès ma première nuit avec J'role, j'avais dû apprendre...

— Je t'en prie...

Du bout des ongles, je l'égratignai.

— Encore... Plus fort.

J'obtempérai, lui arrachant un soupir de plaisir. Malgré moi, sa satisfaction devenait la mienne. Comme toujours.

Sous mes ongles, le sang afflua. Envoûtée, je soupi-

rais d'aise avec lui ; nos respirations s'harmonisèrent.

— Tes dents...

Sans réfléchir, je me penchai pour le mordre. Et j'aimai ça !

Aujourd'hui, tout ça paraît si... Mais à l'époque, c'était différent... Pourquoi, je ne saurais vous le dire. Néanmoins, il est important que je vous en parle. Et que j'admette que je jouais un rôle, que je le veuille ou non.

Je le serrai contre moi quand il s'endormit. Accablée de solitude, mal à l'aise, je ne pus trouver le sommeil.

CHAPITRE XVI

Depuis des jours, je vous écris cette lettre interminable. Tandis que je cherche mes mots, je vois par la fenêtre la jungle luxuriante. Comme les autres logis du village, ma cabane est juchée sur la branche maîtresse d'un arbre géant. Les gouttes d'eau tombent de feuille en feuille.

Loin en bas, j'entends rire les gamins qui jouent dans la boue.

Je pense à vous. Votre enfance a pris des chemins imprévisibles. Ceux que j'entends jouer et rire ignorent leur chance. Ils n'ont pas connu les terreurs que vous avez dû affronter.

Puis je me rappelle que vous aviez sept ans quand les Therans vous ont capturés.

Les gosses, au pied de mon arbre, en ont à peine trois ou quatre.

La tragédie peut encore les frapper jeunes.

CHAPITRE XVII

Les semaines passèrent. Trouver de l'énergie pour échafauder des plans d'évasion tenait de plus en plus du rêve.

Pis : J'role ne semblait pas vouloir fuir. Etre prisonnier avec moi paraissait lui convenir. Quand j'avançais des théories, ou des suggestions, il écoutait, puis changeait de sujet. Que je partage sa vie sans pouvoir le chasser le remplissait d'aise.

*
* *

Nous sillonnions les cieux sans répit. L'émerveillement m'avait quittée depuis des lustres. Je n'épiais plus ce qui se passait par l'ouverture. Les muscles asservis par le questeur de Vestrial, je ne pouvais plus m'échapper qu'en laissant mes pensées dériver le plus loin possible.

Un jour, une femme rousse me lança un regard furtif et se retourna très vite.

Etait-ce une espionne à la solde du gouverneur ? Ou une alliée possible ? Nous avait-elle surpris dans le noir, J'role et moi ? Savait-elle à quel point je rêvais d'évasion ? De sauver mes garçons ?

Le long de repères aériens à présent familiers, notre navire suivait un des cinq itinéraires établis : il s'était élevé à l'altitude voulue. Apparemment, certaines zones célestes offraient de meilleurs filons.

Les filets tendus, les marins utilisaient des explosifs magiques pour déchirer la texture du plan élémentaire. Durant ces répits, les Therans nous distribuaient une sorte de gruau infect. J'avais besoin de penser à autre chose pour avaler la mixture.

Le jour où la rousse attira mon attention, des nuages noirs roulèrent vers nous. D'habitude, quand le temps tournait à l'orage, les capitaines ordonnaient le retour au bercail.

Cette fois, ils décidèrent de rester. L'orage ne tarda pas à s'abattre, faisant claquer les voiles comme des fouets. Mais les Therans refusaient de rentrer bre-douilles.

Jetant un coup d'œil dehors, je tressaillis de surprise : dans la déchirure du plan élémentaire, je vis quelque chose bouger.

CHAPITRE XVIII

Lâchant mon bol de gruau, j'aperçus trois ou quatre créatures blanches aux longs membres et aux faciès osseux. A l'évidence, leurs griffes cherchaient une proie à déchiqueter.

On donna l'alerte. Les marins coururent décrocher les filets.

Trop tard.

L'air élémentaire se déversa à flots, nous faisant tanguer violemment. Les rameurs crièrent de peur. Egal à lui-même, Barbe Rousse ramena vite le silence. Puis, inquiet, il appela ses compagnons sans obtenir de réponse.

Alors que les deux vaisseaux étaient précipités l'un contre l'autre, l'air élémentaire échappé de son plan d'origine s'engouffra sous les filets que les équipages n'avaient pas eu le temps de replier.

Puis la masse argentée fila vers les nuées.

Un trésor de perdu.

Un instant, comme une enfant à la fenêtre de sa maison, je me crus protégée de la pluie sur mon banc de misère. Je me sentis aussi en sécurité quand je vis des créatures aux corps laiteux d'outre-monde courir sur les ponts supérieurs. Comme dans un rêve, je m'imaginai bientôt vengée de la cruauté de mes ennemis.

Mon sentiment de sécurité cessa l'instant suivant. Je vis tomber du sang, mêlé à la pluie. Le cadavre d'un marin suivit, les côtes à nu.

Sur l'autre vaisseau, j'aperçus les matelots qui s'étaient rassemblés autour d'une créature cauchemardesque. Lacérant l'air de ses griffes, elle ne leur offrait aucune ouverture.

Epouvantés, mes camarades, qui assistaient au carnage comme moi, crièrent dans leurs langues respectives. La rouquine lança :

— Ce sont des monstres élémentaires ! Ils nous attaquent !

Barbe Rousse donnait du fouet, bien sûr, mais le cœur n'y était pas. C'était plus par habitude, pour se rassurer, qu'autre chose. Néanmoins, ça ramena un semblant de calme.

Si les Therans succombaient, nous serions les suivants... Enchaînés comme nous l'étions, les créatures ne feraient qu'une bouchée de nous. De plus, n'était-ce pas l'occasion rêvée pour tenter quelque chose ?

Si les monstres gagnaient, tous les Therans étant morts, il ne resterait plus à bord que les esclaves.

Si les monstres perdaient, nos maîtres, blessés et en nombre réduit, deviendraient vulnérables à une attaque. Ce serait encore mieux.

— J'role ! criai-je sans le regarder. C'est maintenant ou jamais !

La lanière du fouet me cueillit au visage. La douleur me fit presque perdre connaissance. Quand je recouvris la vue et l'ouïe, Barbe Rousse aboyait sous mon nez. Des hurlements retentissaient sur le pont supérieur.

Pris de panique, des esclaves tendirent leurs chaînes vers le geôlier, l'implorant de les libérer.

Derrière Barbe Rousse, j'aperçus J'role, recroqueillé sur son banc ; recourant à sa propre magie, il travaillait à se libérer.

Pousser un soupir de soulagement fut ma première erreur.

Ma réaction n'échappa pas à notre tortionnaire, qui fit volte-face pour en découvrir la raison. Il repéra vite J'role, absorbé par sa tâche, et bondit.

Les coups firent tressaillir votre père, dont le dos était déjà marqué par le fouet. Mais il ne s'interrompit pas.

— Arrêtez-le ! hurlai-je aux autres rameurs. Faites quelque chose ! J'role est notre seule chance !

Etait-ce la peur ou l'incompréhension ? Personne ne bougea le petit doigt.

Barbe Rousse enroula son fouet autour du cou de J'role et entreprit de l'étrangler. Devant l'apathie générale, la rage m'étouffa : personne ne tentait de secourir mon époux !

En un éclair, je passai en revue mon répertoire. Si je devais prendre le risque d'attirer sur moi l'attention d'une Horreur, c'était maintenant ou jamais. Une bourrasque eût fait l'affaire, mais, enchaînée comme je l'étais, je ne pouvais pas écarter les mains. Des flèches auraient été merveilleuses, hélas je n'avais pas de poignée de terre.

En fait, je n'avais aucun composant de sort.

J'role couina un appel à l'aide.

Alors, je pensai à la glace. Si j'arrivais à me pencher assez, peut-être...

Sans ménager mon épine dorsale, j'approchai mon visage du sol, la rame appuyant cruellement contre mon ventre et mes cuisses. Reliée au plan astral, je rassemblai assez d'énergie magique pour condenser l'humidité ambiante. Mon esprit dériva dans l'étrange zone reliant notre monde aux autres, qu'il côtoie.

Des Horreurs étaient-elles à l'affût ? Allaient-elles flainer ma vulnérabilité et fondre sur moi ?

Pris dans la tourmente, le navire tangua de plus belle. Au milieu du rugissement des vents, on entendait crier les marins.

Mon souffle devint aussi brumeux que si j'avais été au sommet d'une montagne. Une épaisse couche de glace se forma, puis se déroula à toute vitesse entre les bancs, jusqu'à celui où se passait le combat.

CHAPITRE XIX

Alors qu'il tirait de plus belle pour étrangler J'role, Barbe Rousse dérapa sur la glace soudain surgie sous ses pieds ! Il entraîna sa victime dans sa chute.

Se contorsionnant avec la souplesse d'un voleur génial, J'role se dégagea et en profita pour s'approprier le trousseau de clefs du gardien. Un esclave fit un croc-en-jambe à Barbe Rousse, qui luttait pour se relever. Notre maître s'étala de plus belle ; l'esclave sourit — depuis deux mois qu'il ramait avec nous, c'était la première fois que je le voyais ainsi.

Tous les esclaves poussèrent un cri enthousiaste.

J'role trouva la bonne clef et se libéra le premier. Sous les clamours d'encouragement, un vent de liberté soufflait parmi nous, J'role lança le trousseau de clefs aux autres galériens, qui ne perdirent pas une seconde.

Entre-temps, évitant les poings tendus et les coups de pied de ses victimes, Barbe Rousse avait réussi à se relever pour s'attaquer de nouveau à J'role.

Celui-ci esquiva trois coups tandis que les clefs circulaient à toute vitesse entre les bancs de rameurs. Les premiers libérés se ruèrent au secours de J'role. Même s'ils patinaient à leur tour sur la glace, une poignée d'entre eux parvinrent à sauter sur Barbe Rousse pour le maîtriser.

Libre à mon tour, je chancelai, cherchant à retrouver mes esprits.

Il y eut des bruits de pas précipités dans l'escalier. Un marin ensanglanté surgit, horrifié par le spectacle qu'il découvrait. J'role se jeta sur lui, lui arracha son épée et le frappa à l'abdomen.

Entre deux obscénités, à n'en pas douter, Barbe Rousse ordonnait qu'on le libère et qu'on reprenne sagement nos places. Sans pouvoir s'entendre, mais unis par une même souffrance, ceux qui l'écrasaient sous le poids de leurs corps lui firent tourner le cou.

Je rejoignis J'role, pendant que les esclaves savouraient l'exécution imminente du Theran qu'ils haïssaienr le plus au monde.

J'avais un instant pensé me servir de Barbe Rousse comme otage. Cette possibilité envolée, j'envisageai de le recruter...

Ramassant son épée, je le sommai de se rendre sur un ton, je l'espérais, assez éloquent.

Malgré l'arme que je brandissais, j'étais encore une esclave très faible. Dans ses yeux, je lus sa décision...

Se dégageant, il bondit. Sans être experte en escrime, je maniais assez bien l'épée. Mon estoc le cueillit à l'épaule. Un arc de sang éclaboussa la coque. J'role le faucha aux jambes pour le plaquer au sol.

Alors, comme des vagues s'écrasant sur des récifs, les autres esclaves s'abattirent sur le marin pour lui régler son compte.

Fuyant ses hurlements, je grimpai l'escalier menant aux ponts supérieurs. L'épée au poing, je menai J'role et une poignée d'autres hommes vers la liberté.

CHAPITRE XX

Nous longeâmes les coursives sans rencontrer de résistance. Notre vaisseau donnait de la gîte ; je dus me retenir aux parois. Allions-nous faire le grand plongeon ?

Sur le pont principal, les bourrasques et la grêle nous accueillirent. Les éclairs ponctuaient l'averse. Une pluie d'argent tourbillonnait. Le pont semblait désert.

Une main sur mon épaule, l'autre sur la garde de mon épée, J'role lâcha :

— Ma chérie, à moins que tu te sois sérieusement entraînée depuis notre dernier voyage ensemble, confie-moi ton épée et occupe-toi de magie.

Ça m'agaça ; j'avais le sentiment que celui qui détiendrait l'arme mènerait la révolte. D'un autre côté, J'role se battait bien mieux que moi. Remettant l'arme à mon époux, je me tournai vers les esclaves massés derrière nous. Leurs yeux luisaient tant leur soif de vengeance était grande. Mais ils se contrôlaient encore.

En quelques instants, la pluie battante nous trempa jusqu'aux os. Nous nous courbions contre le vent. Les coups de tonnerre se succédaient, assourdissants.

Les éclairs illuminèrent huit cadavres therans, non loin de là ; leur sang ruisselait avec la pluie. Tous

portaient d'affreuses blessures à la cage thoracique. Une femme avait eu le visage écrasé ; il en restait un amas sanguinolent. A d'autres, il manquait des morceaux de chair. J'role fit signe à une demi-douzaine de braves de nous suivre sur le pont et de ramasser autant d'épées que possible.

L'autre navire flottait, à la dérive. Le ciel avait viré au gris. Même si nos ennemis au complet avaient trouvé la mort — après tout, les élémentaires et les Therans avaient pu s'entre-tuer —, nous pouvions encore périr, à bord d'un vaisseau magique dont nous ignorions tout.

Mais il y avait des survivants. Je suivis J'role le long du pont, et je ne tardai pas à entendre un tumulte. De l'autre côté du château central de la galère, nous tombâmes sur la bataille que livraient une dizaine de Therans contre deux monstres. Avec leurs corps longilignes et leurs membres démesurés, ceux-ci disposaient d'une allonge considérable, tout en offrant peu de prise à l'adversaire.

Néanmoins, ils portaient déjà nombre d'entailles aux bras, d'où suppuraient un liquide bleu indigo. Leur étrange sang coulait *en hauteur*, vers le ciel d'où ils étaient sortis. Leurs immenses bouches évoquaient de macabres sourires de crânes.

Ils attaquaient d'abord à revers, avant de passer à une offensive frontale, de sorte que leurs adversaires ne savaient plus sur quel pied danser.

Sous nos yeux, un survivant eut l'abdomen ouvert jusqu'à l'os.

Alors une des créatures nous aperçut.

CHAPITRE XXI

Elle nous a souri, j'en mettrais ma tête à couper. Bras en croix, elle fonça sur nous. L'épée que pointa J'role semblait dérisoire.

Par réflexe, je frottai un peu de pluie entre mon index et mon pouce, créant des « menottes d'orage ». Elles s'enroulèrent autour des poignets du monstre, qui s'écroula sur moi.

Battant des bras dans ma chute, je m'agrippai à la rambarde en pierre. En vain : mes doigts glissèrent...

J'role me rattrapa au dernier moment ; la créature le frappa dans le dos, lui faisant lâcher prise. De nouveau, je glissai dans le vide. Cette fois, il parvint à me retenir par les épaules.

Au même instant, je lançai un éclair magique : tant que ce démon aurait les poings liés, chaque nouvelle attaque contre mes alliés lui vaudrait d'être frappé par la foudre. Tétanisé par la douleur, le monstre s'arcbouta.

Tandis que J'role me hissait à bord à la force du poignet, l'élémentaire voulut frapper de nouveau ; l'éclair qui le percuta lui arracha un hurlement grinçant.

Sous moi béaient le vide et la mort.

Relevant la tête, j'aperçus le visage d'un homme qui m'était *inconnu* : J'role, transfiguré par la volonté

féroce de m'arracher, coûte que coûte, aux griffes de la mort.

Sitôt que je fus en sécurité sur le pont, il se tourna vers les esclaves, qui avaient formé un demi-cercle autour de l'élémentaire. Epée au poing, ils tremblaient comme des feuilles.

— Mais que faites-vous ? cria J'role. Qu'attendez-vous pour tuer cette horreur ?

A cet instant, la deuxième créature fit son apparition au-dessus de la galère. Ses griffes et ses dents ruisselaient de sang frais.

— *J'role et Releana !* criai-je, nous protégeant tous deux du sort que j'allais lancer.

Comme j'ignorais les noms de nos camarades d'infortune, je leur hurlai de s'écartez le plus vite possible de ce qui allait devenir une arène.

Son épée jetant des éclairs d'argent, J'role atteignit notre second ennemi à l'abdomen. Les bras en croix, je rassemblai assez d'énergie magique pour modifier notre environnement immédiat. La pluie se mua en vapeur d'eau. La chair brûlée par l'averse, les créatures gémirent de douleur. La première, les mains liées, fondit sur J'role et moi, cherchant à assouvir sa rage. J'en profitai pour placer des fers magiques autour de ses chevilles.

Le monstre éructa de fureur, sa chair bleu-blanc martelée par la pluie brûlante. Je répétai l'opération « fers » avec son semblable.

Les deux créatures réussirent à nous griffer. Cela leur valut d'être bombardées d'éclairs. Elles durent battre en retraite, et nous observèrent du ciel, à quelques dizaines de pas du vaisseau.

Nous avions quitté la zone de combat où tombait la « pluie de la mort ».

Le sang que je perdais me faisait tourner la tête. Vu mon accès de faiblesse, j'hésitai à lancer un sort supplémentaire.

*

* *

Leurs cris horribles couvrant le tumulte des éléments déchaînés, les monstres revinrent à la charge. Mais la pluie de la mort les fit reculer.

Je n'eus pas le temps de savourer ma victoire.

Quelque chose s'immisçait dans mes pensées.

Une Horreur.

CHAPITRE XXII

J'avais trop recouru aux forces magiques et pris trop de risques sans la protection d'une tunique idoine. Affolée, je me pris la tête à deux mains. La chose immonde s'enfonçait dans mon esprit, fouillant mes souvenirs et mes phobies avec la concupiscence obscène d'un vieux satyre, la langue pendante de convoitise.

Alors, l'Horreur tomba sur *vous*, mes enfants.

Je ne saurais dire ce que je ressentis à cet instant. Les mots ne suffisent pas. La pensée et la mémoire qui étaient toujours miennes se convulsèrent... On eût dit une marmite d'eau bouillante qui débordait.

Le plus affreux fut l'idée que j'étais responsable de votre sort. Je n'avais pas été une bonne mère, ni une bonne épouse, puisque je n'avais pas su retenir J'role... Jamais je n'aurais dû vous laisser aux bons soins de Tellar.

Puis l'Horreur passa à votre naissance : comment avais-je pu vous mettre au monde pour vous infliger ensuite tant de tourments ? Quelle mère indigne étais-je donc ?

Je crus verser des larmes de sang, tant mon désespoir était poignant. La haine que j'éprouvai contre moi fut telle que je me griffai les joues. Je vous voyais tous deux à l'agonie, m'appelant au secours avec des cris pitoyables.

Pourquoi vous avais-je trahis et abandonnés ? A ma place, n'importe quelle mère digne de ce nom se serait sacrifiée !

Le démon qui me torturait me força à tomber à genoux. Mon cœur allait se briser. Incapable d'en supporter davantage, je me cognai la tête contre la pierre, résolue à me fracasser le crâne.

Tout plutôt que d'endurer pareils tourments une minute de plus !

On m'empoigna, m'empêchant de me mutiler...
J'role me serra dans ses bras.

L'Horreur redoubla d'inventivité pour me poignarder au cœur.

Les départs subits de mon époux.

Les souvenirs de nos étreintes malsaines, sous le signe du Sang.

Ma solitude.

— Releana, dit une voix lointaine, le monde ne se limite pas à tes pensées ! Reviens vers nous, vers l'amour de ceux pour qui tu comptes !

C'était J'role. Le démon me fouaillait de ses griffes mentales. Mais l'appel de mon époux fut le plus fort.

Le ciel était gris. La pluie qui tombait sur mon visage me purifiait et me calmait. Le vent hurlait.

J'role me tenait contre lui, mes mains dans les siennes.

— Tout va bien. Les élémentaires ont abandonné la partie. Ta magie a eu raison d'eux.

Telle une enfant tentant de placer un mot dans une conversation d'adultes, je bafouillai :

— Oui, mais dans ma tête... Trop de sorts lancés...

— Chut, je sais... Est-elle partie ?

— Oui... Je crois.

A son ton, il était clair qu'il *savait*. Pourtant, jamais il ne m'avait parlé d'une expérience, quelle qu'elle fût, le liant à une Horreur.

N'étant pas magicien, son histoire était sûrement différente de la mienne. Après tout, les mages avaient

l'habitude de frôler la catastrophe avec ces monstres, et ils ne négligeaient aucune précaution pour s'en préserver.

J'role avait certainement plus souffert que moi, et plus longtemps.

Pourquoi ne m'en avait-il jamais parlé ?

CHAPITRE XXIII

La tempête nous fit dériver une heure de plus au sud de Barsaive. Devant, le soleil perçait les nuages. Enfin sortis de l'orage, nous appréciâmes le calme. Epuisés, nous nous allongeâmes sur le pont pour profiter des rayons bienfaisants, nous soigner de notre mieux et savourer notre liberté.

Puis, en meilleure forme, nous dressâmes l'état des lieux, tout en cherchant à communiquer entre nous. Des quarante esclaves, il restait vingt survivants, dont six originaires de Barsaive.

Les autres parlaient quelque cinq langues différentes. Nous découvrîmes plus tard qu'un monstre caché dans un des ponts inférieurs avait massacré les Thérans.

Echangeant nos noms, nous cherchâmes à déterminer qui, parmi nous, s'y connaissait en navigation.

Personne ne savait manœuvrer un vaisseau volant.

Parmi les représentants de Barsaive, on comptait J'role, la rousse que plus tard vous appelleriez tante Wia, un ork, un nain, un homme et moi.

De nous tous, seuls des esclaves à la peau bronzée et au parler guttural avaient quelque expérience de la navigation. On les bombarda capitaines. Puis on se mit à l'ouvrage : hisser les voiles, les orienter pour atteindre une vitesse maximale...

Nous réalisâmes vite que nous n'avions pas la moindre idée de comment atterrir. La panique nous gagna. Voguer jusqu'à épuisement de notre air élémentaire n'avait rien de réjouissant. Tournant en rond, nous cherchâmes l'inspiration divine.

Au sud étincelait la Mer des Enfers, une vaste étendue de lave. Si les vents nous y poussaient, combien de temps notre vaisseau en pierre résisterait-il à cet océan en fusion ?

Quoi qu'il en soit, après force mimiques et gesticulations, nous décidâmes que le mieux était de fuir le plus loin possible du Quai des Nuages. Les vents nous poussaient au sud-ouest, ce qui nous convenait fort bien.

La nuit tomba. Nous établîmes deux tours de garde.

J'étais fourbue.

Quelques heures plus tôt, nous avions nettoyé le vaisseau des cadavres. A mon grand déplaisir, J'role voulait dormir avec moi. Mais ma liberté tout juste recouvrée m'incitait à me débarrasser une fois pour toutes d'un tel homme. Je n'avais plus à prétendre que tout allait au mieux entre nous, ni à étouffer mes ressentiments dans l'espoir de tromper la solitude.

Comme j'hésitais devant une cabine aux couchettes superposées, il demanda :

— Qu'y-a-t-il ?

— Je ne crois pas que nous devrions... en ce moment...

— As-tu remarqué comme tout le monde met du cœur à l'ouvrage ?

— Arrête.

— Quoi donc ?

— Arrête de sauter sans arrêt du coq à l'âne... Je suis trop fatiguée pour me quereller.

— Qui parle de se quereller ? Trouvons un lit, voilà tout !

Wia survint :

— Avez-vous de quoi coucher ?

— Oui, répondit J'role. Voilà une cabine qui te tend les bras.

— Magnifique, dit-elle, se glissant entre nous pour passer. En haut ou en bas ?

Soulagée, je répondis :

— En haut.

— Mais... ! protesta J'role.

— Reposons-nous, dit Wia. Bientôt, nous reprenons la garde.

Elle le repoussa doucement pour fermer la porte.

*

* *

Allongées dans le noir, nous bavardâmes un peu.

— C'est un monde, ça ! chuchota ma compagne. Parce qu'on a couché une fois avec eux, les hommes s'imaginent qu'on est à leur disposition !

— Oui, fis-je, heureuse de trouver une oreille compatissante.

L'instant suivant, l'embarras me fit rosir. J'role et moi n'aurions pas dû nous étreindre dans la prison theranne. Après tout, je ne savais *rien* de cette femme.

— Avant d'être faits prisonniers, continua-t-elle, vous vous connaissiez ?

— Oui.

— Désolée, je suis trop curieuse.

— Non.

— Si... Il est attirant, mais il y a quelque chose, dans son regard, de... bizarre.

— Oui.

— Ça vous plaît, n'est-ce pas ?

J'éclatai de rire.

— Plus ou moins.

— Si un étranger avait ce regard, éprouveriez-vous la même attirance ?

— Je ne crois pas.

— Je comprends. Mon premier soupirant... J'ai cru que lui et moi étions destinés à nous aimer. Mais peu à peu, j'ai dû me rendre à la raison, regarder les choses en face... Il est si dur de renoncer à ses rêves...

— Oui. C'est *très* dur.

— Alors vous pensez que quelque chose cloche chez vous parce que vous vous accrochez à une illusion de bonheur... On voudrait tous que tout aille bien... N'est-ce pas ?

— Je ne sais pas...

Revoyant en esprit le regard de mon époux, je savais que *rien* n'allait bien.

Plongées dans nos réflexions, nous gardâmes le silence jusqu'à ce que je m'endorme.

CHAPITRE XXIV

Une femme aux cheveux nattés vint nous réveiller.

Sur le pont supérieur, on avait l'impression de voguer au milieu des étoiles. La sensation était à la fois effrayante et exaltante.

A force de gesticulations et de sonorités que je commençais à comprendre, nos marins de fortune nous indiquèrent comment tenir le bon cap. Si on ne voulait pas être rattrapés, garder notre vitesse de croisière était impératif. Personne ne renonçait de gaieté de cœur à un vaisseau de pierre.

Les poursuites ne faisaient aucun doute...

J'role et moi étions sur le gaillard d'arrière. Détenue, je n'étais plus si mal à l'aise en sa présence. Comme toujours, il avait la tête dans les étoiles.

— Tu cherches toujours à lire ta destinée ? demandai-je.

— Elle pourrait y être écrite.

Ses théories me troublaient.

— Pourquoi les étoiles détiendraient-elles la vérité sur le sort des hommes ?

Le dos tourné, les bras en croix, tel un mage exhibant sa plus récente et merveilleuse création, il s'exclama :

— Les étoiles n'ont sûrement pas d'autre fonction !

— Et si tu te trompes ?

Se tournant avec un sourire, il fit une ou deux pirouettes qui le propulsèrent à mon côté.

— Alors, je me trompe ! Ce ne serait pas la première fois... (Otant une de mes mains de la barre, il y posa un baiser.) Mais ce n'est pas si fréquent...

— Pourtant, ça t'est arrivé souvent...

Il se détourna et s'adossa au bastingage, l'air insouciant. S'il tombait à la renverse, ce serait bien fait !

Nous restâmes longtemps silencieux. Les étoiles étaient magnifiques.

— Pourquoi refuses-tu d'être heureuse avec moi ? dit-il enfin.

— Je n'ai pas le cœur à ça.

— Nous retrouverons nos enfants.

— Et sinon ? S'ils sont déjà morts ? crachai-je sans réfléchir.

Le désespoir m'envahit. Exprimer mes craintes, c'était risquer de les voir se réaliser.

Mais je n'étais pas prête à entendre la réponse de votre père :

— S'ils le sont, ils le sont. On n'y peut rien.

Pétrifiée, je lâchai la barre.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— Parce que c'est vrai, Releana. S'ils sont morts, ils sont...

— Arrête ! Tu en parles si cavalièrement que ça me glace jusqu'aux os !

— Je pèse mes mots, Releana. Je ne suis pas responsable de tout ce qui arrive...

— Je ne crois pas que tu aimes nos enfants... (D'une main levée, je l'empêchai de m'interrompre.) Je sais que tu *crois* les aimer. Ce n'est pas pareil.

— Qu'est-ce que l'amour, sinon ce qu'on *croit* ressentir pour autrui ?

Peut-être n'allais-je plus jamais avoir l'occasion de lui dire ce que j'avais sur le cœur. Aussi insistai-je :

— L'amour n'est... pas une passion charnelle, mais l'affection qui unit une famille — celle d'un parent

pour son enfant. Il ne s'agit pas seulement de ce qu'on *ressent*. En l'occurrence, les actes comptent plus que les mots. C'est toute la différence entre quelqu'un qui montre sa loyauté à son village natal en agitant un drapeau, et celui qui construit une forteresse pour protéger les villageois des attaques.

— J'aime nos enfants ! Je leur rends visite !

J'éclatai de rire. Les autres se tournèrent vers nous. D'un regard noir, je les invitai à s'occuper de leurs affaires.

— Sais-tu ce que tu fais, J'role ? Tu les regardes.

— Oui.

— Et c'est tout. Tu les regardes dormir, vulnérables, inconscients...

— Je ne les menace pas.

— Eux non plus ne te menacent pas !

A son tour, il ricana.

— Que suis-je censé faire de plus ?

Alors que je n'y avais jamais réfléchi, les mots se bousculèrent sur mes lèvres :

— Vis un peu avec tes fils ! Découvre ce qui leur plaît vraiment... Pourquoi devraient-ils te décevoir ?

— Ils ne me déçoivent pas.

— Qu'en sais-tu ? Tu ne leur en as jamais offert l'occasion !

— Ce sont de *petits* garçons !

Etouffant un cri de colère, je me forçai au calme et à la raison :

— Samael et Torran sont très différents. Ils ne sont pas ce que tu imagines.

— C'est-à-dire ?

— Ce que tu viens de dire : des « *petits garçons* », deux *petites* pensées dans ta tête. Tu ne les aimes pas, tu es sentimental. Nuance. Tu te fais des idées sur ce que doivent être les « *petits garçons* ». Les *idées*, voilà ce qui te plaît. Les savoir au chaud et en sécurité au fond de leur lit douillet te comble d'aise et te rassure. Tant qu'ils dorment, ils ne parlent pas, ne

réfléchissent pas, ne t'abrutissent pas de questions et ne te demandent rien. De quoi as-tu peur ? Crains-tu qu'ils se retournent contre toi ? Qu'ils cherchent à te nuire, à te tuer ?

Il blêmit. Ses mâchoires et ses mains tremblèrent. Il se détourna. Mes paroles avaient porté. Mais sur quelle vérité enfouie venais-je de mettre le doigt ?

Encore aujourd'hui, je l'ignore.

Soudain, il souffla :

— Par Chorrolis !

Je me tournai dans sa direction. Que se passait-il ?

Derrière nous, des nuages s'accumulaient. Ils roulaient d'est en ouest, menaçants. L'air et l'eau conspiraient-ils à notre perte ?

— Baissez les voiles ! hurlai-je à tue-tête. Et que nos marins reviennent au trot !

CHAPITRE XXV

Le peu que nous pouvions faire, pauvres néophytes que nous étions, nous le fîmes. C'était loin de suffire.

L'orage déchirait déjà la voilure qu'on tentait de sauver en la ferlant. Foudroyé, le grand mât s'écroula sur deux marins.

Ballotté par la bourrasque, l'incroyable entrelacs de cordages et de voiles manqua en entraîner plus d'un par-dessus bord. On eût dit un étrange oiseau marin s'évertuant à prendre son envol. Moi-même, j'échappai de peu à la mort.

Le grand mât bascula dans le vide, entraînant deux autres malheureux avec lui.

Nous n'étions plus que seize.

Le navire s'inclina dangereusement, nous plaquant contre le plat-bord. Le vent hurlant à nos oreilles, la pluie battante...

Nous étions au-delà de la panique.

Wia m'empoigna par les épaules et tira ma tête près de la sienne.

— En bas ! beugla-t-elle.

Ça me parut une idée géniale.

A quatre pattes comme les autres pour offrir le moins de prise possible au vent, je rampai vers l'escalier ruisselant. Je vis deux malheureux de plus basculer dans le vide, devenus les jouets du vent qui faisait

tanguer notre vaisseau. N'y pouvant rien, je tâchai de m'endurcir.

Imaginer leur chute vertigineuse dans le noir m'aurait paralysé de terreur. Je devais me concentrer sur ce que je faisais.

A force de persévérence, j'atteignis mon but : le château central. De là, nous nous précipitâmes sur le pont principal. Transis jusqu'aux os, nous nous pelotonnâmes les uns contre les autres.

— Qu'allons-nous faire ? demandai-je.

— Que *pouvons*-nous faire ? dit Wia. Les voiles... On ne sait pas...

Personne n'avait de solution.

— Si on attendait la fin de la tempête ? souffla J'role.

Un éclair nous illumina. Livides et émaciés, nous avions l'air de cadavres en sursis.

— Nous allons mourir, dit un nain.

Mes autres compagnons chuchotèrent dans leur langue natale. Plus faibles que des nourrissons, nous étions réduits à l'impuissance. Les vents secouaient notre galère comme une coquille de noix.

Soudain, elle parut vouloir se casser en deux ; un grincement horrible nous déchira les tympans. J'role bondit et nous cria de l'attendre avant de remonter les marches quatre à quatre.

Sans l'écouter, je fonçai aussitôt sur ses talons, suivie par une femme qui avait quelque expérience de la navigation.

CHAPITRE XXVI

Dès que nous fûmes à ciel ouvert, le vent s'en prit à nous, tentant de nous précipiter par-dessus bord. La peau mate, les cheveux crépus, la femme cria quelque chose d'incompréhensible. Mais son index pointé suffit : malgré la pluie battante, nous vîmes des pics montagneux se découper autour de nous. De nouveau, sous l'assaut des éclairs et du tonnerre, notre navire en perdition frôla une paroi déchiquetée.

— Les Pics du Crépuscule ! beugla J'role. On a dû atteindre les Pics du Crépuscule !

Aux frissons du froid se joignirent ceux de la peur. Je n'avais aucune envie de tomber sur les pillards qui avaient établi leurs quartiers généraux dans ces montagnes.

— On doit se dégager ! criai-je. Que tout le monde retourne aux avirons ! Je reprends la barre !

— Il faut deux personnes à la barre ! répliqua J'role. Je viens avec toi !

Se tournant vers la femme, il mima des rameurs. A mon tour, je nous désignai, J'role et moi, et pointai le doigt vers le gaillard d'arrière et le gouvernail. Surprise, elle acquiesça et descendit prévenir les autres.

Nous agrippant au gréement, nous parvînmes au but. Pour plus de sécurité, J'role nous encorda.

— Je t'aime ! cria-t-il par-dessus le tumulte.

— La ferme ! répondis-je.

De part et d'autre de la coque, je vis s'élever et s'abaisser les avirons. Par bonheur, sur la suggestion des moins ignorants de notre groupe, nous les avions tirés à l'intérieur. Mais avec une dizaine de rameurs à peine, nous étions loin d'être sortis d'affaire.

Malgré nos efforts, la catastrophe semblait inéluctable. J'role et moi bandions nos muscles pour virer de bord et nous dégager des montagnes...

En pure perte.

Nous nous entêtâmes. Le premier pouce gagné sur l'adversité nous fit éclater de rire, et nous encouragea. Insensiblement, nous parvenions à modifier notre cap. Les ombres grises glissaient autour de nous.

Soudain, une bourrasque se joua de nos efforts, nous projetant en l'air. Quand nous retombâmes sur nos pieds, la barre tournait à vide. J'role avait un avant-bras cassé. L'os perçait la chair, le faisant hurler de douleur.

Malgré sa souffrance, je devais à tout prix me dégager et tenter de contrôler la barre avant que tout soit perdu. Je n'avais pas le choix.

Mon but atteint, je souris de soulagement, profitant d'une accalmie pour reprendre le bon cap.

Puis je m'aperçus que la barre tournait trop bien entre mes mains... Les mécanismes la liant au gouvernail avaient lâché.

Nous n'avions plus aucune influence sur le vaisseau.

Un éclair illumina la montagne sur laquelle nous allions nous écraser.

On eût dit un père courroucé qui attendait pour gifler son enfant.

DEUXIÈME PARTIE

MES PASSIONS PRENNENT FORME

CHAPITRE PREMIER

Une dernière bourrasque nous donna le coup de grâce, nous plaquant contre la montagne. Comme si elle chevauchait une lame de fond, la galère s'écrasa contre la roche et glissa tout du long. Liés à la barre, mes poignets manquèrent être cassés par la violence du choc.

Peu à peu, je pris conscience d'un grand calme. Heureuse d'être encore en vie malgré mes terreurs, je m'abandonnai aux larmes. Où étais-je ? Qu'allions-nous devenir ?

Terrassé par la douleur, J'role s'était évanoui. Dans la pénombre, son os à nu faisait une tache blanchâtre. Me libérant, je dénouai ses liens au plus vite.

Les autres survivants nous rejoignirent et m'aidèrent à transporter mon mari à l'intérieur de l'épave.

La plaie nettoyée, on remit l'os en place du mieux possible. Il n'y avait pas parmi nous de questeur de Garlen, qui eût pu soigner J'role. Je fouillai les cabines, à la recherche d'onguents ou de potions.

En vain.

Allongé sur une banquette, une couverture tirée sur lui, J'role était dévoré par les fièvres. Passerait-il la nuit ? Il avait perdu trop de sang...

Ne sachant que faire, je rejoignis les autres, qui partageaient un maigre repas. A mon arrivée, tous se

turent. Mal à l'aise, je fis un signe de tête et m'assis dans un coin. Ces dernières semaines, les épreuves et les misères avaient fait de nous, bon gré mal gré, une famille.

Les tours de garde distribués, j'allai m'allonger, recrue de fatigue.

*
* *

Je me réveillai en sursaut.

Pas un bruit, pas un mouvement, pas le moindre souffle d'air...

Tout était anormal !

Hissée sur un coude, j'aperçus Wia, assoupie près de moi. Le soleil matinal filtrait à travers les sabords.

Aussitôt, repensant à J'role, je courus vers sa couchette. Quelqu'un lui donnait à boire. Agenouillée près de lui, je lui tâtais le front.

J'role battit des paupières et me regarda, un faible sourire aux lèvres.

— Vivants..., souffla-t-il.
— Naufragés, dis-je.
— Mais vivants ! insista-t-il.

Dans notre défaite, il voyait une victoire. Un jour, il m'avait dit : « *Tant de choses nous accablent. Autant célébrer chaque bonne nouvelle !* »

L'homme qui l'avait fait boire sortit. Je pris sa place.

— Suis-je en train de mourir ?
— Bien sûr que non !
— Releana, de nous deux, c'est moi le menteur...
— Nous devons trouver de l'aide.
— Au sommet d'une montagne ?
— Si nous sommes bien sur les Pics du Crépuscule...
— Excellent. Les barbares trolls pourraient nous prêter main-forte.

— Ce ne sont pas des barbares, protestai-je machinalement.

— Oui, tout ce que tu veux... (Grimaçant de douleur, il attendit la fin de son spasme.) Releana...

— Oui ?

A cet instant, on m'appela d'un ton affolé. Frôlant son front d'un baiser, je quittai le chevet de J'role pour aller voir ce qui se passait.

CHAPITRE II

L'alerte tira nos compagnons du sommeil. Ils me rejoignirent bientôt sur le pont supérieur. Pour la première fois, je réalisai que j'étais à la tête du groupe.

A quel moment étais-je devenue capitaine de notre piètre équipage ?

Par bâbord, des dizaines de trolls en armure approchaient.

Le pont supérieur se trouvait au niveau du sol, à flanc de montagne. Toute la coque était fissurée. En mer, nous aurions sombré. Aux alentours, le sol rocheux était stérile. Au-dessus, le pic s'élançait à l'assaut du ciel. Nous étions entourés de cols et de cimes. Au-delà s'étendait la jungle de Barsaive... une tache verte lointaine.

Silencieux, les trolls nous observaient. Des cornes leur poussaient sur le front et des canines dépassaient de leurs bouches. Sur leurs corps musculeux, la virilité ou la féminité de ces êtres frappait par son exagération. Leurs vêtements consistaient en épaisses fourrures et en tuniques taillées dans des tapisseries volées. Beaucoup portaient aussi l'armure de cristal qui faisait leur célébrité.

En fait, les cristaux multicolores émaillant les fourrures et les tuniques formaient de vrais boucliers, telles des plaques d'armure. Des lances, des épées ou des masses d'armes étaient également taillées dans le

cristal. Le soleil conférait à leurs multiples facettes magiques des rayonnements écarlates, indigo, émeraude...

J'avais la tête vide, incapable de réfléchir à ce qu'il convenait de faire.

Mon équipage ramassa les épées des Therans morts.

Affaiblis par notre captivité, nous manquions d'armes et de forces. A cet instant, j'aurais donné cher pour que quelqu'un me remplace. La panique, pour un chef, signifiait immanquablement la défaite et la mort.

Etre chef, c'était être seul.

Je devais me décider et agir.

— Salut ! criai-je.

Un énorme troll avança. Son épée me parut aussi grande que moi. Il avait aux pieds des bottes serties de cristaux, ses avant-bras étant couverts de bracelets cristallins. Les quatre brutes qui le flanquaient étaient aussi très bien armées.

Ces cinq-là ne feraient qu'une bouchée de nous. Leurs trente compagnons savoureraient le spectacle, comme il se devait.

Je répétai mon salut. Comprenaient-ils le throal ?

Le troll prit la parole dans un nain approximatif :

— Vous, du bateau de pierre ?

— Non ! mentis-je, espérant écarter la menace.

Les cinq trolls se jetèrent des regards et échangèrent des grognements dubitatifs. Après une brève discussion, le chef reprit :

— Où être guerriers du vaisseau ?

— Morts.

— Morts ?

— Morts.

— Comment ?

— On... les a tués. Des élémentaires d'air nous ont attaqués... Elémentaires ?

Apparemment, ils ne comprenaient pas ce terme. Un vieux troll au crâne dégarni murmura à l'oreille du chef. Je m'aperçus qu'il portait une tunique de mage dont le motif représentait des lianes.

— Trecka ? me demanda le chef, désignant le ciel.
En désespoir de cause — que pouvais-je faire d'autre ? —, j'acquiesçai et répétaï le mot inconnu.

— Où Trecka ?

— Mort.

— Qui tuer Trecka ?

En demi-cercle derrière moi, mes compagnons me désignèrent.

Cela eut un effet certain sur les trolls, qui avancèrent pour mieux me dévisager.

— Toi ?

Leur incrédulité m'ennuya. Les mains sur les hanches, j'insistai :

— *Moi ! J'ai tué Trecka !*

En réalité, je les avais chassés. Mais pourquoi s'embarrasser de subtilités ?

— Vous quitter notre montagne, lâcha le chef, s'apprêtant à repartir.

— Attendez ! m'écriai-je.

Nous n'avions rien d'alpinistes. De surcroît, J'role n'était pas en état. Il nous fallait des secours.

Le chef se retourna et me dévisagea.

— Euh... Nous avons besoin d'aide pour redescendre.

— Quoi vous besoin ?

— Nous avons un blessé. Et le navire est perdu. Il faut nous aider à descendre.

— Ah ! Toi pas tuer Trecka !

— Je les ai chassés, admis-je d'une petite voix.

— C'est bien. Et mieux, parce que vrai, sourit l'immense troll. Vrograth, ajouta-t-il, se désignant.

Je fis de même pour me présenter.

— Venez. Vous tous donner... deux mois de travail. En échange, nous aider vous. Descendre de la montagne.

Il se tourna pour partir.

— Impossible, dis-je.

— Quoi ?

Cette fois, il parut vraiment irrité.

— Venez et trouvez aide. Restez ici et vous partir tout de suite !

— Un de nous est blessé...

— Mourant ?

— Peut-être, oui.

— Laisser lui. Lui mourir. C'est la vie.

— *Arrêtez !* criai-je au comble de la frustration.

(Je sautai à terre.) Il est blessé, mais pas perdu ! On peut le sauver ! Avez-vous un questeur de Garlen ?

— Pas pour lui. Etranger, pas d'aide.

— Mauvais pour nous abriter blessés, renchérit un autre troll. Affaiblit notre clan.

Campée devant le chef, qui faisait bien deux fois ma taille, je pointai un doigt, comme si j'étais investie d'une véritable autorité :

— Je ne vous demande pas de l'accueillir dans votre clan...

— Non ! tonna Vrograth. Je dis : vous faire partie du clan deux mois. Les blessés, pas possible. Eux mourir.

— *Non !*

La montagne de muscles me toisa comme si j'étais une gamine prise en flagrant délit de mensonge.

— Je faire la loi.

— Je comprends. Nous venons avec vous et vous aidons pendant deux mois. Mais nous emmenons le blessé. Vous le guéirez. Nous ferons tous partie du clan.

Un guerrier à la peau grise et à la crinière rousse insista :

— Les faibles mauvais pour le clan.

— Mais c'est possible si vous le voulez.

— Je pas vouloir, décréta Vrograth.

Hors de moi, j'empoignai un bout de sa cape.

— Tu le feras !

Les trolls éclatèrent de rire. Le vieux mage parla dans leur langue.

— Toi défier moi ? voulut confirmer le chef. Pour un mourant ?

— Oui.

Condescendant, presque apitoyé, il accepta le défi :

— Nous, nous battre jusqu'à premier sang. Quelles armes ? (Je dus paraître éberluée, car il précisa :) Toi défier moi, alors combattre.

Je m'en souviens encore : il avait de grands yeux vert feuille.

Déroutée, je protestai :

— Je ne veux pas me battre !

Je connaissais l'art de la lutte, bien sûr. Non par goût personnel, mais parce que le monde regorgeait de dangers.

D'un direct, même maladroit, il m'aurait tuée !

Le vieux troll s'adressa à moi, parlant un bien meilleur throal que son chef :

— C'est la coutume. Tous ceux qui le défient doivent se battre contre Vrograth. Je suis Krattack, du clan Griffepierre. Nous accueillons les nomades, mais pas les faibles. Si tu veux emmener le blessé, tu dois vaincre notre chef en combat singulier.

Tout ça me paraissait affreusement archaïque et négatif.

— Mais pourquoi ? soupirai-je.

Les trolls se regardèrent.

— Parce que ! décréta Vrograth, qui s'impatientait.

— Oui, mais...

— Femme, intervint le vieux mage, cherchant à m'aider, tu es capable. Tu as tué, dis-tu, les *poorchat* therans, et fait fuir des Treckas. Très bien. Mais notre chef t'offre... l'hospitalité. Tu ne peux pas refuser...

Plus doux que ses semblables, il respirait la bonté. Et il gigotait beaucoup moins que les autres, qui semblaient à peine tenir en place.

Apparemment, j'avais le choix. Je voulais suivre les trolls pour sauver J'role. Si je refusais leur hospitalité, mon époux mourrait. Et si j'acceptais, sans duel à la

clef, il serait abandonné et succomberait aussi à ses blessures. Si je me battais et perdais, les trolls risquaient fort de ne plus nous accepter dans leur clan. Ayant placé tous ses espoirs en moi, mon équipage serait condamné à périr de soif et de faim dans cette région désolée. Qui étais-je pour risquer la vie de ces malheureux ? Je n'étais pas seule en cause.

Et si on procédait à un vote ? Nos camarades décideraient sûrement de suivre les trolls sans s'inquiéter du sort de J'role.

Je resterais seule avec lui, ce qui serait pire encore.

Conclusion : pas de vote. Puisqu'ils avaient choisi de suivre une idiote, ils en supporterait les conséquences, bonnes ou mauvaises.

En définitive, nous étions tous logés à la même enseigne.

Ce jour-là, ce fut la leçon que je tirai de mon dilemme. Remettre sa vie entre les mains d'autrui, c'est prendre de grands risques. Mieux vaut ne compter que sur soi. Les objectifs d'un chef ne sont pas forcément dans l'intérêt de ses troupes...

Et personne ne peut vivre votre vie à votre place.

— Très bien, Vrograth. J'accepte.

Le chef troll ne parut pas surpris.

— Bien.

CHAPITRE III

Délimitant une grande arène, les trolls firent cercle autour de nous. Certains esclaves rescapés les rejoignirent pour mieux voir le duel ; les autres observèrent la scène depuis le pont.

— Nous combattre jusqu'à premier sang ! beugla Vrograth. Maintenant, dis : quelle méthode ?

Les trolls étaient prêts à fournir les armes requises : lances, épées, dagues...

Un instant, je songeai à la magie. Mais la vue des composants typiques que portaient les trolls me dissuada. Qui sait si leurs armures n'étaient pas des protections surnaturelles ? Et s'ils disposaient de sorts contre lesquels je n'avais aucune parade ? Plus dangereux encore que leur impressionnante carrure ?

J'role me l'avait conseillé, des années plus tôt :

« A moins d'y être contrainte, n'engage jamais un combat sans être sûre de l'emporter. Pourquoi risquer de perdre ? »

L'astuce était de tomber sur des duels gagnés d'avance. Immense et trapu, l'œil vif et la jambe alerte, Vrograth avait tout pour lui.

— *Choisis ton arme !* tonna-t-il, exaspéré.

Je décidai de répondre sur le même ton : emphatique et sans réplique.

— Je choisis la patience !

Et je m'assis par terre.

Un silence stupéfait suivit. Vrograth bafouilla :

— Quoi ?

— La patience ! beuglai-je à mon tour de ma voix la plus grave. Il n'existe pas de meilleure épreuve de force !

— Euh... Peut-être, mais... La patience ne blesse personne !

— Je vois que tu n'as pas d'enfant.

— Stupide ! couina-t-il, hors de lui. Ça être stupide !

— Tu refuses mon défi ?

— Oui ! *Non* ! Comment guerriers lutter avec patience ?

— On s'assied. Le premier qui perd patience a perdu.

— Bah ! Pas de sang, donc, pas duel ! Donc, pas vaincu ! Donc, mauvais !

Là, j'étais coincée. Mais affronter cette montagne de muscles me paraissait ridicule. Sans compter une défaite certaine, qui entraînerait à coup sûr la mort de J'role, je n'étais pas sûre d'être épargnée une fois blessée. Dans son enthousiasme, Vrograth m'embrocherait comme un poulet.

— Très bien. Nous nous battrons avec patience *et* au couteau. (Les trolls marmonnèrent.) Au premier qui flanche, l'autre a le droit d'attaquer au couteau.

— Des dagues ! éructa le chef, tout sourire. Nous battre avec des dagues !

— Pas exactement : le premier qui bougera n'aura pas le droit de bloquer le coup de l'autre, ni de se défendre.

Sous les hoquets de surprise, Wia et Krattack levèrent un sourcil.

— Toi pas bien dans ta tête ! s'écria Vrograth, au comble de l'agacement. Ça pas duel, ça complètement ridicule !

— Néanmoins, intervint Krattack, non sans une

pointe d'amusement, c'est bien une épreuve jusqu'au sang.

— Mais sans armes !

— Si : des dagues.

— Mais pas de lutte !

— Si, insista le vieux troll. Le plus doué frappe le premier. Et c'est terminé.

Les sourcils arqués par la réflexion, Vrograth me demanda :

— Comment se battre pour être... plus patient ?

CHAPITRE IV

Nous étions assis face à face. Vrograth aurait pu se pencher un peu et m'écraser comme un moustique. Au lieu de quoi, il me regardait dans les yeux, s'efforçant de ne pas ciller.

Vous deux, je suis certaine que vous vous souvenez de ce petit jeu.

Je vous y ai vu jouer plus d'une fois. N'y ayant jamais participé, j'ignorais si je serais bonne ou non. Donc, je ne pouvais tenir compte du conseil de J'role. Je n'étais pas sûre de gagner.

Dès qu'il fut assis, Vrograth devint une bonne imitation de rocher. Son immobilité quasi parfaite allait dans le sens des mythes assurant que les trolls, ces cousins des Obsidiens, étaient nés des pierres.

A peine avais-je conscience des spectateurs qui nous entouraient. J'étais crispée de la tête aux pieds, tant je luttais pour me détendre. Puis je finis par comprendre que trop d'efforts me coûteraient la victoire.

Vrograth me fixait de ses grands yeux vides, sans état d'âme. Ses prunelles vertes semblaient presque détachées de son corps.

Bientôt, le besoin impérieux de ciller, contre lequel je luttais avec férocité, me tortura. Je me focalisai sur la beauté de son regard.

Car il avait de beaux yeux.

Soudain, n'y tenant plus, il cilla.

Mes compagnons crièrent de joie. Les bras levés au ciel, le perdant hurla :

— *Stupide !*

— Tu as accepté..., intervint Krattack, non sans courage.

— *Oui !*

Le ton féroce fit reculer tout le cercle.

Nous nous relevâmes. Le vieux troll me tendit une dague de cristal.

Les mains le long des flancs, Vrograth attendit le coup. Vu son accoutrement barbare, son abdomen était nu ; j'attaquerais donc au-dessus de la ceinture.

Comme s'il était parvenu à une décision à mon sujet, il me fixa avec une intensité surprenante. Je portai un premier coup avec assez de force, car les trolls ont la peau dure. Rencontrant une extraordinaire résistance, je compris que les armures magiques les protégeaient de la tête aux pieds, qu'ils soient habillés ou non.

Malgré tout, emportée par mon élan, je réussis à l'égratigner.

Rien ne se passa. Ni cri de douleur, ni gouttes de sang.

Vrograth sourit.

— On continue ?

On continua.

L'épreuve reprit. Un battement de cil, qu'était-ce ? Rien ! Pourtant, s'en empêcher devenait vite une gageure.

Le vert de ses prunelles me rappelait celui du marbre, de la chair en décomposition, de la jungle... Je perdis conscience du temps. Mes muscles me faisaient mal.

Enfin, le troll perdit patience et cilla.

Des rires et des vivats éclatèrent, malgré le cri de rage du perdant, qui se répercuta de col en col. On se releva et Vrograth se prépara à encaisser.

Cette fois, il savait que j'y mettrais toutes mes forces.

Inspirant à fond, je criai en portant mon coup pour défouler mon agressivité. J'eus enfin raison de l'étrange champ magique de résistance : ma lame plongea dans sa chair.

Une goutte de sang perla. En silence, l'arène improvisée admira la beauté raffinée des gouttes vermeilles, surgies à la pointe du cristal pour rouler sur la peau gris verdâtre. Puis les témoins exultèrent et applaudirent à tout rompre. Un délicieux frisson me parcourut.

J'avais gagné ! Un instant, la surprise me fit oublier J'role, la précarité de notre situation, et votre destin, mes enfants. Pour l'heure, je savourais ma victoire.

J'role ne l'avait-il pas dit ?

Tant de choses nous accablent...

Exactement : la bonne nouvelle était que j'avais gagné. J'avais ce que je voulais. Personne ne mourrait.

Ainsi avais-je fait le premier pas d'une longue route.

CHAPITRE V

Nous nous rendîmes au village troll. Vrograth en personne portait J'role entre ses bras musclés. Celui-ci devait en partie *savourer* ses douleurs... Il est ainsi. Vous le savez, maintenant.

Le village se dressait sur des falaises : il était fait de grandes tentes de cuir tanné. Les membres du clan logeaient dans des grottes à l'entrée dissimulée par des peaux de bêtes. En cas d'attaque ou de tempête, tous s'abritaient dans les grottes. Les plus forts avaient le devoir de protéger les plus faibles.

Un millier de trolls habitaient le village. Dans la plaine, on aurait plutôt parlé de bourg ou de ville. Dans les Pics du Crénuscle, la survie n'était possible qu'en pillant. Il n'était pas question de culture ou de commerce. En conséquence, l'économie était d'une confondante simplicité. Les richesses du clan étaient simplement gardées à l'abri des regards et des convoitises.

Le jour de notre arrivée, sous un soleil éclatant, les grands trolls s'affairaient à leurs « fourneaux », s'entraînaient au combat ou s'adonnaient à des jeux violents et casse-cou.

Suivre le rythme de vie du clan fut une des épreuves les plus éreintantes de ma vie. La carrure de ces êtres donne une idée fausse de leur vitesse réelle et de

la rapidité de leurs réflexes. Qui plus est, ils sont infatigables. Nous eûmes du mal à soutenir le choc, nous attirant plus d'un regard en coin. Ils s'imaginaient sans doute qu'on tirait au flanc !

Les corvées incluaient la préparation des repas, la réparation des voilures de leurs navires (les drakkars), l'entretien des armes, la traque du rare gibier peuplant les montagnes, le transport des troncs d'arbres et ainsi de suite. Au fil des jours, avec une lenteur désespérante, nous recouvrâmes nos forces. En compensation de notre labeur, les questeurs de Garlen nous soignèrent, accélérant notre rétablissement.

Wia et moi devinrent vite de bonnes amies. Installé à l'est, le clan surplombait la jungle. Admirer le lever du soleil, une symphonie magistrale de couleurs fauve, était notre plus douce détente.

Un matin, je révélai à mon amie le drame qui me frappait : mes enfants étaient aux mains du gouverneur Povelis. Wia m'expliqua que les Therans croyaient aux pouvoirs magiques protecteurs des jumeaux...

Il me tardait que tout ça finisse, et que je vous arrache à lui, mes enfants !

CHAPITRE VI

Grâce aux soins, J'role fut vite tiré d'affaire et débordant d'énergie. Je ne lui demandai pas quel était son secret, mais je crois que ça avait un rapport avec son art de dissimuler la souffrance. Il attirait le mal à lui, comme un nourrisson tète le lait de sa mère. Bien sûr, il n'en parlait jamais. Il voulait impressionner les gens par son extraordinaire vitalité, et il repoussait sans cesse ses limites pour les éblouir.

Très vite, il prit en charge les enfants du clan. En soi, ce n'était pas un exploit : sans être indifférents envers leur progéniture, les trolls semblaient d'avis qu'elle pouvait se débrouiller toute seule. Elever les jeunes était l'affaire de tous, pas seulement des géniteurs. Comme les adultes s'absentaient souvent pour aller rapiner à bord de leurs drakkars volants, ce système était des plus pratiques. Pour ma part, j'aurais détesté vous confier à d'autres, mes chéris, et vous délaisser autant.

Les jeunes trolls poussaient comme des champignons. A quatre ou cinq ans, c'étaient déjà de petits guerriers trapus. Ravi, J'role se lança à corps perdu dans leurs jeux brutaux, avant d'en inventer de nouveaux comportant quelques éléments de stratégie pour pimenter la chose : les enfants étant divisés en deux équipes, le but du jeu était de déposer trois cailloux à des endroits précis sans être capturé par l'adversaire.

Les adultes étaient enchantés que quelqu'un s'occupe si bien des petits.

A la nuit tombée, sous un ciel enflammé par la Mer des Enfers, J'role rassemblait ceux qui s'intéressaient aux histoires. Son propre père, m'avait-il dit, avait été un conteur-né. J'imagine que J'role reprenait certains « trucs » du métier, car il ne se contentait pas de raconter : il mimait. Il devenait un troll, une montagne, une armée... Doté d'un visage d'une étonnante mobilité, il dépensait une énergie extraordinaire. C'était d'autant plus frappant que le reste du temps, il gardait une expression figée.

Il mimait des duels, changeait de voix à volonté, bondissait pour donner vie aux créatures de son histoire : des dragons tombés du ciel consumaient des villages entiers, des épées magiques leur sauvaient la mise *in extremis*, des conspirateurs chuchotaient... Ses personnages échafaudaient des plans, utilisaient du poison... Le hasard leur mettait des bâtons dans les roues...

Véritable tourbillon, J'role personnifiait des êtres devenus les jouets de leurs passions, et s'autorisant des violences qui n'auraient pas manqué de choquer les bien-pensants de la cour du roi Varulus.

Par nature violents et nerveux, les pillards suivaient avec avidité les contes de l'artiste, qui semblait avoir enfin trouvé son public. A la lueur des feux, les grands visages rougeauds écarquillaient les yeux.

Jamais encore, je n'avais pu admirer ainsi mon mari. Ses numéros de bouffon, auxquels j'avais parfois assisté avec vous, n'étaient en rien comparables à ces pantomimes, marquées par une gravité extrême, qu'elles finissent bien ou mal.

En fin de *conte*, une noble dame se révélait jalouse et perfide, complotant la mort de son aimé. Ou un guerrier au cœur de pierre se laissait attendrir par un enfant qui se révélait être son fils.

La dimension morale des personnages était évidente,

avec une certaine ambiguïté qui donnait à réfléchir. Si leurs actes pouvaient avoir rapport avec le bien ou le mal à un moment donné du récit, ces êtres n'en ignoraient pas moins leur propre nature.

Et J'role donnait vie à tout ça sans l'aide de personne ! Il improvisait souvent, exploitant la fertilité de son imagination et la complexité de ses réflexions. Il incarnait le souffle qui attise un volcan, charrie des braises dans la nuit étoilée, ou illumine les profondeurs moites de la jungle...

Il était le feu et le vent.

L'univers était son public. Sa maîtrise de l'espace et du mouvement était irréprochable.

Ce soir-là, il s'interrompit abruptement, laissant en bien mauvaise posture l'héritier du trône de son histoire, et envoya au lit les garnements trolls.

Malgré leurs protestations, ces derniers adoraient tenter de deviner la suite. Les yeux ronds, encore sous le charme, Wia se tourna vers moi :

— A sa façon, il est génial !

Mal à l'aise, je hochai la tête. J'étais jalouse. Croisant mon regard, J'role sourit. Il vibrait d'énergie et de magnétisme sexuel. Il ne manquait pas d'attrait, mais je savais tout de lui et je ne pouvais plus me voiler la face.

Aussi gai que dix ans plus tôt, quand tout était qu'harmonie entre nous, il vint vers moi, me prit la main et me salua. Ses yeux pétillaient de désir. Moi, j'avais bien d'autres soucis. Depuis notre arrivée, trois semaines s'étaient écoulées. Il en restait cinq à passer. Durant ces vingt et un jours, J'role s'était soucié *une fois* de vous, mes enfants. Comment quelqu'un d'aussi passionné pouvait-il être si indifférent envers ses fils ?

J'aurais tout donné pour comprendre. La rage m'étouffait presque. Contre lui, mais aussi contre moi. Pourquoi n'avais-je encore rien tenté pour m'échapper ? M'enfuir dans la nuit, traverser des montagnes, puis toute la contrée de Barsaive pour rejoindre le

Quai des Nuages... Comment, je l'ignorais... Et à supposer que le gouverneur et ses laquais y soient encore... C'était une vraie gageure.

Nous étions remis de nos épreuves. Pacte ou non, il était temps de reprendre notre route.

Toutes ces pensées traversèrent mon esprit en un éclair.

— Viens, dis-je, l'entraînant à l'écart, derrière un éboulis. Nous devons courir à la rescousse de Samael et de Torran.

Il posa les mains sur mes épaules ; je me dégageai. Pourquoi les hommes cherchent-ils toujours à remplacer l'intimité par la domination ?

— Je pourrais arriver à fuir, Releana. Mais mes talents sont ceux d'un adepte voleur. Sans équipement ni entraînement, tu n'y parviendras jamais.

— Assez ! Ce sera difficile, je sais. Viens-tu avec moi pour sauver nos enfants ?

— Dans un peu plus d'un mois...

— Ils seront peut-être déjà morts ! Si tu refuses, je parlerai aux autres. Certains viendront avec moi.

Je voulus partir ; il me retint par un bras. Comme je l'avais vu faire des centaines de fois, son visage se durcit. L'homme si brillant qui venait d'improviser des contes redevint sinistre. Les idées se bousculaient dans sa tête sans qu'il parvienne à les ordonner.

— Je veux les aider, lâcha-t-il enfin.

C'était, à son avis, ce que je désirais entendre, afin que je capitule et que je m'occupe de *lui*.

Ce que j'aurais voulu vraiment voir passer sa bouche, c'étaient les pensées qui foisonnaient en lui, le faisant parfois bafouiller. J'aurais voulu qu'il me les confie une par une, pour que je découvre enfin ce qui le hantait depuis si longtemps.

Peut-être est-ce ça qui l'a poussé à m'écrire après tant d'années. Serait-il enfin prêt ?

CHAPITRE VII

Longtemps, nous restâmes sans rien dire, chacun livré à ses pensées, à ses monstres et à sa frustration.

— Je n'ai plus de temps à perdre, J'role. Ou tu acceptes de devenir un père pour nos enfants, ou tu renonces une fois pour toutes. Mais cesse de croire que tu peux l'être à *distance*, loin des responsabilités.

Je le vis se tendre sous le coup d'une résolution nouvelle, aussi affectée que tout ce qui le touchait.

Soutenant mon regard pendant le temps nécessaire à la « dramatisation » de l'instant, il conclut d'une voix grave et posée :

— Très bien. Nous les retrouverons.

Pour prouver ses dires, il s'éloigna, un air de défi sur le visage.

J'ai dû soupirer. Votre père était un idiot. Il savait seulement *montrer* de l'inquiétude, pas la ressentir.

Le nombre de gens qui confondent volontiers les sentiments qui viennent du cœur et ceux qu'on affecte est impressionnant.

Pourquoi suis-je une des rares à ne pas me laisser berner par les apparences ? Ça n'a pourtant rien de sorcier...

J'role entra dans la grotte de Vrograth. Malgré la

colère, son attitude me soulageait. La tournure des événements était prometteuse.

Que le cœur y soit ou non, quand J'role décidait une chose, il devenait efficace.

CHAPITRE VIII

Des fourrures et des armes tachées de sang déco-raient la grotte. De grands feux l'illuminiaient. Les ombres dansant sur les parois me firent tourner la tête. Les reflets rougeoyants me rappelaient des geysers de sang. J'avais l'impression que la montagne était une entité vivante.

Juché sur un tas de fourrures, flanqué de ses meilleurs guerriers, Vrograth nous écoutait, J'role et moi. Nous avions ameuté les trolls en pleine nuit et ils s'étaient réunis en conseil. J'aurais volontiers attendu le matin, mais une fois que J'role voulait quelque chose... rien ne l'arrêtait. Le torse bombé, il était déterminé à discuter *maintenant*.

Krattack avait soutenu notre requête, soulignant qu'il valait mieux entendre ce que nous avions à dire avant que quelque péril prenne le clan au dépourvu.

C'était logique.

Toutefois, j'avais l'impression que le vieux mage adoptait systématiquement le contre-pied de ce que disait le chef. Si Vrograth avait accepté de nous entendre, Krattack se serait empressé de lui conseiller une bonne nuit de sommeil avant toute décision. Comme souvent dans pareilles situations, l'avis du conseiller l'avait emporté.

Vrograth avait réuni le conseil.

Il faisait étouffant dans la grotte. Assommé d'ennui et assez ridicule, avec ses yeux bouffis de sommeil, Vrograth nous toisait d'un air peu amène. La plupart du temps, il nous traitait comme les gosses du clan : avec indifférence, voire agacement. Seuls les talents de conteur de J'role nous épargnaient le statut de serviteurs.

Une nuance qui perdait son sens dès la fin des représentations.

Bâillant à s'en décrocher les mâchoires, le chef roula des épaules, les mains à plat sur ses genoux massifs, et demanda à brûle-pourpoint :

— Que voulez-vous ?

Intimidée, je me crus redevenue petite fille devant mon père. Allait-il trouver agréable ce que j'avais à dire ?

Imperméable aux subtils changements d'attitude, comme toujours, J'role voulut prendre la parole.

— Non, barde, grommela le chef. Pas d'histoire. Que voulez-vous ?

A cet instant, je compris que nous étions moins que des enfants à ses yeux : des animaux domestiques. Nous devions parler haut et fort, sans tergiverser. La franchise était inhérente à leur culture.

Je m'inclinai et pris la parole :

— Chef, les Therans — ceux qui naviguent dans des vaisseaux de pierre —, ont enlevé nos enfants il y a des mois. Ils nous ont asservis. Nous voulons la permission de retourner les chercher.

Vrograth n'était pas stupide. Le regard dans le vague, il m'avait écouté. Mais réfléchir lui demandait une certaine concentration.

Bizarrement, Krattack parut s'impatienter. Trouvait-il que ses rêves tardaient à se concrétiser ? L'air grave, il avança pour prendre la parole.

Sans tourner la tête, le chef le menaça d'un poing massif et lâcha :

— Non.

Parlait-il au vieux conseiller, pour l'empêcher d'argumenter, ou repoussait-il ma requête ?

— Non, répéta-t-il d'une voix plus forte.

En fait, il s'adressait à nous deux : Krattack et moi.

— Chef..., repris-je, au désespoir.

Il se dressa de toute sa taille. D'un doigt contre mon épaule, il me déséquilibra. J'role voulut s'interposer ; d'une chiquenaude, le troll l'envoya au tapis, avant de se pencher vers moi :

— J'ai décidé. Toi passer marché avec moi.

Une dernière fois, Krattack tenta d'intervenir :

— Grand chef...

Vrograth se tourna vers lui, incarnation vivante de la fureur et de la suspicion :

— On m'a averti à ton sujet... Toi te rebeller contre moi ? (Le vieux troll secoua la tête.) Bien. Maintenant, je dors !

Et il se détourna, mettant fin au conseil.

Au désespoir, J'role et moi quittâmes la grotte. J'étais glacée de peur pour vous, mes enfants.

CHAPITRE IX

— Nous devrons partir..., soufflai-je entre mes dents.

— C'est impossible, tu le sais...

— Non ! Ne me dis pas ce que je sais ou ce que je ne sais pas !

— Comment veux-tu que nous descendions une *montagne* ?

— Plutôt mourir que de ne rien faire !

Il m'empoigna et me secoua. Furieuse, je me dégagai.

— Cesse de me forcer !

— Te forcer ? A faire quoi ?

— Je ne sais pas ! Je ne parle pas de ce que tu cherches à me voir faire. Je n'aime pas être bousculée, c'est tout !

— Nous discutions de notre évasion...

— Ne détourne pas la conversation !

— Mais de quoi parles-tu à la fin ? (Croisant les bras, il me toisa, l'air courroucé.) Parle, je t'écoute, Releana !

C'était inutile. Il n'écouterait rien du tout. Ecœurée, je me détournai et partis. Je ne voulais plus rien avoir à faire avec lui.

Je ne l'entendis même pas courir derrière moi. Ça me rendit plus furieuse encore. Comment pouvait-on être si lâche ?

N'importe quel idiot a ses chances contre un monstre. Du reste, les circonstances l'exigent souvent d'un individu, que ce soit pour survivre, par envie de gloire ou de richesse, ou poussé par l'obscur appel du repos éternel.

Mais combien d'hommes n'osent pas affronter leur femme et leurs enfants ?

Beaucoup trop.

Je gagnai la tente de fortune où nous nous abritions, mes compagnons et moi. Repoussant le rabat, je les vis endormis autour d'un âtre mourant, et je me calmai. Me tournant, je constatai que J'role s'était volatilisé.

Les étoiles me rappelaient des doigts de bébés : minuscules, uniques et envoûtants. J'étais seule : le silence nocturne m'apaisa.

Face à l'infini de l'univers, nos passions les plus intenses se transforment, comme si elles étaient conscientes de leur propre insignifiance.

Face au passé et au futur, nous sommes une goutte d'eau dans la mer.

De telles réflexions m'effrayaient *et* me réconfortaient. Se sentir perdu dans l'immensité du temps et de l'espace n'a rien d'agréable, mais ça éclaire différemment nos perspectives : les problèmes sont ramenés à une plus juste dimension.

Une fois affranchi des contingences, on peut suivre les élans de son cœur, ou le caprice du moment. Nos actes et nos passions sont précieux, justement parce qu'ils ne devraient pas compter face à l'indifférence glaciale de l'univers.

Pourtant, c'est le cas. *Nous faisons en sorte que...*

Nous avons ce pouvoir.

Je m'aperçus que je n'étais pas seule. Ce que j'avais pris pour un rocher *bougeait*.

C'était un troll.

L'ombre jeta un sort ; des reflets argentés la nimbèrent. Krattack !

Malgré la distance et l'obscurité, je distinguais ses traits avec netteté.

— Acceptes-tu de parler avec moi ?

Je l'entendais aussi distinctement que si nous avions été tout près.

CHAPITRE XI

Je n'avais pas peur. Après le conseil de Vrograth qui avait tourné court, j'avais compris que ce troll n'était pas tout à fait ce qu'il semblait être. Déjà, qu'il fût un illusionniste était clair.

Il se tourna et me conduisit le long d'une corniche. Une fois loin du camp, j'invoquai une flammèche magique pour guider nos pas.

Enfin, nous atteignîmes le pied de la montagne. Krattack s'assit lentement. Quel âge avait-il ? Depuis une heure à peine, il avait vieilli à vue d'œil, les années voûtant ses épaules.

Les illusionnistes ont plus d'une corde à leur arc : pour donner le change, la magie n'est pas leur unique atout.

Cachait-il son âge réel ? Dans la société violente où il évoluait, la loi du plus fort primant, un tel subterfuge était fort bienvenu.

— Merci pour ton intervention au conseil. J'ai beaucoup apprécié, commençai-je.

— Ce n'est rien, dit-il doucement, me rappelant mon grand-père. En fait, je mentirais si je disais que je n'avais pas mes raisons... Tu m'écoutes sans m'interrompre. Voilà qui est bien. Ça change de mon entourage, braillard et irréfléchi. La délibération est rare, par ici.

Je lui fis remarquer combien sa maîtrise du throal était frappante.

— En fait, je suis originaire des basses terres. A vingt ans, je fus capturé. Les Griffepierre attaquèrent mon village, et mes parents comptaient au nombre des victimes. Tu connais la coutume des *newots* ? (Je secouai la tête.) C'est plutôt bizarre : un *newot*, troll ou non, est intégré dans la tribu. Ce n'est pas vraiment un prisonnier. Bien sûr, mieux vaut être troll pour survivre. Car plus d'un *newot* meurt d'épuisement. Il faut s'endurcir. Au moins, ton mari — car c'est ton mari, n'est-ce pas ? (à contrecœur, je hochai la tête) —, est là pour te prêter main-forte. J'ignore où il puise tant d'énergie. En général, les humains ne sont guère endurants. Mais grâce à lui, plusieurs d'entre vous ne mourront pas.

— De quoi parles-tu ?

— Vos compagnons se reposent souvent quand les trolls continuent de travailler. Trouves-tu ça normal ?

Gênée, je haussai les épaules. Il éclata de rire.

— Ça ne l'est pas ! Mais J'role fait un tel boucan le jour, avec les gosses, et il raconte tant d'histoires la nuit, qu'il crée l'illusion que vous êtes tous occupés. En attirant l'attention sur lui, il vous donne la possibilité d'agir à votre guise. En réalité, c'est un simple « détournement d'attention », mais ça marche.

Je fus stupéfaite. Je n'y avais pas pensé en ces termes, mais il avait parfaitement raison.

— Je suis sûre qu'il ne le fait pas exprès !

Il me regarda, l'air de vouloir résoudre une fascinante énigme.

— Que veux-tu dire ?

— Je... Il s'amuse avec les gosses, voilà tout ! Il raconte des histoires... Que ça puisse nous aider n'effleure pas son esprit.

— *Nous* ?

— Eh bien... Ce n'est pas qu'il fasse partie de notre groupe... Enfin... (Frustrée, je cherchai mes mots.

Son air interloqué ne m'aidait pas.) Nous choisissons tous d'agir comme nous le faisons, vois-tu. Je n'étais pas obligée de t'accompagner jusqu'ici. Pourquoi l'ai-je fait ? La curiosité, bien sûr !

Il éclata de rire.

— C'est vrai... C'est écrit sur ton visage, au point d'en être cocasse. Tu dévores tout des yeux. Alors on peut dire que tu n'avais pas le choix : tu serais venue de toute façon !

— Au contraire !

— Combien t'en aurait-il coûté de refuser de me suivre ? C'est *possible*, je ne dis pas. On peut combattre sa nature, mais au fond, on ne change pas. Qu'on le veuille ou non, nos passions nous mènent par le bout du nez.

— Comme les *Passions* ? Garlen, celle de la guérison et du foyer, et Chorrolis, celle du commerce et de l'envie ? Mais on choisit de les invoquer.

— Oui, en raison de ce qu'on est. Une femme désintéressée n'attirera jamais l'attention de Chorrolis.

— Et si elle a besoin d'argent, non pour elle, mais pour faire vivre sa famille ?

— Alors son amour de la famille la pousse à la cupidité.

— Ce n'est pas être cupide, mais généreux !

— Ah, maintenant, tu cherches le bon côté des choses. Je me moque des raisons. Qu'est-elle exactement, la femme de ton exemple ?

— Mais elle...

— Elle a désespérément besoin d'argent. Elle peut mentir, voire tuer pour parvenir à ses fins. Sous l'influence de Chorrolis, elle ne reculera devant rien.

— Oui. Mais ceux qui sont dans le besoin ne deviennent pas forcément des assassins.

— Tout à fait. Et pourquoi ? Pourquoi ne tuerait-elle pas ?

— Parce qu'elle choisit de ne pas le faire.

— D'où lui vient cette résolution ?

— Elle en a décidé ainsi.
— D'où lui vient cette détermination ?
— C'est elle qui l'a voulu.
— Merci.
— Elle l'a décidé.
— J'y réfléchirais encore à ta place. Je te rappelle que les esprits se manifestent parfois sans qu'on les y ait invités. En cas de vocation, la personne touchée par la grâce devient questrice.

— Mais qui es-tu, à la fin ? m'écriai-je, exaspérée.
— Je suis Krattack, illusionniste, membre accidentel du clan des Griffepierre, et conseiller de Vrograth.
— Conseiller ? Tu me sembles surtout le provoquer.

— Il y a de ça. Ce n'est pas pour me déplaire, d'ailleurs. J'ignore pourquoi il le tolère. Mais l'éclat bizarre de mes yeux passe volontiers pour de la sagesse, et le chef juge souvent ma présence souhaitable. Les gens s'imaginent que j'ai des accointances avec le destin. En réalité, je suis aussi perdu qu'eux. Mais c'est mon petit secret, Releana. J'espère que tu le garderas pour moi. (Plaisantait-il ? Il reprit :) Je désire que tu retrouves tes enfants. Moi qui ai perdu mes parents dans des circonstances tragiques, je compatis et je comprends ta douleur. J'ai mes raisons de dresser Vrograth contre les Therans. Je pense donc que tes intérêts et les miens se recoupent. Si tu cherches à fuir, seule, tu ne survivras pas.

Krattack était-il si « perdu » que ça face aux secrets du destin ? A l'entendre parler de mes plans d'évasion, j'en doutais fort.

— Pourquoi devrais-je attendre ?
— D'abord, je le répète : tu mourras si tu t'aventures seule dans les montagnes. Sans tunique appropriée, user de magie pour te défendre sera très dangereux. Personne ici ne t'en donnera, et je doute que tu puisses en voler une. Sans parler des monstres et des recherches que lancera Vrograth, les Griffepierre ne

sont pas l'unique clan troll à peupler ces montagnes. Crois-moi, vous avez eu une sacrée veine de nous rencontrer. Vous auriez pu tomber beaucoup plus mal. Quant à la région elle-même... Pourquoi crois-tu que les transports aériens se soient tant développés ? Enfin, si tu patientes, je suis sûr qu'une occasion se présentera de libérer tes enfants, et Vrograth t'aidera !

— Pourquoi ? Les Therans ne l'intéressent pas !

— En tant que victimes en puissance, si. Depuis des années, je le pousse à passer à l'attaque. Aujourd'hui, je crois tenir le moyen de lui faire voir plus loin que le bout de son nez. Naturellement, ajouta-t-il avec un sourire, il agira seulement s'il le souhaite. Si les circonstances s'y prêtent, il attaquerá. Sa nature l'y poussant, il n'aura pas le choix...

— De quelles circonstances pourrait-il s'agir ?

— Jeune femme, n'as-tu rien appris à bord de ton vaisseau de pierre ? Compare sa taille à celle des drakkars. Les navires therans ont des tonnages bien plus élevés que les nôtres. Mon étude de la magie en est encore à ses balbutiements, c'est normal avec la vie que je mène, et je n'ai aucune idée du fonctionnement de ces vaisseaux.

Je hochai la tête.

— Etant élémentaliste, je devrais avoir un indice. Mais j'avoue que je suis aussi perplexe !

— Perplexe ? demanda Krattack.

— Déroutée, décontenancée...

— Ah, tu vois, mon throal est bon mais il a ses limites. En vous découvrant sur son territoire, Vrograth a caché sa surprise. Aucun bon chef de pillards ne peut se permettre une défaillance. Mais votre navire avait de quoi ébahir le plus blasé ! On en avait entendu parler, sans plus. Vrograth n'a jamais rencontré de Therans. Pour sacrifier à sa fierté, il devra tenter le tout pour le tout et attaquer. Et il échouera. S'il survit, enragé, il cherchera à frapper au cœur de l'empire.

— Pourquoi... ne le préviens-tu pas du danger ?

— Pour dire quoi, femme stupide ? « *Puissant Vrograth, malgré ta superbe et ta glorieuse fureur, tu ne fais pas le poids contre de tels adversaires* » ? Tout ce que je pourrais avancer le poussera davantage au combat. Il agira comme bon lui semblera, et comme toujours, j'essaierai de l'orienter sur la bonne voie. Mais je serais heureux que tu restes. Ça facilitera les choses.

— Je ne tiens pas à être un pion dans tes manigances.

— Un pion ! Je t'offre l'occasion d'obtenir ce que tu désires !

— Selon *ta* volonté.

— Quel mal y a-t-il à s'associer ?

Il n'y en avait aucun.

— Et que désires-tu, Krattack ?

— Moi ? Bouter les Therans hors de Barsaive.

CHAPITRE XII

Tandis que Krattack et moi retournions au village, je repensais à notre conversation. Je savais que Barssaise était le nom d'une immense bande de terre limitrophe de l'empire theran. Elle s'étendait du vieux Bois au Wyrm, devenu le Bois de Sang, jusqu'à la Mer des Enfers, et de Iopos à Travar. Même si je l'avais sillonnée plus d'une fois au cours de mes pérégrinations, jamais je n'avais considéré la région de cet œil-là. La toponymie locale me suffisait. Que cette mosaïque de petits pays formât un tout ne m'avait jamais traversé l'esprit.

Pour beaucoup de gens, en revanche, les frontières établies par les Therans, des générations plus tôt, étaient incontournables. Aussi les populations continuaient-elles de ramener leurs intérêts à ceux de la province, et pas seulement à leur bourg ou à leur hameau.

Une fois au village, nous nous séparâmes. Le discours que m'avait tenu Krattack ne manquait pas de bon sens. Me dissuader d'entreprendre seule une évasion suicidaire était bienveillant.

A présent qu'il s'était confié à moi, je lui faisais confiance à mon tour.

CHAPITRE XIII

Le matin suivant, les Griffepierre débordaient d'activité. Notre requête auprès du conseil avait porté ses fruits, tout compte fait — mais pas comme nous l'avions espéré. Sans qu'il soit question de nous libérer de nos obligations, Vrograth s'estimait blessé dans sa dignité : moi, une vulgaire humaine, j'étais prête à attaquer un empire !

Lui n'avait rien envisagé de tel...

Le jour entier fut consacré aux préparatifs. Affairée comme les autres, j'entendais parfois les rires et les exclamations de J'role, mêlées à celles des enfants.

Plusieurs dizaines de trolls et moi escaladâmes un à-pic qui conduisait à une série de grottes. Un troll m'expliqua qu'elles avaient été creusées, des années plus tôt, pour y entreposer des drakkars. Aucun voleur n'irait chercher des vaisseaux au cœur d'un flanc de montagne !

Il y avait une quinzaine de grottes. On m'en assigna une.

Voir le navire léviter légèrement au-dessus du sol me fit sourire d'émerveillement. S'engouffrant dans le boyau, la lumière matinale l'illuminait : il faisait une centaine de pieds de longueur, et une quinzaine environ de largeur. Des motifs complexes couraient le long de la coque en bois sombre.

Hormis des anneaux de cristal ou des ustensiles de cuisine, je n'avais jamais vu de forme d'art dans notre clan. Tout le reste du décor était le fruit du pillage : des tapisseries vite mitées tendues sur les parois des grottes, des coupes, des anneaux d'or et d'argent, des statues en bois et en pierre...

Au contraire des bâtiments therans, lisses et indifférenciables, ceux des trolls étaient si ouvragés qu'ils donnaient l'illusion du mouvement. Un léger changement de perspective ou d'angle suffisait à modifier le motif qu'on avait sous les yeux.

Le mât principal séparant deux rangées de quinze rameurs n'attendait plus que d'être hissé. Le nombre d'avirons, pour un vaisseau tellement plus léger que son homologue theran, avait de quoi surprendre. Mais les Therans disposaient d'une magie puissante. De plus, ils drainaient l'énergie vitale de leurs esclaves pour augmenter leur tirant d'air...

Ce n'était pas le cas des trolls.

Plusieurs marins montèrent à bord, ou plus exactement, des adeptes, car leurs talents leur permettaient de manipuler les vaisseaux. On me cria d'aller dénouer les amarres. Le troll qui m'aboyait ces ordres, loin de m'effrayer, m'incita à ne pas ménager ma peine. Tout le temps qu'avait duré mon servage volontaire, jamais je n'avais eu de cœur à l'ouvrage. Je travaillais dur uniquement pour que mon groupe de survivants et moi ayons un abri et de quoi manger, tant que nous resterions coincés dans les montagnes.

Cette nouvelle tâche éveilla en moi une sensation inhabituelle.

Notre ère est celle de la pensée magique. Selon certaines archives, ce n'aurait pas toujours été le cas. Les érudits nous avertissent que notre époque s'achèvera. En attendant, il me semble que nous apprécions fort peu les merveilles qui nous entourent. Parfois, j'ai l'impression que si le monde était serti de joyaux au lieu d'être une grosse boule de terre, nous chercherions tous avec frénésie une poignée de terreau.

Des vaisseaux volants, en soi, ça avait quoi d'extraordinaire ? Alors pourquoi étais-je si enthousiasmée en libérant le drakkar de ses amarres ?

En réalité, les prodiges ne suscitent pas toujours l'émerveillement. Le vaisseau theran, lisse, grisâtre et morose, n'éveillait chez moi aucune fascination. Les marins y travaillant ressemblaient à s'y méprendre à de mornes laboureurs.

Autour des pillards, en revanche, l'air palpait d'émotion. Leur amour des drakkars me gagnait.

Le prodige est notre nourriture spirituelle. Sans lui, le monde existerait, mais il serait dépourvu de beauté et de splendeur. Rappeler que les étoiles resteraient magnifiques, qu'on ait ou non des yeux pour les voir, n'est pas le problème : il n'y aurait personne pour chanter leur mystère et pour les investir d'un sens. Voilà la raison même de notre existence : l'univers nous a créés à cette fin, nous qui donnons-des-noms-aux-chose.

Nommer la splendeur, c'est créer une véritable magie.

Les trolls avaient hissé les voiles. Comme une enfant craignant d'être prise les doigts dans le pot de confiture, je touchai en cachette la coque du drakkar. Les trolls ne me prêtèrent aucune attention. Deux marins sautèrent à terre et on poussa le drakkar à l'air libre. C'était moins facile et moins rapide que je l'aurais cru.

Le soleil dans les yeux, tout à la gloire de l'instant, j'oubliai le monde : mes enfants, mon époux, ma quête impossible, ma vie passée...

Travailler avec les trolls des Pics du Crénuscle ? J'avais l'impression d'avoir fait ça toute ma vie. Le soleil caressait le bois sombre. Les étranges textures scintillaient comme des bijoux d'argent. Une telle beauté me faisait sourire.

Plus que tout, je voulais monter à bord et m'envoler vers les nuées... loin de J'role et de ses incessantes douleurs.

Loin de mes responsabilités envers nos camarades de galère.

Loin de mes angoisses pour vous deux.

J'ai honte d'écrire ces mots, mais c'était ce que je ressentais alors. Et si je veux être honnête avec J'role, je dois également l'être avec moi-même.

En fait, je voulais m'évader un instant.

Oublier un peu mes inquiétudes...

CHAPITRE XIV

Avez-vous jamais eu les mêmes envies ? Avez-vous aimé quelqu'un à en mourir, et pourtant rêvé d'évasion ? Qui aurait cru que l'amour générât de telles contradictions ? Je m'étais imaginée tombant amoureuse et passant le reste de ma vie dans la joie et la satisfaction.

Pures chimères !

Dans un sens, c'est vrai : je suis tombée amoureuse de J'role et j'ai passé ma vie avec lui — en pensée, en tout cas. Personne ne s'est jamais emparé de mon imaginaire comme il sut le faire. Depuis la guerre theranne, j'ai cherché à l'oublier dans les bras de bien d'autres hommes.

C'était peine perdue.

Par définition, malgré leur force et leur douceur, ils n'étaient pas J'role.

Votre père méritait-il une telle dévotion, aussi bizarre qu'elle fût ? Quand je repense à tout ce que je viens de coucher par écrit, la réponse est non. Pourtant, comment définir le « mérite » quand il est question d'intimité entre deux personnes ?

Quoi qu'il en soit, J'role m'a toujours manqué.

Aujourd'hui, avec le recul, je comprends mieux certaines choses. J'ai toujours reproché sa bougeotte à votre père. Pourtant, n'appréiais-je pas ses absen-

ces ? Mon propre comportement était-il exempt de perversité ? Je passais ma vie à l'attendre, et je soupirais de soulagement dès qu'il tournait les talons... Votre père n'était pas facile à vivre. Sa passion et ses souffrances apportaient une étrange énergie à mes réflexions — un peu comme l'étreinte sulfureuse d'un elfe corrompu du Bois de Sang.

Peut-être appréciais-je autant que lui les longs intervalles séparant nos retrouvailles. Ou du moins en avais-je plus besoin que je l'aurais cru.

Notre union était-elle exactement celle que nous voulions ? Ou plutôt, car j'ai du mal à le croire, la seule que nous *pouvions* avoir ? Je repense aux déclarations de Krattack sur les passions, et à notre manque de contrôle sur nos actes. J'ai nourri de l'amertume contre votre père pendant longtemps car je l'ai rendu responsable de notre séparation.

Pourtant, au fond de moi, j'étais comme lui. Ce qui est arrivé est aussi de mon fait. Comment pourrais-je rejeter tout le blâme sur lui, moi qui me comportais ainsi ?

CHAPITRE XV

Le drakkar flottait. Les trolls qui l'avaient poussé hors de la grotte sautèrent à bord. D'autres embarcations surgissaient à leur tour du flanc de la montagne, prêtes à prendre leur envol. Naviguer sur les courants du ciel, au gré de son caprice, quelle vie extraordinaire ce devait être !

D'y penser, mon cœur se gonflait dans ma poitrine.

Les marins s'affairaient sur la voilure et les gouvernails pour diriger la flotte vers le village. J'ignore comment les adeptes contrôlaient l'altitude. Naturellement, pour comprendre les tenants et les aboutissants d'une discipline, il est conseillé d'étudier et de mettre ses théories en pratique.

Rien ne vaut la pratique.

Malgré leur carrure et leurs limites intellectuelles, les trolls se débrouillaient fort bien.

Chaque navire décrivit une grande spirale, tel un oiseau virant sur une aile. Des dizaines de guerriers attendaient. Leurs armures allaient de fourrures et de peaux cousues ensemble à des patchworks de cuir et de plaques récupérées. Les plus spectaculaires mélangaient fourrures, cuirs, et métaux sertis de cristaux. Ces dernières semaines, j'avais vu le clan travailler sur des cristaux de toutes tailles et de tous coloris.

Les sortilèges subséquents m'échappaient.

De plus, les guerriers portaient à la taille des épées et des masses d'armes, également taillées dans du cristal. De telles armes, renforcées par magie, plus lourdes que les lames traditionnelles, porteraient à l'ennemi des coups terribles. Seuls des êtres aussi forts que des trolls pouvaient les manier.

Luttant contre l'envie de bondir à bord d'un drakkar, je m'assis devant l'entrée de la grotte. Face à un tel déploiement de forces, comme ma vie paraissait terne ! Mes aventures étaient déjà de l'histoire ancienne. Ma dernière « quête », tragiquement interrompue, avait consisté à vous éléver du mieux possible.

Krattack surgit.

— Je ne suis pas là, aussi n'essaie pas de comprendre.

Il pointa un bras dans une direction : je le vis assis près d'un feu, à bonne distance de la flotte. Il mangeait un bol de gruau, l'air songeur. Amusée, je fis signe à l'illusionniste, qui me rendit mon salut.

— Veux-tu que je te rejoigne ? demandai-je à sa projection.

— Pas besoin. Du reste, un peu d'exercice me fait du bien, sinon je m'encroûte.

L'image projetée était plus jeune que l'original, plus énergique. Ou Krattack se faisait *des illusions* à son sujet, ou il avait le sens de l'humour.

— Ton regard te trahit, Releana...

— Ces drakkars sont si beaux !

— Oui. Ils étonnent les gens.

— A t'entendre, tout ça ne te touche pas le moins du monde.

— Une partie de moi est attachée à ce clan, une autre, non. Personne n'oublie ses racines. Et on ne pardonne pas aux assassins de ceux qu'on aimait.

— Je ne crois pas que j'y parviendrais : pardonner à ceux qui auraient tué mes parents ? Jamais ! Est-ce ton cas, Krattack ?

— A vrai dire... Je l'ignore.

Nous restâmes silencieux un long moment. J'observais la flotte avec les yeux de l'envie et de la mélancolie.

— Tu veux embarquer ? demanda l'illusion. (Génée, je hochai la tête.) Bientôt, tu verras ton souhait se réaliser. Pas maintenant. Cette expédition est vouée à sa perte. Il y aura des survivants, mais... La prudence veut que tu patientes.

Son calme me surprit tant que je pivotai. Il avait disparu.

Je me tournai vers le vrai Krattack.

Qui se volatilisa à son tour.

Je balayai les environs du regard. La peur m'étreignit. Avais-je tout rêvé depuis le début ? Krattack n'existeait-il que dans mon imagination ?

Quand je le repérai de nouveau, il marchait d'un pas tranquille vers Vrograth. J'eus l'impression qu'il ignorait où j'étais et qu'il s'en souciait encore moins.

Naturellement, je n'avais aucun moyen de vérifier le bien-fondé d'une telle hypothèse. D'évidence, Krattack pouvait cacher beaucoup de choses, qu'elles fussent d'ordre physique ou psychique.

Alors, je réalisai qu'en se livrant à ce petit manège avec moi, il avait tenu à ce que j'en ait conscience.

CHAPITRE XVI

La flotte prit son envol, à la conquête de la gloire. Les trolls, aussi rutilants que baroques, s'installèrent aux avirons et les quinze drakkars décrivirent de grands cercles dans le ciel. Les voilures restaient ferlées en bout de vergue ; elles seraient hissées quand la vitesse de croisière ne suffirait plus. Les trolls préféraient ramer : les voiles hissées, les grands vents risquaient de faire chavirer les embarcations.

En fin d'après-midi, le départ fut donné, cap vers l'ouest. Les grands vaisseaux s'éloignant vers le couchant prirent de curieuses formes. Quand ils ne furent plus que des points noirs dans le ciel, je rentrai au village. La plupart des trolls partis, un travail fou nous attendait jusqu'à leur retour, d'ici des semaines.

Cette nuit-là, au lieu d'écouter J'role, j'allai me cacher sur le sentier où j'avais parlé à Krattack. Etant d'une humeur massacrante, je ne voulais voir personne. Toutefois, au fond de moi, je souhaitais presque rencontrer le vieil illusionniste, pour que nous bavardions encore.

Lassée d'entendre les cris de ravissement des enfants, que J'role tenait en haleine, je me répétait amèrement combien ses contes à dormir debout étaient stupides, et combien il faisait perdre du temps à tout le monde.

Au loin, la jungle semblait aussi noire et inquiétante que des eaux mortes. Trente ans après le Fléau, la végétation avait repris ses droits. A cette époque, dévasté par les Horreurs, le monde avait été menacé de stérilité et d'extinction. Durant mon enfance, quand les miens étaient ressortis de leur kaer magique afin de tout reconstruire, cultiver la terre pour lui arracher quelques maigres récoltes tenait du plus grand exploit imaginable.

Grâce à la Passion de Jaspree, celle de la fertilité et du respect de la terre, nous avons trouvé l'énergie de persévéérer. La terre semblait appeler la vie ; la jungle repoussa très vite. J'en étais venue à chérir cette explosion de vitalité marquant la renaissance irrésistible des forces telluriques.

Pourtant, cette nuit-là, la jungle avait à mes yeux des allures cauchemardesques. Elle incarnait le dilemme où je me trouvais.

— Releana ? Je te cherchais...

Sans que je l'entende venir, J'role m'avait suivie. Il se tenait sur un grand rocher, derrière moi. Au risque de se rompre le cou, il sauta pour me rejoindre plus vite. Sa « magie » particulière lui permit de garder l'équilibre. Affolée de le voir prendre de tels risques, et craignant qu'il bascule dans le vide, je tendis les bras pour le rattraper.

Mon geste le fit sourire. J'avais trahi mes sentiments : il comptait encore pour moi. Furieuse de l'avoir sous-estimé une fois de plus, je me renfrognai.

— Tu m'ignores, me reprocha-t-il.

— Oui, ça m'amuse, lançai-je en me détournant pour rentrer au village.

Chose rare, de l'affolement s'entendit dans sa voix :

— Attends ! Je ne comprends pas. J'ai dû mal agir la nuit dernière pour te froisser ainsi, mais j'ignore ce que j'ai fait ! Avec toi, je ne suis jamais comme je le devrais, mais... j'ignore vraiment ma faute, cette fois !

Sans me laisser amadouer, je continuai ma route. Pour une fois qu'il me courait après !

- Releana, je t'en prie : dis-moi ce qu'il y a !
— La décision de Vrograth te convenait tout à fait, avoue-le !
— J'étais... J'avais l'air heureux ?
— Ton pas, en sortant de la grotte, était quasiment guilleret !

Nous arrivâmes dans une petite clairière : des éboulis d'un côté, un à-pic vertigineux de l'autre.

- Je ne te crois pas ! s'insurgea J'role.
— Tu ne t'en rends pas compte, mais c'est la vérité. Tu es si bizarre ! Tu as l'habitude de contrôler tes expressions, offrant au monde un masque lisse et parfait. Mais ce que tu ressens vraiment trouve d'autres moyens de s'exprimer : un petit pas de deux, un signe de la main au niveau de la taille... Je te connais trop pour ne pas le remarquer. Tu débordes d'énergie, J'role. Que tu le veuilles ou non, tu ne peux pas te contrôler en permanence...

- Je crois que tu vois *trop* bien ce qui...
D'une main levée, je lui intimai le silence.
— N'essaie pas de m'expliquer que l'essentiel m'échappe. J'ai vu trop d'hommes, au village, faire fi de l'avis de leurs épouses. Si tu te connaissais mieux, nous pourrions en discuter. Mais tu ignores qui tu es, n'est-ce pas ?

— Je... (Il se détourna, les bras ballant.) Au sens où tu l'entends, c'est vrai, je ne peux pas dire que je me connaisse. D'une certaine façon, c'est déjà un pas dans la bonne direction. (Des larmes brillèrent dans ses yeux.) Tu exiges plus de moi que n'importe qui au monde. Je t'aime pour ça. Mais comment satisfaire tes attentes ? Je n'ai pas fini de te décevoir... Quelque chose ne va pas...

Mon instinct me poussait à fuir. Son air de chien battu ne manquait jamais de m'agacer. Pourtant, il n'avait pas tort : j'en attendais trop de lui. Tout ce que les autres voulaient, c'était de bonnes histoires, cocasses et émouvantes.

Moi, j'exigeais qu'il se comporte en père et en mari

dignes de ce nom. Peut-être était-ce trop lui demander.

— Pourquoi l'instinct de voler au secours de nos enfants ne te torture-t-il pas autant que moi ?

— Ils sont en sécurité. Tu l'as dit toi-même. Le gouverneur avait leur bien-être et leur santé à cœur. Il ne manque pas de pouvoirs !

— Là n'est pas le problème. Torran et Samael nous ont été enlevés !

— Mais ils sont sains et saufs.

— Arrête une minute !

— Quoi donc ?

— De changer de sujet !

— Je ne change pas de sujet !

— Si ! Je te dis que je veux retrouver mes enfants, et toi, tu ne vois pas où est le problème ! Ça suffit !

— C'est un problème, oui, mais pas celui que tu crois. Nous les retrouverons. Se ronger les sangs ainsi...

— ... Est la prérogative des parents. Ces garçons ont été arrachés à leur mère.

— Et à leur père.

— Tu as coupé tout lien avec eux.

— Maintenant, qui change de sujet ?

— Je ne m'en écarte pas : c'est la même chose !

Il leva les mains au ciel.

— C'est-à-dire ?

— Le problème est de savoir si nos enfants comprennent pour toi ou non.

— Bien sûr !

— Alors pourquoi ne le montres-tu jamais ?

— Releana, des choses horribles se produisent tous les jours. C'est le cas en ce moment pour nos juveaux. Il faut bien qu'ils le supportent. C'est la vie. Inutile de me regarder comme ça : c'est vrai ! Nous souffrons tous. C'est ça, être vivant. La douleur fait partie de la vie, voilà ma position. Qu'allons-nous faire ? Les préserver de toute atteinte ? A quelle fin ?

Pour qu'ils s'imaginent que le monde est merveilleux et qu'il n'y a rien à craindre ? (La voix tendue, il serra les poings.) Mieux vaut qu'ils sachent le plus vite possible à quoi s'attendre, de préférence grâce à leurs parents, avant que d'autres se chargent de leur « éducation » ! Car le monde n'est pas ce que tu crois, Releana. Il t'atteint dans ta chair et te laisse une multitude de cicatrices. Et tu souffres...

— J'role... ?

— Mais peu importe. Les cicatrices forgent notre caractère. Celles que laisse la vie nous *définissent*. Sans la douleur, nous ne saurions jamais qui nous sommes.

— Non...

— C'est ça, le plus étonnant. La vie nous fait souffrir, pourtant, de nos peines, nous tirons nos plus grandes forces. De la douleur naît...

— Non !

S'interrompant, il leva les yeux vers les étoiles. De quoi cherchait-il à se persuader ? Les yeux humides, il refoula ses larmes.

— Ils vont bien, non parce que leur sort est enviable, mais parce qu'il le faut. Ils *doivent* survivre.

— J'role, je t'en prie...

— Tu as vu les Therans... la beauté de leur architecture, la leur — le gouverneur Povelis, si irréprochable qu'il en devient répugnant. Ces maniaques s'inquiètent tant de perfection qu'ils perdent de vue la réalité. Leur perversité devrait corrompre leur chair. Car nous devrions tous porter nos cicatrices au vu et au su de tout le monde.

— J'role, je t'en prie ! Tu me fais peur !

— Ne me dis pas que tu ignores tout ça ? me lança-t-il avec une surprise sincère.

Son regard me rappela le commentaire de Wia. On eût dit qu'il me regardait depuis un autre plan d'existence, qui ne convenait qu'à lui...

— J'role, tu n'as jamais... parlé ainsi...

— Je croyais que tu savais...

Je secouai la tête. Ses épaules se voûtèrent.

— Parfois... Les gens ne me comprennent pas...

Image vivante du découragement, il s'éloigna.

— J'role...

Je ne le suivis pas. Qu'aurais-je pu lui dire ?

Les heures passèrent. La jungle s'assombrit encore, dangereux encier attendant la plume de l'écrivain pour narrer des histoires pleines de bruit, de fureur, de trahison, de mutilation et de mort.

J'attendis en vain une inspiration, ou l'envie de retourner m'allonger pour tout oublier dans le sommeil.

Rien ne vint.

Prétendre comprendre le cœur humain me paraissait un exercice futile par excellence. Une pure vue de l'esprit.

Je me souviens d'une de mes pensées :

Et si je sauve mes garçons, péirront-ils par l'épée ou par la maladie l'année suivante ?

A quoi bon se faire des cheveux, me demandai-je, quand rien ne semble marcher ?

CHAPITRE XVII

Au village, la vie suivait son cours. Sans me perdre dans les détails, disons que je trouvais un certain apaisement dans le travail.

Chaque nuit, J'role se livrait à ses pantomimes avec la même intensité. Alors, il vibrait d'énergie. Le reste du temps, il traînait ses guêtres, apathique, comme miné par la maladie.

Jamais il ne s'approchait de moi. Je gardais aussi mes distances. De quoi aurions-nous parlé ? La seule perspective qui nous restait était la dissolution de notre mariage. Une partie de moi l'appelait de tous ses vœux, l'autre s'y refusait — celle-la même qui m'avait toujours poussée à attendre un mari brillant par son absence.

Deux semaines s'écoulèrent.

Des trolls avaient monté une expédition pour rapporter des cristaux. Elle avait été couronnée de succès. J'étais en train de les trier par taille et par forme quand un guetteur donna l'alerte. Les vigiles étaient chargés de prévenir le village de toute incursion des clans voisins.

Ces derniers jours, tous guettaient le retour des drakkars.

Délaissant ses occupations, tout le village alla aux nouvelles. Les conversations, très animées, rappelaient les gazouillis d'oiseaux s'envolant à tire-d'aile.

Puis les trolls se campèrent au bord d'une des falaises environnantes, les mains devant les yeux pour scruter le ciel. Les lueurs ambrées du crépuscule transformaient leurs silhouettes en statues de pierre.

Je les imitai ; au bout d'un moment, je vis se profiler à l'horizon une sorte de ligne en pointillés.

Une présence près de moi... Krattack.

Illusion ou réalité, au fond, qu'importait ?

— Ça ne s'est pas bien passé, me souffla-t-il.

Le vent jouait avec ses cheveux gris ; il portait sa tunique bleue de mage. Son ton bouleversé me surprit. Y avait-il trop de survivants à son goût ? Ou ressentait-il douloureusement la perte des drakkars ?

— Je n'arrive pas à les compter, dis-je.

— Neuf sont de retour, six resteront perdus corps et biens.

— A combien de pertes t'attendais-tu ?

— Six. Néanmoins, avoir raison ne me procure aucune joie. Les disparus laissent des familles derrière eux. Il y aura beaucoup de tristesse...

Son détachement semblait l'avoir abandonné.

Il restait la douleur...

La distance diminuant, je pus voir que neuf drakkars étaient de retour. Les trolls échangèrent des regards sinistres.

Quand les bannières furent plus faciles à distinguer, certains poussèrent des cris de joie : les leurs étaient saufs. D'autres baissèrent la tête, muets de chagrin.

Puis nous allâmes cueillir des herbes et réunir des onguents pour les blessés.

On alluma aussi des feux pour les repas.

Les drakkars planèrent et descendirent sur la corniche où se nichait le village. Des cris déchirèrent le ciel. Les poings levés vers les nues, les trolls pleuraient leurs disparus et se frappaient la poitrine.

D'autres escortaient les guerriers de retour au logis, les embrassaient sans répit et clamaient leur joie.

Seuls les adultes se laissaient aller à ces déborde-

ments d'émotions. Les enfants restaient sagement alignés non loin de là, s'efforçant de ne rien trahir. Je le remarquai, mais ne bronchai pas.

Seul J'role réagit.

Votre père a toujours été *différent*.

Il se glissa derrière une adolescente troll immobile, les mains sur les yeux pour cacher ses larmes, et lui toucha les épaules.

Incordable de retenir plus longtemps son chagrin, elle fit volte-face et s'agrippa à lui. Alors, les autres enfants se pressèrent autour du bouffon, devenu un monument dédié au désespoir.

La gorge serrée, je regardai ce tableau, le trouvant à la fois beau et déchirant.

L'horreur et la beauté s'y équilibraient à la perfection.

Le cri de rage de Vrograth retentit :

— Nous aurons notre revanche ! A leur tour, les envahisseurs pleureront leurs pertes !

CHAPITRE XVIII

Cinq bûchers illuminaiient la nuit. La danse des flammes éclairait celle des trolls honorant leurs morts. Des troncs d'arbres évidés, pointés vers le ciel, contenaiient les cadavres que les guerriers avaient pu arracher aux griffes de l'ennemi.

Ils se consumaient lentement.

La flotte de Vrograth avait attaqué la forteresse aérienne et son escorte : deux vaisseaux de pierre. Le chef des trolls avait sous-estimé la discipline rigoureuse de l'adversaire. Il n'avait pas pris en compte les canons, capables à eux seuls de détruire un drakkar. Et les coques de pierre déchiraient le bois comme un couteau s'enfonçant dans du beurre.

Les pertes étaient nombreuses. Beaucoup de morts avaient dû être abandonnés à l'ennemi, ce qui aggraviait le chagrin des trolls. Ces braves ne recevraient pas les honneurs funèbres.

Les enfants formaient un grand cercle autour des adultes, qui tapaient du pied et beuglaient. Au rythme de leurs mouvements cadencés, les plaintes semblaient onduler, fantomatiques. Les autres villages nichés plus près de la jungle entendaient-ils ces manifestations de deuil et de douleur ? Comprenaient-ils que les Griffepierre se préparaient à retourner à l'assaut, la rage au ventre ?

Des centaines d'adultes avaient ôté leurs tenues, ne gardant que leurs armures. Ceux qui n'en possédaient pas étaient nus. Quand les trolls déterraient la hache de guerre, m'expliqua Krattack, plus rien ne comptait que la victoire — pas même avoir des nippes sur le dos.

Comme les autres adultes, il dansait autour des flammes ; battant du pied en cadence, tous criaient leur angoisse. Parfois, Krattack imposait un nouveau rythme, que tous reprenaient par vagues.

L'énergie ainsi générée était presque palpable. Les trolls invoquaient une de leurs Passions : Thystonius, celle du conflit.

Je compris que Krattack était un questeur. Je ne l'aurais pas soupçonné.

Au cours de nos existences, nous invoquons tous nos Passions. Parfois à dessein. Un homme convoitant une femme est sous l'emprise d'Astendar, qu'il le veuille ou non. S'il se parfume pour attirer l'élue de son cœur, il prie Astendar de combler ses vœux, et ne néglige rien pour réussir.

Les questeurs mènent des vies foncièrement déséquilibrées : à leurs yeux, seule compte *leur* passion, que ce soit la créativité, le conflit, la convoitise ou la domination. La plénitude et l'équilibre ne sont pas pour eux. En revanche, les Passions les récompensent en leur octroyant des pouvoirs magiques.

Mais jamais encore je n'avais vu tant de volontés tendues vers un même but. Tous criaient à la guerre. Bientôt, les trolls se cognèrent les uns aux autres et devinrent frénétiques.

Ce spectacle titillait tous mes sens. Aujourd'hui, avec le recul du temps, j'ignore pourquoi. Dans cette orgie de haine, mon frêle corps d'humaine n'aurait pas tenu le choc. Pourtant, ce déchaînement de violence était fascinant.

N'y tenant plus, je franchis le cercle des enfants. Après des semaines passées à ronger mon frein, le

besoin d'agir était peut-être devenu plus fort que tout.

Une explication bien rationnelle, pour une impulsion irréfléchie ! Le tumulte, les déhanchements, les gestes saccadés combinés aux mouvements rituels de Krattack, à la musculature encore bien développée pour son âge... tout cela interpellait une sombre partie de mon âme.

Je me faufilai dans la mêlée, comme en état second. Une chaleur cuisante me donna le vertige. Prise dans le mouvement, je perdis tout point de référence. Un guerrier à l'armure noire me renversa et me fit rouler par terre. Avant d'être piétinée, je fus relevée de force...

Krattack.

Soudain, je me sentis mieux, en sécurité. Des guerriers nous faisaient un rempart de leurs corps. J'role aussi était là. Comment avait-il pu me rejoindre à mon insu ? Je ne l'avais plus revu depuis beau temps. Avec ses grands yeux cernés, je doute même qu'il me reconnaissait.

Mes sens se dissociaient. Envoûtée par la frénésie générale, je me réjouissais d'être parmi des guerriers en mouvement. La chaleur était devenue agréable : on eût dit une fièvre, sans maladie à la clef.

Krattack, J'role et les autres dansaient lentement. Si je les imitais, je serais à mon tour gagnée par l'esprit de Thystonius.

J'étais très tentée. Je voulais repousser les limites de mon endurance... C'était cela, l'appel vibrant de la Passion du conflit.

Je voulais survivre à d'intenses douleurs, gravées à tout jamais dans mon cœur et ma chair. J'role avait vécu semblable expérience, j'en eus soudain l'intime conviction.

C'était le secret qu'il ne m'avait jamais confié.

La souffrance.

Autrefois, il était muet. Avec la découverte des ruines de Parlainth, il avait recouvré l'usage de la

parole. Jamais il ne m'avait expliqué ce qui s'était passé.

L'hameçon de la douleur avait fouaillé sa chair ; les cicatrices l'avaient endurci.

Parfois, je le haïssais.

Parfois, je l'enviais.

J'entrai dans la danse.

J'imitai les mouvements simples de Krattack, sentant mes muscles jouer sous ma peau comme jamais encore.

Les clamours, l'éclat des bûchers funéraires, l'odeur de chair brûlée flottant dans l'air... J'eus bientôt dans la bouche un goût de cendres et de mort. Tremblant de tous mes membres, j'eus la sensation que le sol ondulait, les vibrations se répercutant dans ma chair pour m'entreindre le cœur et ne garder en moi qu'un souffle de vie : l'essentiel.

Ma sollicitude maternelle, mon auto-apitoiement et tous les boulets que j'avais traînés jusqu'ici s'évanouirent. L'exultation m'envahit : ce n'était pas la joie que j'avais connue lors de l'amour, au moment de la naissance de mes enfants, ou en lançant mon premier sort.

C'était la promesse de la victoire.

Soudain, je levai la tête et restai pétrifiée.

Au cœur de cette danse de guerre troll se tenait une géante humaine.

Elle faisait bien soixante pieds de haut.

CHAPITRE XIX

Elle portait une armure d'argent tellement polie qu'elle reflétait la scène avec netteté, même si les courbes agissaient comme des miroirs déformants.

Ses longs cheveux noirs étaient noués sur sa nuque. Elle souriait. Ses grands yeux noisette me rappelaient ce mélange de bleu et de vert qu'on voit parfois aux premières lueurs du jour.

J'aurais voulu me détourner de l'apparition pour vérifier que je n'étais pas la seule à avoir des hallucinations. Mais j'avais peur qu'elle s'évanouisse en un éclair. Du coin de l'œil, je constatai que tous continuaient à danser comme si de rien n'était. Apparemment, cette vision m'appartenait.

Sur la hanche de la géante battait une épée gigantesque au pommeau serti de rubis. Elle me tendit une main immense, couverte d'un gant en fils d'argent. Alors, je remarquai son ventre rebondi, et l'armure ajustée à ses courbes.

Elle était enceinte.

Ravie, je lui souris à mon tour. Sa main approcha de moi sans que je bouge. Je n'avais pas peur. De toute façon, j'étais fascinée. Ses doigts démesurés effleurèrent ma joue.

Au lieu de mon inquiétude habituelle pour vous, ou de ma rage contre vos geôliers, je fus envahie par une

envie folle de *nuire*. Peu importait la cible — en l'occurrence : les Therans. Peu importait votre liberté.

Tout ce que je voulais, c'était tuer, humilier, piéter... et subir un maximum de souffrance. Pas au point d'en mourir, car cela eût signifié la défaite, mais afin de m'endurcir.

Il n'existant pas de plus grand défi au monde.

Mes sens fusionnèrent : la vue avec l'ouïe, le toucher avec le goût. Les cris devinrent des ombres dérivant au rythme des danseurs.

Je hurlais de délectation — un filament écarlate, me possédant tout entière, me transforma en marionnette soumise à la brutalité du plaisir.

Toute logique m'avait désertée. A peine consciente de mes actes, je bondis et m'écrasai contre un ork hérissé de cristaux. La douleur fut exquise.

Que puis-je dire ? Ça paraît complètement fou et pervers, pourtant, il y a quelque chose de merveilleux dans la douleur.

Avoir mal, c'est être en vie, reconnaître qu'on est vivant...

Car la vie, subordonnée à notre chair, est une longue suite de douleurs.

Les trolls me bousculèrent et me blessèrent. J'avais l'impression que des aiguilles d'argent dansaient sur ma peau.

Je goûtais mon propre sang.

Un pur nectar !

Hurlant comme une possédée, je me jetai de plus belle sur les armures hérissées de cristaux, me faisant mal à plaisir. Après les endroits accessibles de mon corps, je réussis à faire saigner les plus protégés.

A aucun moment je ne m'évanouis. Thystonius me portait sur ses ailes.

Le sang coulait à flots, pourtant nos plaies se refermaient presque à vue d'œil.

Nous souffrions tous, mais personne n'expira.

Nos blessures, mêmes graves, étaient d'ordre tempo-

raire. Elles nous étaient dictées par la Passion du conflit. Elles nous donnaient un avant-goût de la bataille à venir.

Car nous brûlions de passer à l'action.

CHAPITRE XX

Rejetant la tête en arrière, Vrograth éclata de rire.

— Mes guerriers ! cria-t-il d'une voix à la fois lasse et pleine d'énergie. (Moi qui n'étais pas de son clan, à cet instant, j'aurais fait tout ce qu'il aurait ordonné.) La vengeance nous appartient ! Le Marin de Pierre souffrira comme nous souffrons ! Ce soir, nous repartirons à l'assaut, cap sur leur fausse montagne, et nous les détruisons !

Par « fausse montagne », il devait entendre Quai des Nuages. Krattack avait eu raison. Enfin, j'allais voler au secours de mes enfants. Face à la colère de Vrograth, les Therans n'auraient qu'à bien se tenir ! J'embarquerai à bord d'un drakkar, c'était inévitable. Et si je mourais en luttant contre les ravisseurs de mes jumeaux, au moins j'aurais vécu.

Une fois de plus, Krattack me surprit :

— Grand Vrograth ! Combien d'autres trolls enverras-tu à la mort ?

Passant à côté de la vraie question, le chef cria :

— Autant qu'il faudra !

Nous hurlâmes tous notre assentiment.

— Non, grand Vrograth ! (Sa voix, flottant dans notre cercle, eut un effet apaisant.) Il y aura trop de morts. Il y a des jours, tu as lancé une attaque de front contre les Therans, qui ont abattu un tiers des

nôtres. Recommence, et un autre tiers de notre armée ne reviendra pas. Entête-toi et ça continuera. Pour finir, du clan des Griffepierre, il restera les enfants et toi !

— Alors, j'armerai le bras des enfants, et eux aussi partiront en guerre !

A nos yeux, c'était la plus merveilleuse idée du monde. Nous criâmes à gorge déployée.

Loin de se laisser démonter par l'approbation ou la désapprobation d'autrui, l'énigmatique illusionniste poursuivit :

— Grand Vrograth, ta passion pour la guerre fait merveille, et ton peuple fait ta fierté ! Mais il faut diriger notre énergie contre l'ennemi et ne pas la gaspiller !

La géante enceinte lorgna le vieux troll qui osait lui saboter son effet. Allait-elle le balayer d'un revers de main dédaigneux ?

— Je veux *du sang* ! hurla Vrograth à tue-tête.

Tous reprurent son cri en chœur.

— Mais comment ? Choisis soigneusement le moyen, puissant guerrier : la patience peut être ta meilleure alliée !

— La patience ? Bah ! A quoi bon ?

Soudain, Krattack lança son bras vers moi. Il le projeta ; les autres trolls s'écartèrent vivement. Le bras flottant se referma sur mon épaule pour me pousser vers Vrograth.

— Mieux que personne, cette femme peut te parler de la patience !

Vrograth et la géante me toisèrent. Le contact des doigts glacés de l'illusionniste sur ma peau brûlante me ramena un peu à la raison.

Au début, je n'avais aucune idée de ce que voulait dire Krattack. Puis tout me parut limpide : aider le vieux troll serait dans mes intérêts, en effet.

Désorientée, je soufflai :

— Grand Vrograth...

— Plus fort, de grâce..., me chuchota Krattack à l'oreille, alors qu'il était à quelques pas de moi. La *présentation* est essentielle.

— Grand Vrograth ! m'époumonai-je. Il y a plusieurs semaines, je t'ai vaincu à force de patience ! Tu es puissant et musclé, je suis toute petite ! Pourtant, avec de la patience, je t'ai vaincu ! J'ai attendu l'instant propice et j'ai gagné !

Krattack usait-il de magie pour m'aider à trouver les mots justes ? Quoi qu'il en soit, avec le recul, je sais que ça arrive quand on s'y attend le moins.

Lorsque parler signifie vraiment quelque chose.

Ma harangue eut un effet marqué sur l'auditoire. Bientôt, on n'entendit plus que les respirations haleantes. Même la géante me sourit.

— Ecoutez-la ! cria Krattack, récupérant son bras volant. Cette femme n'est pas des nôtres, elle ne dispose pas de notre courage, ni de notre force brute. Pourtant, elle survit et remporte des victoires ! Aux yeux des Therans, nous sommes comme elle. Pour gagner, nous devons nous inspirer de sa sagesse.

Vrograth ne l'entendit pas de cette oreille. Que pouvait-il apprendre d'une petite souris comme moi ?

Ce fut exactement la question qu'il grommela.

Sa façon de me désigner m'énerva. Petite, je le suis même pour une humaine, je ne le cache pas. Piquée au vif, je m'élançai sur la montagne de muscles. Même apaisée, la Passion de Thystonius bouillait encore dans mes veines. Amusé, Vrograth écarta les bras.

Je ne voulais pas le renverser, du moins pas de la façon dont il imaginait. Tout en fondant sur lui, ivre de colère, un plan germa instantanément dans mon esprit, mêlant magie et musculature.

Je lançai un sort de glace, transformant le sol en patinoire derrière moi. Puis je plongeai entre les troncs d'arbre qu'étaient les jambes du troll : la glace s'étendit sous ses pieds. D'un coup rageur, je l'envoyai s'étaler, les quatre fers en l'air.

Ses sujets acclamèrent ma prouesse.

Vrograth voulut se relever et patina lamentablement ; les éclats de rire se mêlèrent aux applaudissements.

Mon succès me grisa ! Mais c'était crier victoire un peu vite. Ecarlate, Vrograth réussit à se remettre debout ; la Passion de Thystonius faisait aussi bouillir son sang... Prête à tout, je ramassai une poignée de terre, à côté de la glace. S'il fonçait sur moi, je lui jetterais au front des dards ensorcelés.

Dans un éclat argenté, Krattack s'interposa :

— Grand Vrograth ! Tu peux certainement l'écraser. C'est exactement ce que les Therans feront avec nous ! A l'instar de cette femme, nous devons ruser pour gagner. Acceptes-tu de t'inspirer de sa tactique ?

Vrograth hésita, encore tenté de m'aplatir comme un moustique. Des trolls l'entourèrent, chuchotèrent puis haussèrent le ton pour le convaincre... Il secoua la tête.

Très vite, le clan entier se regroupa autour de lui, discutant avec animation. D'innombrables voix tentaient de le raisonner.

Agacé, il beugla :

— Ça suffit ! (Tous s'écartèrent aussitôt.) Très bien, concéda-t-il, me foudroyant du regard. Krattack me demande de t'écouter. Mais je suis le chef ! Compris ?

Je hochai la tête.

Comme il est facile de gouverner par orgueil plutôt qu'en respectant les gens !

CHAPITRE XXI

Il écarta les bras, un geste apparemment plein de générosité. Mais sur ses traits, je ne lisais que le dépit et le ressentiment.

— Quelle sagesse la petite humaine a-t-elle à offrir ?

— Tout d'abord, il faut attaquer par petits groupes. Leur forteresse, Quai des Nuages, est trop bien défendue pour permettre une attaque frontale. Nous devons harceler leur flotte.

Ces mots sortaient de ma bouche, pourtant, je n'avais jamais discuté stratégie de ma vie. A mes yeux, c'était une simple question de bon sens.

— Quai des Nuages, continuai-je, est le cœur de leur puissance magique. Ensuite viennent les forteresses volantes, également pleines de trésors. Enfin, il y a les vaisseaux de pierre à attaquer en premier, car ils représentent le maillon le plus faible de...

— Quel mérite y a-t-il à s'en prendre aux plus faibles ? s'insurgea Vrograth.

— Le mérite, beugla Krattack, exaspéré, est de s'en tenir à une politique de longue haleine ! De prendre son mal en patience ! Elle parle d'or : écoute-la !

— La patience n'est pas dans notre nature ! répliqua le chef sur le même ton.

Malgré sa taille et sa corpulence, à cet instant, il me

rappela un gamin de quatre ou cinq ans à qui on passait tout depuis trop longtemps. Pour un peu, il aurait trépigné en vrai gosse pourri. Certains trolls opinèrent du chef, d'autres parurent mal à l'aise.

— D'accord, concéda Krattack, la patience n'est pas dans nos habitudes. Mais notre monde a changé. Les Therans...

— Les Therans, les Therans, *les Therans* ! Depuis des mois, tu n'as que ce mot-là à la bouche ! Déjà adolescent, je t'entendais en parler ! Maintenant, ils sont là. Qu'y a-t-il de changé ? On attaque, on tue, on pille, et voilà !

— Tout a changé justement parce que les Therans sont là. Ils ne mènent pas la même vie que nous, et ils veulent nous imposer leurs us et leurs coutumes.

— On les exterminera !

— *Peut-être*. L'arrivée des Therans est une épreuve pour Barsaive. Toute la province devra changer à cause d'eux. Ou ils nous gouverneront, ou nous les repousseront. Dans un cas comme dans l'autre, plus rien ne sera pareil.

— Comment ça, « nous » ? intervint J'role que j'avais oublié. Les Griffepierre ? Les trolls des Pics du Crénuscle ?

— Peu importe, lâcha Krattack avec un regard noir dans sa direction.

D'évidence, il nous réservait plus d'une surprise. Le vieil illusionniste voulait des changements en douceur, laissant le temps au clan de s'y faire. Il m'avait encouragée à m'opposer à Vrograth précisément pour prouver que la force et la rage n'étaient pas toujours la solution. Patience et longueur de temps prévalaient. Il fallait présenter les choses progressivement pour ne pas effrayer les trolls.

Ou tout tomberait à l'eau.

Je repris mon discours :

— Ensuite, il faut être de force égale avec l'ennemi.

- Nous sommes assez forts, dit Vrograth.
- Leurs vaisseaux sont en pierre, les vôtres en bois. Ils vous vaincront toujours.
- Pas question de construire nos navires en pierre !

Manifestement, c'était un sujet sensible.

- Non, le rassura Krattack. De toute façon, nous n'avons ni les connaissances ni les moyens nécessaires.

— Mais il y a celui dans lequel nous nous sommes échoués, dis-je.

— Tout à fait, renchérit le vieux conseiller. On peut peut-être le réparer et...

— Pas question ! répéta Vrograth. Les pierres ne sont pas faites pour voler !

— Je n'ai jamais entendu de plus sages paroles, fit Krattack, diplomate. Aucun Griffepierre ne se souillera les mains ainsi. Mais les compagnons de Releana n'ont pas ces tabous. Ils pourraient remettre le navire « à flot » et nous accompagner dans la bataille. Au besoin, des trolls les aideraient à manœuvrer.

L'euphorie me gagna. C'était *possible*. Arriverions-nous à réparer le vaisseau échoué ? Essayer ne coûtait rien. En cas de réussite, c'eût été un extraordinaire bond en avant pour vous retrouver et vous libérer, mes enfants.

De plus, l'idée de naviguer me remplissait d'allégresse. Je me rappelais mon envie de sauter à bord d'un drakkar et de quitter la terre et mes soucis. Voilà qu'une occasion de partir sans jouer les passagers clandestins s'offrait à moi !

Naviguer à bord de mon vaisseau, mes enfants près de moi... Qu'aurais-je pu souhaiter de plus ?

Vrograth réfléchit.

— Combien de temps pour les réparations ?

Krattack se tourna vers moi et répéta la question.

Etant une élémentaliste, je devais forcément avoir la réponse. En réalité, je n'en avais aucune car je ne

connaissais rien aux affaires maritimes. Je me lançai quand même à l'eau :

— Deux semaines.

— Deux semaines ! se récria le chef, méprisant.

Nous partons en guerre maintenant.

— Patience, rappela Krattack.

— Je hais la patience !

— Oui, mais tu hais les Therans plus encore. Deux semaines.

Avec un lourd soupir, Vrograth rendit les armes.

La géante s'était volatilisée. Mon petit doigt me dit que je la reverrais.

CHAPITRE XXII

Deux semaines suffirent à peine pour tout réparer. Il fallait que ça marche.

Un concepteur de carénage de drakkars m'enseigna des rudiments de sa technique. Puis il m'expliqua que les élémentalistes incorporaient de l'air primordial à la coque, usant de sorts obscurs dont je n'avais jamais entendu parler.

On travailla d'arrache-pied. Les trolls que Krattack persuada de nous aider taillaient des cristaux pour nous et m'instruisaient sur l'élaboration des vaisseaux aériens. Ils savaient construire des drakkars et tailler des cristaux. Mais jamais encore ils n'avaient combiné les deux. L'idée de faire voler des pierres les dérangeait. Il me revenait la tâche délicate de faire la synthèse afin de réparer notre vaisseau au mieux.

Avec le plus grand soin, J'rôle et les autres évadés placèrent les éclats de cristaux dans les fissures de la coque de pierre, afin d'obtenir la surface la plus lisse possible. Bientôt, le vaisseau eut une coque multicolore des plus impressionnantes.

Puis je lançai le sort adéquat pour lier l'air élémentaire à la coque.

De ce sort dépendait notre destin. De plus, je puisais dans le plan magique, toujours sans protection. J'aurais de loin préféré emprunter une tunique de

mage à un de mes confrères trolls et l'harmoniser à mon aura. Mais même Krattack ne put m'obtenir cette faveur.

Voilà combien ces tuniques comptaient, il y a trente ans.

Mais j'acceptai les risques. Avais-je le choix ?

De surcroît, le défi à relever me stimulait. Après tout, la magie était ma passion ; je lui vouais mon énergie et mes sens. Grâce à elle, j'étais en phase avec l'univers. Seule ma maternité et les contacts que j'avais entretenus avec vous dans mon ventre pouvaient se comparer à ces sensations de plénitude et d'harmonie.

L'intimité me liant à J'role nous permettait de travailler de concrète sans avoir à parler pour communiquer. Il me suffisait de baisser le regard vers la terre pour qu'il en ramasse une poignée à ma place. Il ne s'attendait à aucun remerciement pour ces menus services, et il n'en recevait aucun. La réciproque se vérifiait aussi : chaque fois qu'il avait besoin d'un coup de main, j'étais là. La mine grave et fermée, nos mains se touchant presque, nous placions les cristaux en nous concentrant sur notre tâche. Les autres membres de notre groupe riaient et plaisantaient ensemble. Pas nous. Notre dévouement au travail nous faisait abattre des montagnes...

C'était d'autant mieux que les jours nous étaient comptés.

Je me souviens nettement du dernier : je devais avoir tout achevé, ou Vrograth aurait ma peau. Je me préparai pour le sort final. Il pleuvait des hallebardes. Près de moi, qui étais trempée jusqu'aux os, J'role plus taciturne que jamais portait mes composants magiques. Le reste du groupe s'était installé à l'intérieur du vaisseau depuis des jours, nettoyant les taches de sang et organisant les réserves de vivres. Krattack avait veillé à ce que des trolls audacieux se joignent à notre équipée. Car seuls, nous courions à notre perte.

Ces dix téméraires travaillaient déjà avec les douze évadés survivants. Ainsi, ils apprenaient à mieux se connaître et à bien communiquer avant la bataille. De temps à autre, des rires flottaient jusqu'à nos oreilles.

Faire fusionner la pierre et les incrustations de cristaux était relativement facile, car ils partageaient une même source élémentaire. Laissant mes pensées gagner le plan éthéré, je passai ensuite au plan terrestre.

Pour ma vision astrale, la pierre grise évoquait un assemblage de points terriblement compact. Les Therans utilisaient la roche la plus dure et la plus dense qui fût. Leur magie m'échappait complètement. Par bonheur, les avaries de la galère s'étaient révélées d'ordre matériel. J'aurais été incapable d'en réparer les mécanismes magiques.

Les cristaux formaient des lignes délicates qui componaient des angles bien particuliers.

Près de moi, je voyais aussi l'aura de J'role. Il était en parfaite santé. Mais son état émotionnel rappelait celui d'un enfant. A la place de son cœur se dressait une grande fleur, desséchée par le manque d'attention, d'eau et de soleil. Ou ainsi interprétais-je ce que je voyais. Selon les mages, l'aura d'une personne dévoile plus d'une vérité. A condition d'en déchiffrer les symboles avec compétence. Ceux qui se font fort d'analyser leurs semblables recourent à un art des plus empiriques. La magie aide quelque peu à rectifier le tir.

Comme si j'appuyais sur une flaque de boue, je sentis mes doigts astraux s'enfoncer dans la coque. Je pouvais manipuler le matériau comme de l'argile. En douceur, je poussai la pierre vers les belles lignes cristallines et les fis fusionner. Ce ne serait pas parfait, mais ça ferait l'affaire. Tel un maçon appliquant du mortier sur un mur de briques, je fis un tout des matériaux en présence. Mais au contraire du maçon, je n'avais nul besoin de mortier.

Bientôt, les contours du monde se brouillèrent. Ma tâche achevée, je quittai le plan astral et admirai mon œuvre. Le cristal incorporé à la coque formait des veinures scintillantes. Quoique très étrange, ça me paraissait naturel.

— C'est fait, dis-je.

J'role garda le silence. Trempé lui aussi, il avait l'air pathétique. Avec sa sensibilité d'artiste, il savait parfaitement jouer de ce phénomène.

— Je ne voulais rien d'autre que ton bonheur, lâcha-t-il, misérable.

Je fis mine de partir. J'en avais assez de cet homme. Qu'il m'aide ou non, je n'allais pas perdre davantage de temps à tenter de le rassurer. D'autres s'en chargerait aussi bien que moi.

— Releana !

Je fis halte. Les larmes me montaient aux yeux. La pluie battante encourageait les épanchements.

Pourquoi les choses devaient-elles être ainsi ? Au nom de quoi avais-je gâché tant d'années avec lui ? Pour quelle raison n'arrivais-je pas à couper tous les ponts, à faire table rase du passé et à reconstruire ma vie ?

Pourquoi certains couples restent-ils ensemble quand tout les sépare et qu'ils ne rêvent que de liberté ?

— Je t'en prie, ne me tourne pas le dos ! Je t'en supplie... Tu es tout ce que j'ai au monde...

Je ne me retourna pas. Je frissonnais, glacée jusqu'aux os.

— Tu as tes enfants.

— Je ne peux pas être un père.

Il parlait avec franchise et simplicité, comme étonné que je n'aie pas encore compris après tant d'années.

Je me tournai.

— Tu l'es déjà.

— C'est *toi* que j'aime.

— Je ne veux pas de ton amour, si tu es incapable de chérir tes propres fils. J'role, qu'est-ce qui ne va

pas ? Pourquoi es-tu ainsi ? Qu'est-ce qui cloche chez toi ?

— Je...

Moment rare, il bafouilla, à court de paroles.

— Ce n'est pas normal, tu sais. Les parents aiment leurs enfants. C'est naturel.

— Je sais.

— Alors quoi ?

Je m'approchai, désirant désespérément comprendre. A sa façon, c'était un homme bon. Il avait tant d'amour et de compassion à donner !

— Tu t'occupes si bien des enfants trolls. Pourquoi ne peux-tu en faire autant avec les tiens ?

Les mains serrées sur sa poitrine, il laissa couler ses larmes, comme moi. Il ne cachait plus son immense chagrin.

— J'ai peur.

— Peur de quoi ?

Il allait me donner un indice, je le sentais. Que s'était-il passé à Parlainth ? Quand il avait retrouvé sa voix...

Quand il avait retrouvé sa voix.

Je repris la parole :

— J'role, depuis des années, tu me caches quelque chose, à moi qui suis ta femme. Et cela... t'empêche d'être un père pour tes enfants.

Les épaules voûtées, il hocha la tête.

— Retrouver la parole t'a libéré. Mais tu n'utilises pas cette liberté au mieux de tes capacités. Tu t'entraînes depuis des années : maintenant, il est temps que tu *parles*. L'heure est venue de dire ce qui compte vraiment.

Une véritable lutte intérieure se déroula sous mes yeux. Son visage refléta son dilemme. A cet instant, j'eus l'impression d'avoir devant moi des dizaines de personnalités inconnues. Chacune de ses expressions le *transfigurait*. Allait-il parler avec la voix d'un autre ?

Combien de caractères habitaient son esprit ? Deux voix se partagent le mien : celle que je considère comme étant *moi*, et celle qui m'encourage ou me dissuade.

Combien de voix intérieures J'role écoutait-il ?

Enfin, il bredouilla :

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

Il me regarda dans les yeux. De ma vie, je n'avais jamais lu une telle terreur dans un regard, d'enfant ou adulte.

— C'est trop affreux, Releana. Ne me pose plus de questions, je t'en prie.

Il m'implorait tant qu'il m'était impossible d'insister.

— Très bien. Mais je ne peux plus être ta femme, J'role. Un mari ne doit... Je ne sais plus quoi dire. A toi de comprendre, ou pas.

Il hocha la tête.

Mais je voyais bien qu'il ne comprenait rien du tout.

CHAPITRE XXIII

Le jour suivant, le départ fut aussi pluvieux. Nous avions beau emprunter la voie des airs, tout compte fait on naviguait sur des trombes d'eau.

J'role était de fort bonne humeur. Son attitude rappelait celle d'un soupirant, un ami de la famille qui aurait eu le béguin pour moi. Ou d'une récente connaissance guettant le moment propice pour me déclarer sa flamme. Au ravissement de l'équipage, il faisait mille pirouettes sur le pont détrempé. Tous riaient de bon cœur de ses pantomimes.

Sauf moi.

Krattack avait embarqué le dernier.

- Je serai bien plus en sécurité ici, me dit-il.
- J'ignorais que tu te joignais aux expéditions.
- Je ne m'y joins jamais. Nous sommes *en guerre*.
- Vouloir retrouver mes enfants est une guerre ?

Uné dérisoire flottille de vaisseaux est une armée ?

— Tu prends les choses par le mauvais bout. (Avec ses rides et ses incisives jaunissantes, il avait tout du sage vénérable.) Tu considères la guerre telle qu'on la décrit dans les livres d'histoire. On a beau jeu d'appeler les choses par leur nom, une fois que tout est fini ! C'est vrai, nous n'avons rien d'une armée d'invasion. Penser à déclarer une guerre, avec nos moyens ridicules, est absurde.

— Mais on y arrivera ?

— Oui. Si nous connaissons à l'avance les conséquences de nos actes, personne ne s'embarrasserait de préliminaires. On se contenterait des résultats. Mais tout ce que nous entreprenons nous échappe, invariablement.

— Tu parais tellement sûr de toi.

— Je le suis. Mais je suis certain d'être surpris avant longtemps.

Soudain inquiète, je cherchai en vain J'role du regard. Tous vaquaient à leurs occupations, avec une attention particulière pour la voilure, le compas et la barre, bien sûr.

Le gros de l'équipage ramait en bas. J'role devait aussi y être.

Alors, je l'aperçus, en haut d'un mat. Suspendu par les chevilles, la tête dans le vide, il riait comme un possédé.

CHAPITRE XXIV

Une autre lettre de votre père.

Une autre supplique pour me rendre visite.

Une chose extraordinaire était jointe à la missive, cette fois : un gros manuscrit, signé par un dragon appelé Crêtombre.

Encore une excentricité de J'role ?

Il y serait question de son passé, si j'ai bien compris.

Ai-je envie de lire cela ?

Plus je vous raconte ma vie, plus il me tarde d'oublier complètement cet homme. Il me reste quelques années à vivre.

Ne pourrais-je les passer sans que J'role hante mes pensées ?

**TROISIÈME PARTIE
DES CICATRICES ET DU SANG**

CHAPITRE PREMIER

Même si Krattack avait fait de moi la prophétesse de la patience, l'*impatience* me rongeait les sangs. Je voulais me colleter avec les Therans et sauver mes enfants. A supposer qu'ils soient encore en vie. Mais je chassais mes doutes à ce sujet. Sinon, j'aurais vite baissé les bras. Ou ma soif de sang et ma haine n'auraient plus connu de limites. Malgré mon envie d'en découdre, je ne voulais pas devenir un des pirates du cristal.

Nous fîmes voile une bonne semaine. Au loin, nous apercevions parfois des forteresses therannes, mais pas une qui convînt à nos plans. Nous vîmes aussi d'autres drakkars trolls appartenant à différents clans. Dans l'intérêt d'une paix aérienne relative, une sorte de *statu quo* était de règle. Tant que ces drakkars pouvaient piller les basses terres à leur guise, ils s'ignoraient mutuellement. Mais si un clan traversait une période de disette, il n'hésitait pas à s'en prendre aux autres, m'assura Krattack.

Les pluies, bien que drues, n'étaient plus aussi féroces que celles qui avaient entraîné notre naufrage, deux mois plus tôt. Sous nos pieds, la jungle avait l'éclat d'une belle émeraude. Des dizaines de villages et de bourgs se nichaient sous son aile verdoyante. Parfois, j'apercevais des fermes et leurs champs. Vu

de haut, le monde me paraissait bien plus paisible. Tout avait le charme d'une miniature.

Etant capitaine, je savourais des sensations insoupçonnées. Campée à la proue, je regardais défiler les nuages et les montagnes et j'exultais. C'était comme voler dans un rêve.

Sauf que je ne rêvais pas.

De plus, avoir des responsabilités n'était pas pour me déplaire. Quand j'avais songé à me faufiler à bord d'un drakkar, un mois plus tôt, fuir les responsabilités, ne plus avoir aucun souci avait fait partie de mon fantasme. J'aspirais à une insouciance *totale*.

Et voilà que je prenais des décisions pour l'équipage : les quarts et les repos aux avirons, la distribution équitable des vivres... Je faisais de mon mieux pour assimiler les techniques de navigation à la voile, et tout ça me plaisait. C'était plutôt amusant. Car, même si un caprice du destin m'avait propulsée au commandement d'un vaisseau pirate, j'étais libre de mes décisions. Au lieu de considérer ma quête comme une épreuve, je l'envisageais comme un choix délibéré de ma part.

Comme j'envisageais le fait de vous avoir donné la vie, ou d'être tombée amoureuse de J'role.

Depuis longtemps, ceux qui attendaient quelque chose de moi, je les considérais comme des intrus ayant des exigences qu'ils n'avaient aucun droit de formuler. A présent, je faisais partie de ce processus. J'avais cédé, et j'étais devenue complice, non plus victime, de ce qu'ils tramaient. Le choix des armes me revenait. Je pouvais traverser la vie d'une façon ou d'une autre.

A moi de décider.

J'aurais toujours le vent en poupe. Que j'arrive à bon port importait peu, au fond. C'était moi qui déterminais notre trajectoire.

Si je tenais tant à vous retrouver, ce n'était pas parce que vous étiez faibles et impuissants, ni parce

que les Therans vous avaient arrachés à mes bras, ou encore que J'role n'avait pas été là pour vous protéger.

Tout ça était du passé.

Je vous cherchais parce que je le *voulais*.

Un matin, à l'aube, Wia me réveilla.

— Deux vaisseaux ennemis en vue. Ils sont seuls.

Les lueurs roses jouant dans ma cabine conféraient une teinte crèmeuse aux cloisons. La nouvelle m'excita. Je n'avais pas accordé une pensée à la possibilité de la mort — la mienne ou celle de mes marins. Rien ne me semblait plus facile au monde que d'attaquer deux vaisseaux therans.

— Branle-bas de combat ! criai-je à Wia, qui partit en courant.

J'enfilai mon armure — un patchwork de fourrures offert par des trolls —, et montai sur le pont. Derrière nous, le soleil couronnait l'horizon. Droit devant, au nord, des nuages incendaient le ciel. Pour un peu, on aurait presque cru pouvoir y accoster et découvrir un nouveau monde resplendissant de beauté.

Quant aux vaisseaux ennemis, ils scintillaient.

Il y a des moments privilégiés, dans la vie, où plus rien n'a d'importance. On gagne alors une grandeur insoupçonnée.

Je compris que j'entrais dans l'histoire.

La guerre dont rêvait Krattack aurait lieu.

J'en ferais partie.

De part et d'autre de l'*Arc-en-Ciel de Pierre* — ainsi avais-je baptisé notre vaisseau renfloué —, flottaient les neuf derniers drakkars du clan. Ils naviguaient tous à différentes altitudes, à au moins cinq cents vergues de distance les uns des autres.

Les trolls communiquaient par gestes avec des fanions rouges. De mon point d'observation, j'en voyais plusieurs s'agiter, relayant le message jusqu'à mon bâtiment. Même s'ils m'avaient expliqué leur

système de codes, j'avais décidé de toujours fait appel à l'un d'eux pour ne courir aucun risque d'erreur.

— Attaquons maintenant, maintenant, *maintenant* ! me traduisit le troll affecté à cette tâche. (Souriant, il ajouta :) Vrograth assoiffé de sang !

Je l'étais aussi, ayant même le goût du sang à la bouche. Jusque-là, j'avais surtout livré bataille à des monstres sans cervelle ou à des Horreurs d'une cruelle intelligence. Ou encore à des gens qui m'avaient menacé. Ma violence les avait surpris.

Jamais je n'avais entrepris une offensive d'une telle envergure.

Je sentis une chaleur nouvelle se diffuser en moi.

A ma ceinture, je touchai la dague que j'avais ramassée sur le cadavre d'un Theran.

CHAPITRE II

— Branle-bas de combat ! beuglai-je.

Mon cri de guerre fut transmis de gorge en gorge, jusqu'aux ponts inférieurs. Les rameurs entonnèrent un chant martial qui me fit vibrer.

Bizarrement, il me rappela les berceuses de mon père. J'avais toujours cru que la douceur de sa voix m'avait assuré un sommeil paisible. Soudain, je compris que ce qui m'avait tant réconforté, c'était sa *force* tranquille.

Les drakkars prirent de la vitesse. J'appelai J'role et nous gagnâmes le canon arrimé à la proue. Les trolls ne connaissaient pas cette arme à feu, mais J'role et moi l'avions assez vu fonctionner à bord des vaisseaux fluviaux t'skrangs. Nous nous étions entraînés pendant le renflouement de l'*Arc-en-Ciel de Pierre*.

Près de l'arme s'empilaient des creusets en orichalque contenant du feu élémentaire. Nous armâmes notre canon. Recourant à ma vue astrale, je vis le feu primordial, crépitant d'étincelles blanches comme autant d'étoiles filantes. Puis j'incorporai à la charge un peu d'air élémentaire, stocké dans un sac accroché à ma taille.

Cela fait, je pointai la gueule du canon vers le plus proche bâtiment ennemi. Il était si loin encore que je désespérais de l'atteindre.

Bah, à la grâce des Passions...

— Vite ! souffla J'role. Si nous attendons trop, les drakkars nous boucheront la vue.

Je me penchai : il avait raison. Plus rapides que nous, les navires de bois convergeaient déjà vers leurs proies.

Un marin t'skrang m'avait expliqué cela : plus lointaine était la cible, plus il fallait viser en hauteur pour espérer l'atteindre. J'appliquai aussitôt ce sage principe.

— Maintenant !criai-je.

J'role actionna le canon, qui cracha le feu.

Le souffle court, je vis notre projectile percuter le vaisseau ennemi sous les acclamations des trolls.

— Continuons le tir, dis-je, tant que c'est possible.

— Mais ils sont déjà...

— Tant pis. Allons-y.

Il m'aida à charger, à viser et à tirer. Des marins expérimentés auraient pu aller plus vite, mais nous ne nous en tirions pas si mal. Cette fois, la boule de feu s'écrasa sur le château central du vaisseau. Je vis des ombres courir en tout sens, et distinguai un marin transformé en torche vivante. Il bascula dans le vide.

La vision me pétrifia. Je comprenais très bien, à présent, comment Vrograth avait pu subir de si lourdes pertes. A dire vrai, que neuf drakkars sur quinze fussent revenus sains et saufs était étonnant. Loin de me faire baisser les bras, la fin terrible de l'inconnu m'endurcit. Une partie de moi, détestable, prit les choses en main. Elle chassa la compassion pour que je me concentre sur le déroulement du combat. Désormais, ne me souciant plus des implications, j'allais agir avec la plus parfaite efficacité.

Les drakkars avaient cerné leurs proies. Les Therans ripostèrent, touchant un vaisseau troll. Aussitôt l'équipage se précipita pour étouffer les flammes.

Bien plus exercés et mieux armés que nous, les Therans tirèrent encore deux bordées.

— Tous à terre ! beuglai-je.

Puis ce fut l'explosion : le feu courant sur mes jambes me fit hurler. J'role se précipita à mon secours. L'odeur de ma chair brûlée m'affolait. Un hurlement animal jaillit de ma gorge. J'avais les muscles des jambes à vif. J'role appela le questeur de Garlen à corps et à cris : en l'occurrence, un jeune troll.

Mais un novice était mieux que rien.

Le questeur ne se montra pas. De l'autre côté du château montaient des cris de détresse. Désespéré, J'role me lança qu'il allait le chercher. D'un sursaut, je le rattrapai par un poignet, et m'efforçai d'articuler :

— Non... Il ne peut pas venir... Il se meurt ou... il aide les...

— Il t'aidera d'abord..., s'obstina J'role, tirant sur son bras.

Tel un bébé s'agrippant aux cheveux de sa mère, je refusai de le lâcher.

— Par pitié, ne me laisse pas !

J'étais terrifiée. Déjà, tout mon corps s'engourdisait. Tout ce que je désirais, c'était que J'role me regarde et reste près de moi. Je me sentais glisser dans un trou sans fond : un néant sans chair, sans couleur, et sans amour.

Je ne voulais pas mourir seule, abandonnée de tous.

— Releana, il te faut de l'aide ! (Enfin, il tourna la tête vers moi, une angoisse terrible sur le visage.) Ne meurs pas ! Tu m'entends ? Tu ne peux pas mourir !

Si la chose était possible, il était plus terrifié que moi.

Je lâchai sa main.

L'Arc-en-Ciel de Pierre fonçait sur les Therans. J'entendais les autres drakkars crier leur haine. L'abordage était imminent. Les Therans continuaient à pilonner notre château central.

J'role revint avec Crothat, le questeur, à demi

défiguré par des brûlures, l'épaule droite atteinte. Sous sa chair d'un vert grisâtre apparaissaient ses muscles.

Il posa les mains sur mes épaules et je vis l'air miroiter derrière lui.

Des cris.

Les salves des canons.

Des hurlements.

J'avais l'impression de vivre un cauchemar : être impuissante tandis que mon sort se décidait autour de moi, dans un chaos indescriptible.

Trois marins ennemis surgirent, enjambant comme par magie le vide qui séparait nos vaisseaux. L'épée tirée, ils franchirent la distance avec la grâce d'acrobates.

Ils venaient m'achever. Pourtant, je hoquetai d'émerveillement.

J'role fit volte-face à l'instant où ils atterrissaient.

CHAPITRE III

L'épée brandie, J'role bloqua leurs attaques.

Le troisième Theran s'en prit à Crothat, qui esquiva et riposta d'un maître coup de poing. Son agresseur bascula par-dessus bord avec un hurlement de terreur.

Indifférents au sort de leur compagnon, les deux autres ferraillaient d'abondance contre J'role. Crothat dégaina son épée de cristal et entra dans la danse. Les éclairs bleus de son armeachevèrent de m'aveugler.

Quand je pus voir de nouveau, un Theran gisait dans une mare de sang. L'autre avait tourné les talons, poursuivi par J'role.

Grimaçant de douleur, Crothat s'agenouilla près de moi. Mettant ma tête sur ses cuisses, il demanda :

— Ferme les yeux et laisse Garlen venir à toi.

— Tu es blessé...

— Humaine, tu parles trop. Obéis.

Je baissai les paupières. Il marmonna dans sa langue. Malgré les consonances dures, son ton m'apaisa. Au milieu du tumulte, je me détendis. De ses battoirs, le troll palpait mes bras ; une bienfaisante chaleur se diffusa en moi, atteignit mes jambes brûlées, et transforma la douleur en fraîcheur.

Derrière mes paupières baissées, je vis une lueur intense ; je rouvris les yeux.

La géante à l'armure d'argent.

Nettement plus petite, neuf pieds environ, elle me toisait sans aménité.

— Je croyais que tu étais Thystonius, bafouillai-je.
Je ne rêvais pas. J'avais été transportée *ailleurs*.

— Cette outre éprise de violence aveugle ? s'exclama la géante. Certainement pas ! (On eût dit une mère harassée par trop de travail et de soucis — pas courroucée, mais directe.) Tu as déjà été blessée, mais nous ne nous étions jamais rencontrées.

— Pourtant, j'ai vu...

— Tu as vu ce que tu pensais devoir voir. Nous sommes les Passions. Nous ne ressemblons à *rien*. A ce tournant de ton existence, tu as décidé que l'essence du conflit et celle de l'affection étaient jumelles. Voilà pourquoi, à tes yeux, nous sommes semblables. C'est déjà arrivé. Un de mes questeurs essaie de te soigner.

— Oui.

— Il ne traite pas son devoir à la légère. Il souffre aussi et il pourrait se guérir avant toi.

— Oui. Je lui ai dit...

— Il n'a rien voulu entendre. Il est jeune et stupide. Il gaspille son temps et son énergie avec quelqu'un qui n'a pas forcément envie de vivre.

Je restai bouche bée. De quoi parlait-elle ?

— Pas de ça avec moi, petite ! Quand une Passion dit la vérité, les gens pourraient au moins écouter ! Je suis une force naturelle qui court en *chacun de vous*. Reconnais que j'ai quelque autorité !

N'ayant aucune idée de ce que j'aurais dû répondre, je gardai le silence.

— Eh bien ?

— Je ne...

— Interroge ta conscience ! Je suis la partie de toi qui aspire à protéger les autres, à s'occuper d'eux.

— Oui, je sais, mais...

— Quelle sorte d'existence mènes-tu ? Pourquoi ce mélange de sexe et de sang ? Cet amour de la souffrance ?

Jamais je n'avais parlé de tout ça avec âme qui

vive. Même avec J'role. Que Garlen surgisse soudain du néant et appelle par leurs noms la sexualité de J'role et ma coopérationacheva de me dérouter. Elle attendit ma réponse.

Sur son armure-miroir, je voyais la bataille faire rage, mais je n'entendais plus crier. Si Crothat tenait toujours ma tête sur ses cuisses, je n'en avais plus conscience.

— Je... J'role a commencé. (Garlen garda le silence.) Au début, je n'aimais pas ça... Mais au fil du temps... Ça paraissait lui plaire beaucoup. Et j'y ai pris goût.

— Par pure curiosité, pour savoir si tu m'écouteras *jamais* sans qu'il me faille recourir à des apparitions dramatiques, l'as-tu admis en toute honnêteté ? Ou t'es-tu toujours posée en victime des élans de J'role ?

— Mais c'est vrai ! Je ne voulais pas entrer dans son jeu !

— Pourtant ça te plaisait. Tu viens de le dire.

— Oui, sur le moment. Mais ça ne m'a jamais manqué.

La géante s'agenouilla. A côté d'elle, j'étais une enfant.

Une enfant qui s'enferrait dans ses mensonges pour expliquer la disparition des sucres d'orge...

Je n'arrivais pas à me dépêtrer de ce fatras de fausses vérités.

— Tu ne peux même pas en parler, n'est-ce pas ? Vous autres, les donneurs-de-noms, avez ce merveilleux langage, un présent de l'univers, et vous vous encombrez d'imprécisions et d'atermoiements... Face aux Passions qui émergent des profondeurs de votre âme, l'obscurité est votre ultime retranchement. Alors ? Que fais-tu à J'role ?

— Je le blesse.

— Oui ?

— Je le mords. Je le coupe avec mes ongles. Je le fais saigner.

— Malgré tes protestations, ça te plaît. En ce moment même, le désir monte en toi.

— Oui.

— Que veux-tu lui faire ?

— Le blesser.

— Oui ?

— L'humilier.

— Oui ?

— Je veux qu'il sache...

— Oui ?

— Ce qu'il me fait.

— Il te blesse ?

— Oui. Pas dans ma chair, mais... Il me quitte. Je veux lui faire mal !

— Tu te sens mieux après ?

— Oui.

— Oui ?

Les larmes me montèrent aux yeux.

— Non, je ne me sens pas mieux. Ça nous met à égalité, lui et moi. On s'entre-déchire. Nous sommes égaux dans la douleur.

— Quelle lumière y a-t-il dans ta vie ?

— Mes enfants... Apprendre la magie et la pratiquer... Aider mon village, comprendre l'univers...

— Oui.

— Créer.

— Oui.

— Protéger.

— Oui.

Je tendis la main vers elle.

— J'ignore comment guérir. Quelque chose de terrible s'est produit.

— Oui. (Elle me regarda avec douceur et tristesse.) Tu auras bientôt un choix à faire. Tiens-toi prête. Elle disparut.

CHAPITRE IV

J'étais guérie, ma chair étant un peu rose et tendre à l'endroit des brûlures. A peine savourais-je ma libération de la souffrance que Crothat me repoussa avec un cri. Il s'écroula au milieu d'une gerbe de sang.

D'instinct, je roulai sur moi-même et me calai contre la rambarde. Jetant un coup d'œil rapide vers le questeur, je vis deux carreaux dépasser de sa nuque.

Puis je vis ses assassins. Le vaisseau ennemi approchait. Ma conversation avec Garlen s'était déroulée en un éclair. Les deux Therans, une elfe et une naine, s'apprêtèrent à me faire passer de vie à trépas. Je renonçai à la magie. J'étais encore sous le choc de ma rencontre avec Garlen ; risquer d'attirer une Horreur était trop affreux. J'aurais tout donné pour une nouvelle robe de mage !

A quoi bon avoir des connaissances si elles menaient aux pires désastres ?

Je me ruai vers la poupe, gardant le château central de l'*Arc-en-Ciel de Pierre* entre la galère theranne et moi. Je tirai mon épée du fourreau. Au pied du château, je vis des trolls calcinés. Certains agonisaient. D'autres, des elfes et des humains ennemis, gisaient aussi, blessés. J'role et quatre trolls, acculés à la poupe, luttaient contre sept adversaires.

J'avançai en silence, ainsi que J'role me l'avait appris.

« *Les cris de guerre* », m'avait-il dit un jour, « *valent pour ceux qui sont assez forts et effrayants pour ne pas en avoir besoin. Les gens comme toi et moi doivent attirer l'attention le moins possible et frapper vite et bien.* »

Avant que le vaisseau theran passe au-dessus de nous et me repère, j'avançai comme une ombre. J'role et les trolls me virent approcher, mais aucun ne trahit qu'il m'avait vue.

J'avais atteint les Therans quand leur vaisseau arriva : les clameurs les alertèrent. J'eus le temps d'en poignarder un dans le dos.

Il tomba en hurlant.

D'étranges émotions m'assaillirent. Du sang et du sexe... D'un côté, un meurtre. De l'autre, l'excitation sexuelle.

Qu'avais-je fait ?

CHAPITRE V

Qu'avais-je fait ?

Les Passions !

Depuis la fin de la guerre theranne, et notre séparation, j'ai chassé de mon esprit ces interrogations.

Sur ma table trône le manuscrit du dragon. Je ne l'ai pas ouvert.

Telle une Horreur sur le point de bondir, il m'attend.

J'ai l'impression d'être de nouveau au bord des Pics du Crépuscule, la jungle noire s'ouvrant à mes pieds. Je n'ai pas le vertige, et je ne recule pas.

Mais je suis incapable de bouger.

La prose du dragon menace de me faire basculer dans le vide.

CHAPITRE VI

Des carreaux s'écrasèrent sur le pont. Un troll bondit et en reçut un dans l'épaule, me sauvant la vie. Grondant, il arracha le projectile de sa chair et m'entraîna vers le château.

Nous étions sept survivants. Cinq trolls, J'role et moi. Sans compter les rameurs. Autour, beaucoup de drakkars se consumaient.

— Il faut mettre un terme à tout ça, dis-je.

— Battre en retraite ? se récrièrent nos compagnons trolls, scandalisés.

— *Non !*

Fuir était la dernière chose que j'aurais faite. Plutôt que de rentrer, saine et sauve, en n'ayant rien accompli, je serais morte au combat.

— Changeons de cap et rattrapons le vaisseau theran. Il n'est pas question de le laisser échapper.

Bouillant d'énergie, les trolls ne se le firent pas dire deux fois. Ils agirent sur-le-champ, qui courant au gréement, qui volant vers le gouvernail.

— Viens, J'role, retourrons au canon. Nous sommes plus proches de la cible maintenant.

Je criai aux rameurs d'accélérer la cadence. Il nous fallait prendre de la vitesse rapidement. L'impulsion faillit nous déséquilibrer, alors que nous courions à perdre haleine, J'role et moi. Les rameurs trolls

avaient dû faire appel à la magie pour gagner si rapidement de la vitesse. C'était impressionnant. Les voiles gonflées de vent, nous nous élançâmes aux trouses du fuyard theran.

Avec le changement de cap, notre champ de vision put inclure les autres navires. A ma grande surprise, seuls deux drakkars avaient pris feu. Leurs équipages, acharnés à étouffer les incendies, étaient en passe de réussir. Les drakkars indemnes cernaient l'autre bâtiment theran. Les trolls s'étaient jetés à l'abordage ; sur le pont ennemi, la bataille faisait encore rage. Le sang coulait à flots. Partout gisaient des corps déchiquetés. Les seuls Therans que je vis étaient morts ou à l'agonie.

D'autres trolls arrivaient à la rescousse, prêts au pillage. Cela ferait d'autant moins de guerriers pour nous aider à poursuivre les autres Therans. Si je survivais, je mettrai les choses au point avec Vrograth : les priorités des trolls devaient changer. Dorénavant, le pillage devrait venir *après* une victoire complète.

Néanmoins, deux drakkars se dégagèrent de la formation pour se joindre à la chasse.

J'role et moi chargeâmes notre canon et tirâmes dès que l'angle de visée fut acceptable. L'air élémentaire attisa le feu avec une force inouïe.

Cette fois, j'avais visé la voilure, pensant que c'était un point névralgique. Mon inexpérience me fit toucher le gouvernail — une chance, tout compte fait !

Le mécanisme détruit, le navire tourna comme une toupie. Des marins perdirent pied. Exultante, j'eus du mal à recharger notre canon.

Soudain, J'role cria. Alertée, je repérai un mage : juché sur le château, il cherchait une victime. Sa robe noire était semée de gouttes d'argent. Souriant à ma vue, il jeta aussitôt un sort. J'arrachai la torche des mains de J'role pour faire feu moi-même, et pointai la gueule du canon *ensuite*.

A peine venais-je de corriger, je l'espérais, la trajectoire du projectile que mon corps ne m'obéit plus. J'eus l'impression que mes os s'étaient découverts une vie indépendante. Mes bras bougèrent contre ma volonté.

Ce mage avait lancé contre moi le sort de la danse des os.

Je résistai farouchement, m'agrippant au canon. D'atroces douleurs m'accablèrent. Dans ma tête s'entrechoquèrent des visions de sang et de chair lacérée, de passion et d'amour.

Si j'avais cédé, aurais-je éprouvé du plaisir à m'abandonner totalement à la volonté d'un autre ? J'role s'en remettait complètement à moi. Une telle attitude impliquait le rejet de toute responsabilité.

Ça ne manquait pas d'attrait.

Objectivement, il s'écoula à peine un instant. Sous l'influence du mage ennemi, mes mains voulurent retourner le canon contre mon bâtiment.

Ma résistance me valut d'avoir les nerfs comme traversés par des épingle.

Les secondes s'égrenèrent.

Le canon cracha la mort.

Le mage tenta de bondir hors de la trajectoire.

De toute façon, j'avais mal visé.

La boule de feu s'écrasa sur le mât. Des flammes embrasèrent la tunique noire de mon ennemi, qui se roula par terre pour les éteindre.

CHAPITRE VII

— Plus vite ! tonnai-je.
— On va les éperonner ! beugla J'role.
— Exactement ! Timonier, prends de l'altitude !
(Mon ordre fut relayé de gorge en gorge.) Voilà !
Prêts à l'abordage, mes gaillards !

Nous empoignâmes nos armes, pour moi, ma dague. J'avais un objectif : le mage. Si sa tunique noire n'était pas trop endommagée, je la récupérerais et je l'adapterais à mon aura.

En tout, nous étions sept, J'role et moi compris, pour passer à l'abordage. Par bonheur, l'équipage adverse avait aussi été amputé par les offensives des drakkars. Des deux qui nous suivaient encore, le premier nous aurait bientôt rejoints pour la curée.

Mais, folie ou non, je brûlais de bondir sur le pont ennemi et de pourfendre du Theran. La passion du conflit bouillait dans mes veines.

Soudain, j'ouvris des yeux ronds : devant moi, la géante enceinte se dressait de nouveau.

Elle me sourit.

Thystonius ?

Pourquoi confondais-je ainsi la Passion du conflit et celle de la thérapie ? A mes yeux, n'était-ce vraiment qu'une seule et même entité ?

Je n'en savais rien.

Alors que l'*Arc-en-Ciel de Pierre* éperonnait le vaisseau ennemi, une pluie de carreaux s'abattit sur nous. Le mât craquelé s'effondra, écrasant les cadavres.

Les trolls me sourirent, attendant mon ordre.

— Capitaine ?

— A l'abordage ! beuglai-je.

— *A l'abordage !* reprit mes braves et J'role.

Nous prîmes notre élan et restâmes une seconde glorieusement suspendus en l'air avant d'atterrir.

La stupidité de mon acte me fit éclater de rire.

Nous nous reçûmes rudement sur la pierre. Autour de moi, les armures, les épées et les fléaux de cristaux étincelaient. Mon vaisseau nous survola ; les rameurs et le timonier restaient seuls à bord.

Epées tirées, jurant entre leurs dents, les Therans chargèrent. Nous affrontions des nains, des humains et des elfes. Ils étaient *doués*. Mais je puis vous dire une chose, mes enfants : un pillard de cristal adore se battre pour du butin.

Nous acculâmes les Therans contre le plat-bord. D'autres arrivèrent à la rescouasse. Les trolls eurent tôt fait de les tailler en pièces. Le carnage finit par me soulever le cœur. Le drakkar volant à notre aide nous rejoignit, envoyant toujours plus de trolls. Je vis la panique briller dans les yeux des Therans. Ils voulaient vivre.

Mais ils réalisaient qu'ils ne verraiient plus le soleil se lever.

Laissant mes compagnons prendre le contrôle du vaisseau vaincu, je partis à la recherche du mage. Il devait se terrer sur un des ponts inférieurs.

Je me faufilai jusqu'au château central sans être inquiétée et m'orientai facilement dans les coursives, car les galères therannes étaient toutes construites sur le même modèle. Les mages bénéficiant d'un statut élevé dans la plupart des sociétés, je commençai mes recherches dans les cabines les plus spacieuses, à la proue.

Au souvenir que j'évoque maintenant, la honte m'accable encore.

Traversant à la course les cursives exiguës, je pensai soudain aux esclaves enchaînés en bas. Tous brûlaient autant que moi d'être libérés du joug theran. Je devais descendre les délivrer avant de poursuivre ma quête.

Une petite voix me souffla de ne pas laisser passer ma chance, car je n'en aurais sans doute pas d'autre avant des mois, avec ou sans la coopération de Vrograth.

Les justifications de mon égoïsme criminel ne manquaient pas. Je pris l'escalier menant aux entrailles du vaisseau et je fonçai.

Au tournant suivant, je me retrouvai face à une elfe theranne. J'avais ma dague en main alors qu'il lui fallait dégainer son épée. Comme mon père me l'avait appris, je la poignardai dans l'abdomen et tournai la lame dans sa gaine de chair.

L'elfe expira avec un long gémississement. Je l'allongeai par terre. Le cadavre me fixa de ses grands yeux.

J'ignore pourquoi nous nous infligeons mutuellement des choses si atroces. Mais je sais une chose : il n'y a que le premier pas qui coûte.

Désormais, je devais continuer. Je n'avais plus le choix.

La présence de l'elfe impliquait que le mage n'était plus très loin.

Elle avait dû l'escorter en sécurité...

Méthodique, je fouillai toutes les cabines.

Dans la cinquième se trouvait ce que je cherchais.

CHAPITRE VIII

Il était allongé, le dos tourné vers moi. Outre les gouttes d'argent, sa tunique noire s'ornait d'une multitude d'yeux. Imprimés en repoussé, ils étaient à peine visibles. C'était un bel homme, la quarantaine avenante.

— *Vestrial !* cria-t-il.

Je crus capter quelque chose dans l'air. Il invoquait la Passion de la manipulation et de la duperie.

Je sentis une volonté envahir mon esprit. Ma première pensée fut que c'était *une Horreur !*

— Ramène-moi à terre sain et sauf, dit le mage.

Comme au sortir d'un rêve, j'affrontais une nouvelle réalité. Son ordre paraissait des plus naturels. Le moyen importait peu. Les pouvoirs accordés par Vestrial à mon ennemi l'emportèrent sur ma volonté.

— Je ne sais comment m'y prendre, bafouillai-je.

Grimaçant de douleur, il lâcha :

— Invoque des ailes de métal et nous redescendrons à terre en volant.

— J'ignore ce sortilège.

Il me regarda, les yeux ronds. Les cris de bataille se rapprochaient. Les Therans survivants avaient dû battre en retraite dans les entrailles du vaisseau.

— Tu es une élémentaliste ! J'ai vu ton aura ! Tu dois connaître les ailes de métal. Sans elles, que ferais-tu à bord d'un vaisseau aérien ?

— Ma présence à bord est accidentelle.

Je ne voulais rien tant que bondir et l'égorger. L'envie de tuer couvait en moi, telles des braises sous les cendres. Mais j'étais son jouet. Coûte que coûte, il me fallait l'emmener en sécurité.

Protégeant son bras brûlé, il me désigna une niche dans la cloison.

J'y trouvai des sacs en cuir et des boîtes en métal, de toutes les formes et de toutes les tailles.

— La boîte avec un rubis sur le couvercle, fit-il.

Je la pris, surprise par son contact glacé et pourtant agréable.

— Dedans se trouve le sort des ailes de métal.

— Je n'ai pas de tunique.

— Exact. Tu le lanceras à tes risques et périls. Je n'ignore pas ce que tu étais venue faire. Aide-moi à me lever. Les trolls auront bientôt tout envahi.

Sur le pont supérieur montaient les clameurs de victoire. J'aidai le mage et nous sortîmes. J'aurais voulu crier à l'aide, mais j'étais sous sa complète domination.

Dans les cales, je l'adossai près d'une porte ; il m'ordonna de nous barricader.

Je refusai.

— Obéis ou je te tue par magie. Dans tes rêves les plus fous, jamais tu n'aurais imaginé une mort semblable.

Sa menace ne me persuada pas. Les nécromanciens étaient des fréquentations déplorables. Mais si je mourais, j'aurais raté ma mission : l'emmener en sécurité.

J'obéis.

— Ouvre cet accès, hoqueta-t-il, pâle comme la mort.

S'il expirait, serais-je forcée de transporter son cadavre ? Ou serais-je libérée ?

L'accès avait le volume d'une porte. Le battant abaissé formait une rampe donnant sur le vide. Au-

dessus, j'aperçus un drakkar. Le temps tournait à l'orage.

— Ouvre la boîte et lance le sort.

J'obéis et découvris trois pierres plates couvertes de signes : les ailes de métal, le mur de feu, le tourbillon.

A mon répertoire figurait le mur de feu, mais pas les deux autres.

— Dépêche-toi !

Posant la pierre idoine sur le sol, je me concentrai. Dehors, les trolls tambourinèrent à la porte.

— Vite, chuchota le mage.

Le sort mémorisé, je le lançai.

Mes muscles dorsaux me firent mal. Je savais ce qui se passait, pourtant ma surprise était entière : mes os se transformèrent. Mes omoplates se soudèrent ; je dus me pencher pour compenser. Quelques instants encore, et je pus tourner la tête pour apercevoir les grandes ailes gris métal qui m'étaient poussé dans le dos. On eût dit que chaque plume avait été amoureusement sculptée par des artisans.

Souriant, le mage se campa derrière moi, glissa ses bras sous les miens et noua ses mains sur ma nuque. C'était inconfortable, mais pas intolérable.

— Maintenant ! souffla-t-il, impérieux.

M'engageant sur la rampe avec lui, j'aperçus des trolls, au-dessus. Intrigués, ils se penchaient à la rambarde de leur drakkar. Les voir me fit hésiter.

Le mage me poussa et nous tombâmes dans le vide. Le vert de la jungle et le gris de l'orage tourbillonnaient.

— Déploie tes ailes et vole ! cria-t-il.

Sous son emprise mentale, et désireuse de survivre, je battis des ailes. Néophyte, je découvris que voler était aussi facile que marcher. Ralentissant notre chute, je virai sur une aile et planai comme un aigle dans mon nouveau domaine.

— Il faut se poser ! siffla mon ravisseur.

Nous atterrîmes. L'ivresse de cingler les nuées à bord d'un vaisseau n'était pas comparable à celle de voler comme un oiseau, affranchi des contingences. Sans le mage, ma joie eût été complète. Me libérer de la gravité et de *tout* lien affectif me paraissait le plus merveilleux des objectifs.

Nous nous posâmes après une longue courbe d'approche.

Les trolls remportaient la victoire.
Mais qu'adviendrait-il de moi ?

CHAPITRE IX

Nous étions à la lisière de la jungle. Dès l'atterrissement — brutal —, libérée de l'emprise du mage, je fis volte-face, prête à lui arracher les yeux. Vif comme un cobra, il lança un nouveau sort. J'attrapai une poignée de terre pour la transformer en une volée de dards.

Trop tard.

L'air miroita autour de ses mains. Une douleur atroce me fit perdre connaissance.

Quand je revins à moi, la pluie ruisselait sur mon visage. J'étais dans la jungle et mes ailes avaient disparu.

Adossé à un arbre, le mage triomphait. Il nous avait téléportés au cœur des bois, où personne ne nous retrouverait.

Je bondis.

De nouveau, il invoqua Vestrial.

Cette fois, ça ne marcha pas.

Son sourire s'effaça. Levant les bras pour parer mes coups, il ne put m'empêcher de le prendre à la gorge pour l'étrangler.

Malgré ma colère, je l'entendais encore parler, d'une voix *calme*.

— Me nuire est la dernière chose que tu désires. Dérends-toi. Connais-tu mes pouvoirs ? Sais-tu ce que je pourrais t'offrir ?

Je m'efforçai de faire la sourde oreille. Les questeurs de Vestrial sont les plus manipulateurs de tous et les seuls capables de vous faire prendre des vessies pour des lanternes.

Mais ses paroles s'immisçaient en moi. Involontairement, je lâchai un peu prise.

Il invoqua Vestrial.

J'entendis sa voix dans ma tête :

— Mène-moi sain et sauf à Vivane.

Ce que je fis.

CHAPITRE X

Le voyage aérien prit plusieurs jours. Loin de me résigner, j'attaquai chaque fois que son pouvoir sur moi diminuait. Mais Vestrial intervenait toujours à temps. La volonté de fer de mon ravisseur, alliée au pouvoir de sa Passion et à mon épuisement, conspirait contre moi.

Je n'avais aucune chance.

J'étais de nouveau une esclave. Après les Therans et les pillards, c'était au tour d'un nécromancien. Qu'on ajoute à cela les années de folie de mon mariage, et j'avais la nette impression de n'avoir jamais été libre un jour durant mon existence.

Le mépris de mon ravisseur grandit de jour en jour. À ses yeux, j'étais un animal de bât, qu'il fallait museler de temps à autre. Une fois en vue des tourelles de la ville, il m'abattait. Oubliant volontiers que j'étais un être humain, il m'éperonnait, ignorant mes protestations.

Enfin, Vivane apparut à l'horizon.

Sous les rayons du soleil vespéral, le bleu des tours virait au noir. Du ciel, la vue me fit hoqueter de ravissement.

— Suffit ! aboya le nécromancien. Dépêche-toi de descendre !

Je savais qu'au sud de la cité se dressait le Quai des

Nuages. Au-delà, derrière la jungle, se nichait le village où nous avions vécu. Une fois encore, je me demandai où vous étiez et si je vous reverrais jamais. Une fois à destination, j'allais être exécutée. Ce serait au tour de votre père de vous chercher... Je doutais fort qu'il s'en préoccupe, et encore moins qu'il réussisse. Je m'inquiétais pour lui, avec les secrets plantés dans son âme comme des épines qui l'empêchaient de vivre pleinement sa vie. Sans doute était-ce pourquoi il faisait un artiste si brillant... Il vivait par procuration : à travers ses contes pour enfants.

Si je mourais, ce serait l'échec de ma quête de mère. Vous n'auriez plus personne sur qui compter.

Une affreuse épitaphe pour moi.

Bientôt, je vis une forteresse arrimée près d'une tour : celle du gouverneur !

L'édifice faisait partie d'un immense palais, la résidence du plus haut magistrat de la ville : Yorte Pa. Les Therans de retour, le gouverneur avait dû s'approprier les lieux.

En ce cas, vous deviez aussi y être.

En vue des remparts, je repris de la vitesse. Les archers allaient tirer quand ils reconnurent leur sorcier et baissèrent leurs armes.

— Atterris ici, m'ordonna-t-il.

Mais le sortilège se limitait à me forcer à le ramener à Vivane.

Mission accomplie : j'étais libre.

Je déciderais où atterrir.

Je me dirigeai vers une dépendance du palais, où se dressait une imposante fontaine en forme de tête de dragon.

— Que fais-tu ? hurla le nécromancien.

Je le traitai par le mépris.

Des portes vitrées donnaient sur le palais ; j'y vis mon reflet grandir : petit et rond, avec de grandes ailes grises.

Derrière les carreaux, je vis aussi accourir la garde.

Je tentai de fuir... mais je me ravisai instantanément en vous apercevant.

Je ne vous voyais pas nettement, mais je reconnus vos beaux cheveux blonds et l'ovale de vos visages. En tunique blanche, vous teniez chacun un plateau d'argent.

J'accélérerai.

— Arrête ! s'époumona le mage.

De nouveau, il chercha à m'imposer sa volonté : le conduire en sécurité à Vivane.

C'était déjà fait.

Je souris.

Emportée par mon élan, je me tournai sur le dos et me roulai en boule. Paniqué, le mage m'empoigna rudement.

Nous nous écrasâmes sur une vitre ; son dos la percuta franchement, lui arrachant un cri de terreur. Catapulté par terre, il se tordit de souffrance, tandis que la garde reculait.

A la vue du monstre ailé, vous avez lâché vos plateaux d'argent.

La vie avec les trolls m'avait singulièrement endurcie : euphorique, je ne sentis rien. J'ai dû pousser un hurlement de victoire.

Vous avez fondu en larmes.

Se ressaisissant, les soldats pointèrent leurs arbalètes et tirèrent. Je fus touchée au bras. Puis ils empoignèrent leurs épées.

Je m'élevai, mais la piètre hauteur de la salle ne rendait pas le vol pratique. Me heurtant au plafond et aux murs, je retombai.

Je vous avais retrouvés ! C'était tout ce qui comptait.

Un bras tendu vers vous, je rampai en vous appellant. J'aurais voulu vous emporter, très loin, ou au moins vous serrer sur mon cœur avant que les soldats me poignardent.

Vous avez reculé.

— Samael... Torran...

Enfin, vous m'avez reconnue. Tu as pris ton frère par la main, Torran, et tu as bravement avancé vers moi. Des arabesques argentées couraient sur vos visages.

— Maman ? as-tu lancé d'une petite voix au ton pourtant adulte et responsable.

On eût dit que c'était moi, l'enfant perdue.

Une porte claqua : le gouverneur Povelis arriva, hideux avec sa peau blanche d'asticot.

— Que se passe-t-il ?

Quatre soldats l'escortaient. Si j'avais tenté de fuir avec vous, j'aurais risqué vos vies. Guettant l'instant propice, je restai immobile.

Je tremblais d'épuisement et de tension.

Vous étiez là, devant moi, et je ne pouvais pas vous toucher !

— Mais que... ! s'exclama le gouverneur à ma vue.

T'en souviens-tu, Torran ? Tu t'es avancé et tu as déclaré avec autorité :

— C'est ma mère ! Laissez-la tranquille !

— Ah oui..., fit le gouverneur. Alors ? On vient à la rescouisse ?

Je ne dis rien.

— En fait, intervint le nécromancien qui s'était remis et qu'on avait aidé à se relever, elle m'a amené jusqu'ici. Elle a aidé des trolls à attaquer deux vaisseaux miniers. Pour ça, ils utilisaient un de nos navires, gouverneur : la *Fierté*, celui que nous pensions perdu corps et biens lors d'une tempête, il y a plusieurs mois.

Le gouverneur rassembla ses souvenirs avant de lui faire signe de continuer.

— Cette femme devait être une esclave à bord de la galère. Elle en sait long sur l'attaque des trolls, c'est certain.

Le gouverneur leva une main.

— J'ai peur de comprendre... Ces pillards barbares ont gagné ?

— Oui. Ils ont détruit nos vaisseaux. Cette femme avait retourné contre nous le canon de la *Fierté*.

Dégoûté, Povelis me dévisagea comme si j'étais une limace.

— Pour qui te prends-tu ? lâcha-t-il.

Vive comme l'éclair, je le frappai d'une de mes ailes et vous empoignai, chacun par un bras, pour m'élancer vers la fenêtre brisée.

Le gouverneur tomba avec un cri de douleur. La garde réagit aussitôt.

Tout se termina très vite : on me plaqua par terre et une épée mordit ma hanche.

Je perdis connaissance.

CHAPITRE XI

Ils me mirent dans une boîte munie d'une ouverture minuscule, par où filtrait un mince rai de lumière. Chaque nuit, un panneau s'ouvrait et quelqu'un glissait un bol de riz à mon attention.

Les jours puis les semaines passèrent.

Le temps perdit vite tout sens pour moi. Chaque fois que je m'endormais, comment aurais-je pu deviner, au réveil, si j'avais fermé l'œil vingt minutes ou huit heures ? La panique s'empara de moi : m'avait-on oubliée dans ce cercueil ? Je n'avais même pas la place de m'asseoir. Les genoux pliés, je m'appuyais contre les cloisons.

Il me semblait parfois que mes hurlements ne cessaient jamais. Je devenais hysterique.

Une fois morts, tous les êtres sombrent dans l'oubli.

Mais être enterré vivant est un des sorts les plus atroces qui soient. Dans les ténèbres, je ne savais plus où j'en étais.

Parfois, je me croyais revenue dans la fosse du Bois de Sang, en compagnie de J'role. A l'époque, votre père était muet. Dans ses yeux se lisait une colère terrible.

Et une tristesse infinie.

Pourtant, il y avait déjà en lui quelque chose du rebelle. On pouvait le mettre cent fois à genoux. Cent fois il se relevait.

Cette qualité m'avait attirée.

Dans ma folie, je tins avec lui de véritables conversations...

— Pourquoi faut-il toujours que tu partes ? lui demandai-je.

— Je le dois.

— Pourquoi ?

— Ne m'oblige pas à te répondre.

— Pourquoi ?

— Tu me tueras ! Et ensuite, tu le regretteras.

— Pourquoi ?

— Jamais tu ne supporteras le choc si je te dis la vérité.

Je martelais la boîte de coups de poings, jusqu'à ne plus rien sentir. Mes jambes étaient comme mortes.

— Comment oses-tu... ! Comment oses-tu décider ce que je peux ou non supporter ? N'as-tu aucun amour pour moi ? Et qu'indifférence pour ta famille ?

Il touchait mes mains : des centaines d'aiguilles s'enfonçaient dans ma chair.

— Si. Voilà pourquoi je ne peux rien dire. Ne comprends-tu pas ? Si j'avoue tout, tu partiras !

— J'role, si tu ne dis rien, tu partiras. Comme toujours ! Confie-toi à moi : il se pourrait que je reste.

— Ce secret m'appartient. Ne me demande pas de te le confier.

— Nous sommes mari et femme, J'role. Il est à nous !

Il dénoua ses doigts des miens et disparut.

Je m'époumonais en vain. Personne ne venait à mon secours.

Personne ne me prêtait attention.

Seule avec J'role, je restai enterrée vivante une éternité.

CHAPITRE XII

Quand on ouvrit la boîte, la lumière m'aveugla.

- Je l'avais bien dit, fit une voix de femme.
- Je le reconnais, dit une voix masculine.
- Tu as soutenu que ce n'était pas elle.
- J'ai dit que je n'en savais rien.
- Sortons-la de là.

Malgré mes paupières obstinément baissées, une lueur rouge agressait mes pupilles. On me tira par les poignets.

— Avec ces tracasseries administratives, lança la femme, on n'est même plus au courant de rien !

- Je ne dis pas le contraire.
- D'après toi, on ne l'avait pas perdue.
- Et c'était vrai ! Elle était séquestrée ici.
- Suis-je libre ? murmurai-je.

Mes geôliers éclatèrent de rire.

- D'une certaine façon, dit la femme.
- Où... m'emmenez-vous ? Où sont mes fils ?
- On te conduit devant le gouverneur Povelis, dit l'homme. J'ignore où sont les jumeaux.
- Le gouverneur a mes garçons !
- Alors vous serez bientôt réunis...

*

* *

Le soleil m'accabloit. Autour de moi, il y avait foule. Depuis la plate-forme située sur la grand-place de Vivane, je distinguais des marchands, des commerçants et des mendians.

Attachée à un pilori, les bras et les jambes en croix, de pauvres haillons sur le dos, je me sentais terriblement vulnérable.

Près de moi se tenaient le gouverneur et deux gardes, dont un armé d'un fouet. Les soldats formaient un carré autour du pilori.

Vous étiez sur le balcon où j'avais effectué un atterrissage suicidaire.

Vous pleuriez toutes les larmes de votre corps.

— Je peux te tuer comme bon me semble ; tu es à ma merci, lâcha le gouverneur.

Je hochai la tête.

— Nous n'avons pas retrouvé les trolls qui t'accompagnaient. Où sont-ils ?

— Que vous importe ?

— Ils deviennent... agaçants.

Levant les yeux, je vis qu'il cachait un sentiment situé entre la peur et la contrariété. Dire des pillards qu'ils étaient « agaçants » était un euphémisme.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Entendu ! Si on coupait court aux protestations grandiloquentes pour en venir au fait ? Je peux te torturer ou supplicier tes enfants sous tes yeux, selon ce qui te déliera le plus vite la langue. Parle, ça nous fera gagner du temps !

Je le regardai. Il me parut pâle et amaigri. Quelle sorte de monstre se dressait devant moi ?

— Vous ne faites aucun effort pour vous assurer ma coopération.

— Je me *moque* de ta coopération ! Je ne demande rien, je prends ! Ces trolls viennent des Pics du Crénuscle, mais nous ignorons de quel clan il s'agit. Notre expédition punitive n'est jamais revenue. Et nous risquons d'enflammer toute la région si nous

frappons au hasard. Alors ? Quel est ce clan et où se cache-t-il ?

Son souffle chaud me donna la chair de poule. Je trouvai l'énergie de sourire :

— Les trolls vous empoisonnent la vie, pas vrai ?
— Des problèmes mineurs, rien de plus.
— Mais vous avez horreur des tracasseries, n'est-ce pas ? Je parie qu'un haut fonctionnaire, quelque part, voit d'un mauvais œil vos rapports sur ces « problèmes mineurs ». Il se demande si vous êtes vraiment l'homme de la situation... Vous êtes sur le point d'être *remercié*... Pas vrai ?

Il recula ; son masque s'effrita, me laissant voir pour la première fois sa peur et sa colère.

— Fouettez-la jusqu'à ce qu'elle parle ! cria-t-il aux gardes.

CHAPITRE XIII

J'entendis le fouet claquer dans mon dos et tentai de me préparer.

On a beau s'attendre aux coups, ça ne diminue jamais la douleur.

Les dents serrées, je m'efforçai de retenir mes hurlements.

Vous avez commencé à crier...

Pourquoi continuer ? Vous avez tout vu. Le sang, les plaintes que je ne pouvais plus retenir... Quand, à bout de forces, j'implorai grâce, le gouverneur suspendit mon châtiment. Il approcha et répéta sa question :

— Le nom de ton clan ? Où est-il ?

Durant ce bref répit, j'avais pu reprendre mon souffle. Seules les chaînes que j'avais aux poignets me retenaient debout.

— Continuez, lâcha le gouverneur.

Mon bourreau m'arracha la peau du dos à coups de fouet.

Encore, et encore, et encore...

— Qu'on amène les enfants, dit enfin Povelis.

La foule ne perdait pas une miette du spectacle. A mes douleurs s'ajoutait la honte d'être exposée aux regards à demi nue et sans défense.

— Pas mes garçons..., bafouillai-je, à peine consciente.

— Si, dit Povelis. Je crois que j'ai été très clair...

— Pas mes garçons...

— Alors parle !

J'étais aux portes de la mort et il prenait mes difficultés à articuler pour de la résistance. A présent, le fouet s'abattait sur mon visage, mon cou et mes seins... J'avais l'impression de sombrer, de me noyer.

Je ne vous vis plus sur le balcon... On vous escortait déjà vers le lieu de mon supplice.

A cet instant, j'aperçus des points noirs dans le ciel. D'abord, je crus à une illusion ; le sang qui coulait dans mes yeux me brouillait la vue. Puis, ces points noirs grandirent et devinrent des drakkars.

Ainsi qu'un vaisseau de pierre theran, la coque veinée d'arc-en-ciel.

On cria sur les remparts. La foule se détourna pour regarder.

Le gouverneur lança :

— Allez chercher un mage et prévenez Quai des Nuages. Il nous faut une flotte sur-le-champ.

Les officiers hésitèrent, mal à l'aise. L'un d'eux admit à contrecœur :

— Gouverneur, notre flotte n'est pas à Quai des Nuages.

— Où est-elle ?

— Partie attaquer les trolls.

CHAPITRE XIV

Du coup, on m'oublia.

Des marins embarquèrent à bord de deux vaisseaux arrimés aux tours. Les capitaines aboyèrent des instructions. Les citadins, revenus de leur surprise, cédaient à la panique. Les marchands remballèrent leurs étals en quatrième vitesse. Habitants, artisans et esclaves s'enfuirent.

Certains gardèrent la tête froide. J'en vis qui échangèrent des sourires, chuchotant comme des conspirateurs avant de se séparer.

— Tuez-la vite, ordonna le gouverneur avant de tourner les talons, dégoûté par la tournure des événements.

Il se lavait les mains de mon sort.

Aujourd'hui, en repensant à lui, je m'étonne. Cet homme semblait constamment sur le point de dire ou de faire quelque chose. Ses passions étaient des plus confuses. Soucieux de se gagner l'approbation de la haute administration dont il dépendait, il a commis toutes les erreurs d'un débutant.

Un fois son but atteint, et parvenu aux plus hautes charges — celles de gouverneur —, ayant tout sacrifié à son ambition, Povelis n'était plus qu'un mort en sursis.

Escorté par la garde, il regagna son palais.

Un soldat approcha, lame brandie, pour me donner le coup de grâce. Soudain, des exclamations et des cris s'élevèrent : une demi-douzaine d'hommes et de femmes attaquaient les gardes !

Avant que ceux-ci aient le temps de réagir, les rebelles les eurent taillés en pièces.

Une femme prit un trousseau de clefs sur un cadavre et me libéra, puis me souffla son nom à l'oreille.

— Je suis Releana..., répondis-je.

— Bien, tout ennemi du gouverneur est... Pardon ? Tu as dit Releana ?

Hochant la tête, je baissai enfin les bras. En grimaçant de douleur.

— J'role nous a demandé de te chercher.

— J'role ?

— Oui.

Des coups de canon couvrirent nos voix. Les Griffepierre passaient aussi à l'attaque ! Alors que les deux vaisseaux therans manœuvraient pour se dégager des tours, les trolls se lancèrent à l'abordage et massacrèrent les marins.

La forteresse étant encore arrimée au palais, le plus dur restait à venir. Je vis des dizaines de gardes, sur les remparts, préparer la riposte.

— Mes enfants !

— Les jumeaux ? s'enquit un rebelle.

— Oui : le gouverneur les séquestre !

— Alors ne traînons pas. Il peut chercher à fuir à bord du *Sauveur*. (Je pris l'air perplexe.) C'est la forteresse. Ils les baptisent, comme nous les vaisseaux.

— Dépêchons-nous..., bafouillai-je.

— Nous les aurons, m'assura la femme qui m'avait libérée. Toi, conduis-la à...

— Non ! m'insurgeai-je, réunissant mes dernières forces. Je vais avec vous : ce sont *mes enfants* !

Ma voix était rauque et voilée par la douleur. On s'écarta devant moi.

— Très bien, fit la femme. Allons-y.

En remontant les rues de la ville, je comptai les drakkars : une vingtaine. Les trolls s'étaient appropriés les vaisseaux d'autres clans, ou ils s'étaient alliés à leurs voisins. Le gouverneur n'avait-il pas parlé d'expédition punitive ? Peut-être ses troupes avaient-elles sous-estimé les pirates. Et les clans, oubliant leurs divergences, s'étaient unis contre un ennemi commun. A coup sûr, Krattack n'avait pas manqué d'exploiter l'occasion qui s'offrait à lui.

Les drakkars convergèrent vers le *Sauveur*, encore amarré au palais. Utilisant sa coque de pierre pour protéger des tirs les vaisseaux en bois, l'*Arc-en-Ciel* menait l'attaque.

Le temps que les Therans pointent les canons de la forteresse, les trolls étaient déjà sur eux. Bondissant sur les remparts, ils leur tombèrent dessus.

Pendant ce temps, mon groupe traversait les rues à la course. Des combats avaient éclaté un peu partout. Les Therans tentaient de contenir la populace. Je vis beaucoup de citoyens armés de vieilles épées. La rébellion était en bonne voie.

Nous atteignîmes le palais sur lequel la forteresse jetait une ombre immense. Les trolls avaient immobilisé leurs vaisseaux à bonne distance. Je ne vis plus trace du mien.

Nous nous engouffrâmes dans la résidence.

Ou plutôt, mes compagnons. Avec les semaines passées dans la « boîte », et le supplice que je venais de subir, j'étais arrivée au bout de mes forces. Dans le feu de l'action, les rebelles continuèrent sans faire attention à moi.

Mais une force implacable me poussa à me traîner plus loin.

Me tenant aux murs, je laissais derrière moi une piste de sang.

Dans le palais, les combats faisaient rage. J'enten-

dais cliqueter les épées et crier les belligérants. De salle en salle, je voyais des esclaves se retourner contre leurs maîtres, les écraser sous leur nombre et les battre à mort. Personne ne fit attention à moi.

Arrivée au pied d'un escalier, j'entendis la voix du gouverneur ordonner qu'on l'amène à bord de la forteresse coûte que coûte. Puis je le vis, entouré de ses gardes : quelques trolls et un elfe, tous blessés.

Comme il se tournait, je vous aperçus.

Torran, tu te débattais dans les bras d'un troll. Samael, ton regard se posait partout, à la recherche d'un moyen d'évasion.

Alors tu me vis au pied de l'escalier. Tu allais crier ; je mis un doigt sur ma bouche.

Le groupe du gouverneur s'éloigna. Les dents serrées, je montai aussi vite que je pus.

Quand j'atteignis le palier, vous aviez disparu. Sur le sol, je vis briller de la poudre argentée.

Celle de votre curieux maquillage.

Je suivis les paillettes...

CHAPITRE XV

Les combats se calmaient, le tumulte diminuait. Je longeai les couloirs sans être inquiétée, et j'atteignis l'escalier d'une tour. Cette fois, vos pleurs me guidaient. Moi-même, je n'étais pas loin de pleurer de frustration. Vous sembliez si loin de moi ! Allais-je jamais vous rattraper dans le triste état où j'étais ? Avoir traversé tant de contrées pour échouer à deux doigts du but, presque à l'agonie, me paraissait une singulière cruauté du destin.

Je sentis quelqu'un derrière moi.

Elle était de retour.

Toujours enceinte et en armure d'argent, ce n'était plus une géante et ses cheveux noirs cascadaient sur ses épaules.

— Qui es-tu ? bafouillai-je.

J'avais peur : elle attendait trop de moi et m'accuserait d'avoir échoué.

— Je suis Thystonius. Qui d'autre ?

— Garlen m'est apparue. Elle était à ton image.

— Tu dois être une jeune femme très perturbée.

Jeune, moi ? Sûrement pas !

Je le lui dis.

— Tu as trente ans, dit-elle. En toi, les Passions sont vivaces...

— Mes enfants ? la coupai-je.

Sans espérer de réponse, je me hissai sur les premières marches.

— Attends...

Elle effleura mon visage : ma lassitude s'évanouit, comme un mauvais rêve. Je n'aspirais plus qu'à une chose : battre le gouverneur et ses laquais à leur propre jeu, quitte à m'épuiser. Je baissai les yeux : mes plaies n'avaient *pas* disparu.

C'était la Passion de l'affrontement et du courage : il ne s'agissait ni de guérir ni de réconforter.

— Merci.

— Que feras-tu quand tu les auras récupérés ?

— Je retournerai chez moi et je les élèverai ! lançai-je en gravissant les marches.

Sur le palier suivant de l'escalier en colimaçon, elle m'attendait.

— Et les Therans ?

— Quoi ? criai-je, courant de plus belle, portée par l'espoir et la soif de combattre.

Au palier d'après, elle continua :

— N'as-tu pas besoin de protéger tes enfants des Therans ?

— D'autres se chargeront de ces esclavagistes ! Je suis une mère, ni plus, ni moins !

— Vraiment ?

Elle disparut.

Toutes mes douleurs revinrent. J'aperçus le sommet de la tour. Encore quelques marches à gravir...

— Thystonius..., implorai-je. De grâce...

Mais les Passions se moquent des plaintes. Elles ignorent les geignards.

Je ne pouvais compter que sur moi. Me relevant, je franchis les derniers pieds qui me séparaient du sommet : une grande salle ronde aux murs vitrés. Accrochée à une balustrade, à l'ouest, flottait la forteresse connectée au palais par un pont-levis.

Vous y étiez, traînés par vos ravisseurs. Derrière vous, dans la cour, j'aperçus des cadavres de Therans

comme de pirates. Les trolls en déroute remontaient à bord de leurs drakkars, qui planaient à basse altitude.

Qu'à cela ne tienne : tout n'était pas dit ! A cet instant, l'*Arc-en-Ciel de Pierre* réapparut. J'role et une demi-douzaine de trolls sautèrent sur la passerelle pour bloquer le chemin au gouverneur.

— Tu as quelque chose qui m'appartient ! lança J'role à Povelis.

— Tu es leur père ?

— Ça te surprend ?

— Je m'attendais à quelqu'un de plus musclé, de plus carré. Tu ne mérites pas la femme que tu as.

Je m'approchai du balcon. Dans la cour, d'autres gardes accouraient. Sans doute un bain de sang allait-il suivre. Toutes ces épées, sans compter l'indifférence des pirates envers les enfants, risquaient de vous tuer, mes chéris, en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire.

Réunissant mes dernières forces, je m'engageai sur la passerelle quand le combat commença. Aucun Theran ne me vit venir : tous me tournaient le dos. Les trolls vous lâchèrent ; le gouverneur vous retint par la main. La seule idée que cet être à la chair blême vous touche ainsi me répugna au point que je bondis et le plaquai à terre.

La passerelle vibra : le *Sauveur* lâchait ses « amarres ».

Vous agrippant à mon tour par la main, je cherchai des yeux mon vaisseau : il planait à plusieurs centaines de pas de là, afin de se jouer des canons. Il se rapprochait pour nous sauver. Mais le gouverneur et ses trolls nous séparaient de votre père et des pirates.

Povelis se releva, dague au poing, et avança.

— Maman, maman ! avez-vous crié, vos petites mains dans mes poings. Partons vite !

L'*Arc-en-Ciel de Pierre* était encore loin. Derrière nous se dressait la tour. Si j'avais pu lancer à volonté le sort des ailes métalliques...

Le gouverneur enfonça sa dague dans ma cuisse droite. Roulant sur moi-même, je ripostai par un direct. Vous lui avez alors sauté dessus, pour le frapper de vos petits poings.

Je vous hurlai de faire attention à la lame. Torran, tu fis l'impossible pour la lui arracher, et tu récoltas une entaille au bras droit.

Je profitai de l'effroi de Povelis pour lui flanquer un coup de pied au visage, qui le propulsa au bord du vide. Vous avez couru pour tenter de l'y précipiter. Avec vos petits poings serrés et vos mines sombres, vous aviez tout de guerriers. Si je n'avais pas eu le cœur au bord des lèvres en mesurant les risques que vous preniez, j'aurais trouvé cela comique.

Le gouverneur cria : un des trolls se tourna vers nous, épée au poing, et accourut. Avisant ce guerrier, vous vous êtes réfugiés près de moi. Nous allions mourir avant que mon vaisseau arrive. Derrière nous...

— *Maman !* hurlas-tu, Torran. Il faut sauter !

Ne voyant aucune alternative, je vous pris dans mes bras, ignorant la douleur, et je courus vers la tour. Samael, je me souviens que tu m'embrassas dans le cou.

Au bord de la passerelle, je sautai, emportée par mon élan désespéré.

A cet instant, je vis de nouveau la Passion — Thystonius ou Garlen, comment savoir ?

De ses bras puissants, elle me *porta*.

Nous atterrîmes dans la tour. Le troll qui m'avait pourchassée ne put s'arrêter à temps et bascula dans le vide.

Je fis signe à J'role, encore aux prises avec ses adversaires. J'aperçus son sourire. L'*Arc-en-Ciel de Pierre* passa sous le pont-levis : les pirates purent sauter.

Au même instant, les Therans relevèrent le pont-levis.

Epuisée, je m'écroulai sur la marche palière de l'escalier.

Vous m'avez demandée si j'allais bien. Je vous dis la vérité. Vous vous êtes agenouillés à mes côtés et m'avez chacun palpé le front doucement.

Comme je faisais chaque fois que vous aviez de la fièvre.

CHAPITRE XVI

Le pillage suivit aussitôt.

Comme je le découvris plus tard, durant les trois mois que j'avais passés dans la *boîte*, J'role avait arrangé une alliance entre les pirates trolls et les rebelles de Vivane.

A présent, les trolls arpentaient la ville en conquérants. Selon la coutume, ils prenaient ce qu'ils voulaient. Les splendeurs du palais eurent toute leur attention.

Les citoyens se considéraient comme libérés du joug theran. Le comportement de leurs « libérateurs » les effara. Les combats reprurent de plus belle, chaque camp considérant comme siens les trésors de Vivane.

Tandis qu'une nouvelle bataille faisait rage, je me dirigeai vers les portes de la ville avec vous. J'en avais assez des trolls, des pirates et des Therans ! Je n'aspirais qu'à retrouver mon foyer. Dans le ciel qui s'assombrissait montait la fumée des incendies qui se multipliaient ça et là. La majorité des citoyens s'étaient barricadés chez eux.

Je refusais toute confrontation avec votre père. J'étais trop faible pour affronter ses belles paroles, sa logique et ses épuisantes demandes d'affection. Dans mon esprit fébrile, tout ce qui s'était passé ces derniers mois était sa faute. Je jetais sur lui tout le blâme.

Rappelez-vous à quel point j'étais épuisée.

Un manteau pourpre masqua un instant le ciel ; les étoiles scintillèrent.

Sans crier gare, votre père se campa devant moi, auréolé de flammes. D'abord, il me sourit, heureux de me retrouver saine et sauve. Puis, vous voyant dans mes bras, ses traits s'adoucirent tant que je crus qu'il allait fondre en larmes.

— Où étais-tu, Releana ? Je t'ai cherchée partout.

— Nous parlerons plus tard. Je les ramène à la maison.

— Nous irons avec le vaisseau ! Tu voulais faire le chemin à pied ?

En réalité, j'y avais déjà songé. Naturellement, voler paraissait bien mieux. Oui... C'était la solution.

Vous vous êtes crispés. Vous ne connaissiez pas cet homme, et vous vouliez me protéger.

— Chut, fis-je. Ne craignez rien. C'est...

Les paroles me manquèrent. Comment vous expliquer ?

Nimbé de rouge, J'role avança. Les bras tendus, il déclara :

— Je suis votre père.

Etonnés, vous avez levés les yeux vers moi pour que je confirme. Mais pourquoi forcer une confrontation à cet instant précis ? Peut-être débordait-il de joie de vous revoir sains et saufs. Peut-être était-il heureux d'avoir eu l'occasion de se battre pour vous, et de vous sauver la vie.

Depuis longtemps, je soupçonne les hommes, votre père compris, de croire que l'amour se mérite en versant le sang.

Se pensait-il à présent en droit de réclamer votre affection ?

En tout cas, vous m'avez rejoints sans hésiter.

— Maman ? as-tu dit, mon cher Torran.

— Papa ? as-tu demandé, Samael.

Cet accueil me plongea dans la confusion. C'était la première fois que nos enfants nous appelaient ainsi.

Agenouillé, J'role vous invita à venir l'étreindre, comme n'importe quel enfant le fait avec son père.

— Pourquoi fais-tu ça ? chuchotai-je à J'role.

J'aurais voulu pouvoir dire que son sourire respirait la joie et la fierté. En réalité, c'était celui d'un vainqueur. Comme tant d'autres fois, ce n'était pas à vous qu'il souriait mais à *lui-même*, car il était ravi de remporter une victoire, même intime...

Mais vous y étiez, non ? Pourquoi vous expliquer ce que vous savez déjà ? Peut-être parce que les enfants que vous étiez alors ne pouvaient tout à fait saisir ces subtilités.

De plus, vous avez oublié ces événements.

Je vous rafraîchis la mémoire pour mieux vous dresser contre votre père.

— J'ai été trop souvent absent, Releana, dit-il machinalement.

Il vous regardait, hésitant ; je compris qu'il ne vous distinguait pas l'un de l'autre.

— Es-tu vraiment notre père ? s'enquit Torran, baissant le ton d'un octave pour mieux imiter la voix grave qui sied aux adultes.

— Oui, croassa J'role.

— Tu es le bouffon de notre village ! s'écria Samael. Comment peux-tu être notre papa ?

— Je...

— Les bouffons peuvent être des papas, objecta Torran.

— Pas lui.

— Pourquoi pas ?

— Il n'a jamais dit *avant* qu'il était notre papa.

— Ça ne veut rien dire !

— Maman, pourquoi le bouffon ne nous a-t-il rien dit, si c'est vrai ?

Que pouvais-je répondre ? Du reste, je n'en avais aucune envie. J'role avait lancé la balle... A lui de jouer. Pour une fois qu'il se comporte comme un parent !

— Demandez au bouffon, vous conseillai-je.

Vous avez hésité. Torran a pris la parole :

— Si c'est la vérité, pourquoi ne nous as-tu rien dit ?

— Bien... (J'role se tourna vers moi ; une partie de mon cœur aurait voulu l'aider.) C'est vrai. Je suis votre père. Parfois, vous savez combien on est absorbé par une chose ?

Incertains, vous n'avez pas desserré les lèvres.

— Releana ! (Wia accourut. Mes blessures lui firent ouvrir de grands yeux.) Oh ! Seigneur, dans quel état es-tu ?

Le regard de J'role lui fit comprendre qu'elle avait interrompu quelque chose d'important.

— Que faire ? me demanda-t-elle.

— Rentrons, dis-je.

— Très bien.

Wia à mon côté, je vous entraînai loin de J'role.

— Est-ce notre papa, maman ? avez-vous redemandé. Pourquoi ne vient-il pas avec nous ?

— Votre père et moi avons des problèmes, dis-je.

— Tu veux dire que vous ne vous aimez pas, fit Torran.

Tu n'as jamais mâché tes mots, mon garçon.

— Nous nous aimons encore ! cria J'role.

Les yeux rivés sur le sol, les poings serrés, il ne bougea pas.

— Je ne sais vraiment pas, vous dis-je dans un souffle.

— Mais c'est papa, insista Samael.

— Papa et moi avons beaucoup à discuter.

— Mais...

Tu fondis en larmes.

— Silence ! dit Torran.

Je voulus m'agenouiller pour consoler Samael, mais je m'effondrai, les jambes coupées. Vous prenant dans mes bras, je vous étreignis aussi fort que possible.

— Je veux mon papa..., gémit Samael.

Autant vous le dire : ça m'a mise hors de moi !
Qu'un homme que vous n'aviez presque jamais vu
éveille autant votre intérêt me fit voir rouge. J'aurais
voulu vous secouer comme des pruniers, histoire de
vous remettre du plomb dans la tête !

Tout plutôt que cet imposteur incapable d'expliquer
son absence !

Je réussis à me calmer.

— Moi aussi, je veux papa, fis-je, n'en pensant pas
un mot. (Du moins, je crois. Je n'en sais plus rien.)
Mais pas maintenant. Un jour, peut-être.

— Bientôt ?

— Un jour.

Wia m'aida à me relever. Nous reprîmes notre
route. J'role ne chercha pas à nous suivre ou à ajouter
quelque chose.

Et vous non plus, pendant longtemps.

CHAPITRE XVII

Nous cheminâmes à pied. Puis, grâce au bon cœur d'un caravanier, nous poursuivîmes en chariot. Je fus malade comme un chien. Une questrice de Garlen resta à mon chevet et combattit le mal.

De retour dans notre village, nous le trouvâmes en ruine, bien évidemment. Les herbes folles et les lianes avaient repris leurs droits. Du sol détrempé par les pluies saillaient encore des squelettes à demi enterrés. Nos champs étaient en friche.

Il ne restait rien.

— Où est tout le monde ? avez-vous demandé.

Parti, bien sûr. Asservi, en fuite... Il ne m'était jamais venu à l'idée que mon foyer avait été réduit en cendres.

— Je suis désolée, mes chéris...

— Ce n'est pas grave, maman. Tu n'y pouvais rien.

— Elle est très triste, Torran, dit Wia. Elle a beaucoup de chagrin.

Plus loin à l'ouest, près de la Mer des Enfers, nous rencontrâmes un autre village. Bientôt, je remplaçai le mage local, qui avait disparu.

Une chose me réjouissait : J'role n'était pas près de nous retrouver.

Nous devînmes des membres à part entière de la communauté. Vous vous fîtes de nouveaux amis. Moi aussi : Wia et moi étions désormais très complices.

Comparé au clan troll, notre village d'adoption était un parangon de douceur de vivre et d'esprit d'ouverture. Il ne s'agissait plus de se débattre contre une nature hostile, et de subsister de rapines, mais de construire une communauté capable de se défendre contre les menaces extérieures.

Le changement était radical.

Vous fûtes la proie de cauchemars et je vous rassurai de mon mieux. Jusque-là, j'avais cru que les enfants étaient bien armés contre les drames, grâce à leur rapidité d'adaptation naturelle.

Vos personnalités n'étant pas encore tout à fait affirmées, j'ai pensé qu'avoir un foyer vous ferait oublier ce que vous aviez vécu.

Je me trompais.

Combien de fois me suis-je précipitée dans la chambre pour vous trouver en larmes dans votre sommeil ?

Une enfance malheureuse aide à *forger* un caractère. Elle fait partie de l'adulte qu'on devient. Rien ni personne ne peut nous en débarrasser.

Je vous berçais dans mes bras, vous donnant tout l'amour dont j'étais capable pour faire reculer le souvenir de vos épreuves : arrachés à votre maison, asservis par des étrangers, témoins de morts atroces... Après tout, vous aviez vu gésir les os de vos voisins...

Mes câlins et mes paroles vous aidèrent-ils un peu ?

Je l'ignore, mais je n'avais aucune autre arme contre le mal.

Et les mois passèrent.

CHAPITRE XVIII

Après l'attaque contre Vivane, les Therans battirent en retraite sur le Quai des Nuages. Leur flotte avait été affaiblie par l'offensive des Griffepierre. Le trafic d'esclaves s'en ressentit.

Beaucoup s'attendirent alors à ce que les Therans repartent.

C'était chanter victoire un peu vite.

Le jour de votre huitième anniversaire, ils revinrent.

Les enfants jouaient avec vous dans la cour ; c'était à qui braillerait le plus fort.

Soudain, des cris de surprise nous firent lever la tête. *Trois* forteresses volaient vers nous, flanquées d'une dizaine de vaisseaux.

Arrivés à bonne distance de leur cible, elles bombardèrent Branthan, le village voisin, de boules de feu.

Pourquoi un hameau était-il l'objet d'un tel déchaînement de violence ?

Nous étions les suivants sur leur trajectoire...

— Tous aux abris ! m'époumonai-je, terrifiée.

Parmi les villageois qui m'entouraient, peu avaient eu maille à partir avec les Therans. Aussi avaient-ils du mal à comprendre ce qui se passait.

— Ne restez pas là ! criai-je. Ils viennent tout raser pour venger la chute de Vivane ! Il faut fuir !

Au lieu de réagir, les gens me regardèrent avec des yeux ronds. Ce qu'ils pensaient était écrit sur leurs visages : pour qui se prenait donc cette étrangère ? A peine arrivée dans leur communauté, elle prétendait donner des ordres !

J'avais passé trop de temps chez les trolls pour m'encombrer de ce genre de considérations au détriment de l'efficacité. L'heure n'était plus aux civilités.

Tous les regards étaient braqués sur moi.

— Fuyons dans la jungle ! Mieux vaut détalier qu'attendre la mort !

Certains hochèrent la tête, convaincus que la raison parlait par ma bouche. L'ancien du village envoya des gosses conseiller aux fermiers des alentours de s'abriter. Tandis que les vaisseaux se rapprochaient, nous prétâmes main-forte aux malades et aux vieillards. Je dus presque traîner des laboureurs hors de leurs champs, tant ils ignoraient la gravité du danger.

A l'abri dans la jungle, nous assistâmes au terrible châtiment. Le *ciel* cracha le feu sur les étables, les foyers et les édifices.

On pouvait dire adieu aux récoltes.

Les villageois fondirent en larmes. Certains empêchaient leurs voisins de faire une bêtise. Dans cette explosion de violence, ils auraient tenté de sauver leurs biens au mépris du danger.

Les torrents de flammes se rapprochaient dangereusement, menaçant la jungle.

— Reculez vite ! m'époumonai-je. Ne traînons pas là !

Le cœur battant à tout rompre, le souffle rauque, nous nous enfonçâmes dans les profondeurs humides, sans un regard en arrière. Retenue par le treillis touffu de la jungle, la vague de chaleur nous rattrapa, manquant nous rôtir la peau du dos. J'agrippai vos petites mains et refusai de vous lâcher, alors même que vous trébuchiez tous les trois pas. J'étais désespérée : plus rien ne comptait hormis vous mettre à l'abri.

Nous fûmes vite séparés des autres. Bientôt, je n'entendis plus les cris de panique et de frayeur. Notre irruption avait fait fuir la plupart des animaux sauvages. Pour finir, à bout de forces, je m'écroulai et éclatai en sanglots.

Samael fit de même.

Torran proclama haut et fort sa détermination de me protéger.

A la nuit tombée, nous rebroussâmes chemin. Au clair de lune, les maisons en ruine avaient des reflets noir et argent. Le vent portait encore l'écho des plaintes des victimes.

Vos mains dans les miennes, je tournais le regard sur le désastre. Comment pouvait-on agir avec une telle brutalité contre un paisible village ?

J'avais l'impression que les Horreurs étaient de retour, avec leur cortège de tortures et de chagrins.

Pourtant, les Therans n'étaient pas des monstres venus d'ailleurs...

Ils vivaient dans le même monde que le nôtre.

CHAPITRE XIX

Quand votre père nous retrouva, trois semaines plus tard, j'aspirais à une seule chose : la liberté. Il ne s'agissait pas de fuir toute responsabilité, comme je l'avais cru chez les trolls, mais de repousser la fatalité qui s'attachait à mes pas.

J'role, les Therans et Krattack m'avaient tous impliquée dans des desseins contraires à ma nature.

Pour moi, vivre en paix avec l'univers signifiait forger des liens d'amitié et d'intimité avec son entourage. Etre heureux ne consistait pas à conquérir, mais à savourer les choses en sécurité.

Même si j'avais roulé ma bosse avant de vous mettre au monde, mes chéris, j'avais contribué, à mon modeste niveau, à améliorer notre cadre de vie. Du moins me plaisais-je à le croire. Combattre les monstres était dans l'intérêt de tous. De plus, j'avais voulu aider J'role, et donner tout son sens à notre mariage en partageant le danger avec lui.

Après des mois de réflexion, je me dis que nos existences avaient sensiblement divergé.

A son arrivée, quand je vis le sourire qu'il arborait, j'eus la confirmation de mes doutes.

L'Arc-en-Ciel de Pierre se posa au centre du village qui se relevait à peine de ses ruines. Il attira tant l'attention que votre père se campa à la proue plus longtemps que nécessaire.

L'équipage se composait de trolls et d'anciens esclaves déracinés. Dans un monde impitoyable, le vaisseau était devenu leur unique refuge. Les voyant nettoyer les canons et s'occuper de la voilure, je ne pus que sourire. Quelques mois leur avaient suffi pour devenir des marins accomplis. J'étais fière d'eux.

Enfin, J'role se décida à sauter à terre. Il fit un saut de l'ange impeccable. Comme toujours, son panache lui valut des applaudissements enthousiastes.

J'étais heureuse que vous soyiez partis aider des amis aux champs. Tandis que votre père savourait l'admiration de son nouveau public, je dressai mes boucliers.

Il m'avait retrouvée ? Bien. Ce n'était pas une raison pour que je le laisse de nouveau m'empêsser l'existence.

Quand il eut fini de serrer les mains des braves gens qui l'accueillaient, il vint vers moi. Je ne m'étais même pas aperçue qu'il m'avait repérée.

Il avait toujours le don de me localiser dans la foule.

Il arborait un sourire éclatant. Pour un peu, j'aurais cru qu'il était heureux de me revoir.

Certains éléments lient les donneurs-de-noms les uns aux autres. D'autres les sépareront toujours.

Le sexe, par exemple.

— Je suis si heureux de te revoir ! (Je ne dis pas un mot.) La guerre fait rage à Barsaive, Releana. Tu cours de grands dangers, ainsi que les garçons. Les Therans vous recherchent.

Et je peux vous aider.

C'était écrit dans son regard, qui me brûlait autant que son sourire.

A cet instant, ce que je compris me donna le vertige. Les hommes *aimaient* la guerre ! Et qu'on ne me parle pas d'épreuve de courage, de loyauté, de la fameuse fraternité des armes, ou d'instincts sanguinaires inexorables.

Les hommes adoraient guerroyer parce que, dans un monde dangereux, ils pouvaient s'ériger en protecteurs.

Si J'role souriait tant, c'était parce que j'avais besoin de lui.

— Ils nous ont bombardés de boules de feu, fis-je. Rien d'autre.

— Le pire est à venir, Releana. Les Therans ont cherché à négocier avec Throal un traité commercial, similaire à celui d'avant le Fléau. Le roi Varulus a décliné leur offre ; tant qu'ils pratiqueront l'esclavage, il refusera de s'asseoir à la même table qu'eux.

— Ça ne leur a sûrement pas plu, dis-je d'une voix lointaine.

— Les Therans ont insisté des semaines avant d'attaquer les caravanes de nains et les terres de la périphérie du royaume.

— Les nains ont riposté.

— Oui ! s'exclama J'role, se lançant dans un compte rendu enthousiaste sur les hostilités.

Il y mêla volontiers ses considérations personnelles sur la politique, la guerre, les mécanismes en cause et le comportement des gens. L'*individualité* n'avait aucune part dans ses élaborations, sinon quand il créait des catégories.

Le Soldat.

Le Politicien.

Le Tyran.

Tous ces gens dont il parlait avaient-ils des enfants, des parents... des familles à défendre ? Quand ils n'étaient pas occupés à comploter notre perte — nous qui nous fichions de leurs ambitions comme de notre première chemise —, que faisaient-ils de leurs dix doigts ?

— Tu ne parles pas ainsi quand tu racontes des histoires.

— Quoi ? bafouilla-t-il.

— Tes contes. Surtout ceux que tu narrais aux

enfants trolls. Les héros que tu mettais en scène agissaient par amour. Tous leurs actes avaient leurs passions pour origine.

— Je... ne suis pas en train de monter un spectacle, Releana ! Tout cela est réel...

— Réel ? Dis-moi ce qui est *réel*, J'role ! Tes théories sur la façon dont marche le monde ? Ou celle, qui font des donneurs-de-noms des êtres dépourvus de cœurs et d'attaches familiales ?

Le ton de notre discussion s'envenimant, une poignée de villageois tendit l'oreille.

Interdit, J'role me fixa avec des yeux ronds.

— De quoi parles-tu ? Les citoyens de Throal sont attachés à leur royaume.

— Non. Ils le sont à leurs *foyers*, à leurs *enfants*.

— Ils se battent pour les idéaux de leur gouvernement.

— Seulement afin de vivre en paix avec ceux qu'ils aiment. Peu de gens risquent leur vie pour des abstractions ! Et ceux-là n'ont personne au monde à chérir et à protéger.

— Ce n'est pas *vrai*...

— C'est ce que tu dis ! Tu parles beaucoup, J'role. J'ai toujours pris tes belles déclarations pour argent comptant. Mais j'ai appris à les mettre en perspective.

Tout le monde comprit que la querelle concernait notre vie privée, que J'role le veuille ou non. Les hommes s'éloignèrent, suivis des femmes, plus réticentes.

— Que veux-tu, J'role ? Pourquoi es-tu venu ici ? Le soleil faisait briller ses prunelles marron.

— Le gouverneur vous recherche, les garçons et toi. Les soldats passent la région au peigne fin.

— Merci pour l'avertissement.

— Releana... Tu as besoin d'aide...

— J'role, je refuse de me laisser encore dominer. Il recula, une main sur sa poitrine.

— Mais je ne veux pas te dominer ! Je veux te protéger !

Je ne gaspillai pas ma salive à lui répondre. Haus-
sant les épaules, je tournai les talons. Il courut der-
rière moi.

— Releana ! Que vas-tu faire ? Ils te retrouveront !

— Je n'en doute pas. Ils veulent dominer la pro-
vince entière. Ils n'auront aucun mal à me capturer.

— Tu ne peux pas rester sans rien faire ! Que se
passera-t-il quand tu seras entre leurs mains ? Qui
prendra soin de toi ?

Je le giflai — non, je le *boxai*. Mon coup de poing
lui fit éclater la lèvre supérieure. Un mince filet de
sang coula sur son menton. Incrédule, il l'essuya d'un
revers de la main.

— T'est-il jamais venu à l'esprit que je pouvais
m'occuper de moi-même, J'role ?

— Mais... *Bon sang* ! Tout le monde a besoin
d'aide dans la vie ! Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ?

— J'ai Wia avec moi. J'ai tout le village. Nous
nous entraidons.

— Ils ne te seront d'aucun secours contre les Ther-
ans.

J'aurais voulu le contredire, mais je réalisai soudain
que ma présence mettait tout le monde en danger.

— As-tu idée de ce qui se passe ailleurs ? Les
Therans assiègent les montagnes de Throal ! C'est
l'embargo ! Ils comptent *affamer* le royaume !

Je serrai les mâchoires. Bien sûr, je n'en avais rien
su.

— Il ne s'agit pas d'un jeu, Releana ! Throal est la
seule puissance capable de faire de l'ombre aux
Therans. Hélas, leur offensive a pris de court le roi
Varulus. Il n'a pas eu le temps de conclure les allian-
ces nécessaires. Si Throal tombe, tout est perdu. Le
monde appartiendra aux Therans.

— Je ne savais pas.

— Non. (Il croisa les bras, s'assurant que j'avais
conscience de ma faute.) Je ne suis pas simplement
venu te protéger, mais aussi te demander ton aide.

Nous avons besoin de toi, comme de toutes les bonnes volontés.

— Qu'allons-nous faire ?

— Briser leur siège. C'est le seul moyen.

CHAPITRE XX

Les esclaves libérés descendirent à terre à leur tour. Certains étaient des plaies ambulantes. D'autres avaient les yeux brûlés ou la langue arrachée.

Depuis ma fuite, les choses n'avaient fait qu'empirer.

Je n'avais vraiment pas le choix.

A la maison, j'expliquai tout à Wia.

— Tu ne peux pas emmener les garçons, dit-elle.

— Il le faut bien, soupirai-je. Povelis semble décidé à retourner ciel et terre pour remettre la main sur eux. Pas question de les laisser ici, Wia... Je dois les protéger.

— C'est si dur... Mais je serai avec vous. Moi, je n'ai plus personne. Les Therans ont massacré les miens. Tu veux préserver ce que tu as ; moi, je désire tuer pour venger ma famille. Au fond, nous sommes aussi différentes que semblables !

Emue, j'avouai :

— Je ne veux pas repartir sans toi !

— Moi non plus ! Tuer ne me fait pas peur et je sais me débrouiller. Avec les trolls, avant votre arrivée, je me sentais si seule...

Pour la première fois, je parlai de mes visions à mon amie : Thystonius, durant la danse de guerre des trolls, puis Garlen.

— Comme c'est étrange..., fit-elle.

— N'est-ce pas ! Nous avons tous notre perception des Passions. A ce moment-là, j'avais besoin de l'esprit de Thystonius pour sauver mes enfants. A mes yeux, il était logique qu'elle revête l'apparence d'une femme enceinte.

— Oui, le cas n'est pas rare. Les gens voient souvent Garlen ainsi. Mais Thystonius... Aux yeux des Trolls, elle a toujours l'aspect d'une montagne de muscles !

La porte s'ouvrit ; vous êtes entrés.

— Maman, dit Torran, le bouffon voudrait te voir.

Nous sommes tous sortis, bien sûr. Après ma petite conversation avec Wia, je me rendis enfin à l'évidence : j'étais incapable de séparer ma passion de la maternité de celle de la guerre. Non que je le veuille, du reste.

*

* *

Malgré mes craintes, je vous laissai explorer l'*Arc-en-Ciel de Pierre* tout votre saoul, vous pencher par-dessus le plat-bord et regarder les plaines de Barsaive.

— Maman ! s'exclama Samael, d'ici, on voit tout ! J'role nous rejoignit.

— Releana, je veux...

— Oui ?

— Ne m'interromps pas.

— Je t'écoute.

— Je veux...

Il s'arrêta.

— Samael, Torran, voici votre père.

Vous avez levé le nez vers l'étranger, qui n'avait plus son costume de bouffon. Désormais, il portait une armure noire étincelante, prise à un cadavre theran.

Vous couviez du regard l'épée argentée qui battait son flanc. Remarquant votre intérêt, J'role sourit :

- Aimeriez-vous apprendre à vous en servir ?
Vous avez hoché la tête avant de vous souvenir de moi et de quêter mon approbation.
- J'role, je veux qu'ils étudient la magie élémentaire.
- Peu importe ce qu'ils étudient, ils devraient savoir manier une épée.
- Refusant de provoquer une dispute devant nos enfants, je l'entraînai à l'écart.
- Ecoute, J'role, s'ils apprennent à se battre, ils penseront en soldats.
- Tu ne veux pas qu'ils puissent se défendre ?
- Je ne veux surtout pas qu'ils s'attirent des ennuis à tout bout de champ !
- Très bien. Je comprends. Mais s'ils veulent...
- Nous sommes leurs parents. Nous pouvons dire non.
- Le devrions-nous ? Nous partons en guerre, Releana.
- Oui... Nous n'avons pas le choix, n'est-ce pas ?
- Vaisseaux en vue ! cria la vigie.
- A la proue, en effet, je vis des dizaines de bâtiments.
- Ce sont des drakkars, m'informa J'role avec un sourire. Afin de rompre le siège des Therans, Krattack a gagné à notre cause une bonne dizaine de clans trolls.
- Cela suffira-t-il ?
- Non, mais les t'skrangs convoient du ravitaillement pour nous sur le fleuve Serpent. Ils nous ont aussi donné de l'argent pour engager les maraudeurs orks.
- Les écorcheurs ?
- Oui ! Ils ont formé une cavalerie ! Plutôt que d'errer et de piller au hasard, ils ont décidé que louer leurs bras serait plus lucratif !
- On dirait que tu as tout prévu.

- Non.
- Non ?
- Le plus dur reste à faire : gagner !

CHAPITRE XXI

Des jours durant, nous fîmes voile au nord des chaînes de montagnes de Throal. Le gros des forces ennemis tenait le siège ; des détachements aériens et terrestres menaient une guérilla contre Barsaive. Apparemment, les Therans voulaient saper le moral des troupes, et nous contraindre à tous les sacrifices pour arrêter le massacre. Certains trolls furent sûrement affectés dans ce sens. Pour ma part, je voyageais avec ceux qui refusaient de plier l'échine. Les attaques ne faisaient que renforcer leur détermination. Je regardais J'role vous enseigner les rudiments de l'escrime. Que vous vous entraîniez avec de petites lames aux pointes émoussées ne me rassurait pas. Je redoutais ce que le goût du combat ferait de vous.

L'affinité naturelle de J'role avec l'enfance lui permettait de contrôler sans peine vos débordements d'enthousiasme. A tel point que j'en devenais jalouse. Vous l'écoutiez ! Un regard lui suffisait pour vous remettre sur le droit chemin !

Comment un homme qui avait eu si peu de place dans vos vies pouvait-il exercer une si grande influence sur vous ? Ce n'était pas juste !

Vous accordiez un respect sincère à ce parfait étranger ! Vous lui obéissiez au doigt et à l'œil, non par crainte mais par désir de lui plaire !

Du coup, je dus réviser mon opinion sur lui.

CHAPITRE XXII

La guerre theranne atteignit son point d'orgue ; les combats firent rage trois jours durant.

Vous y étiez. De plus, vous en avez entendu parler des centaines de fois. Inutile que je répète ce que tout le monde sait. Et de vous à moi, les détails ne m'intéressent nullement. Il y eut beaucoup d'ingéniosité, de courage et de souffrance.

Infiltrer des vaisseaux t'skrangs dans le royaume de Throal était un coup de maître. Ravitaillés en vivres et en armes, les nains purent retourner la situation et remporter une brillante victoire.

On avait frôlé la catastrophe.

Pour ma part, je vis trop de massacres inutiles, de sang et de larmes, de navires fracassés par les salves des Therans, de vagues de soldats se briser telles les déferlantes sur les récifs... Combien de vies furent perdues ?

D'aucuns ont passé des années à théoriser sur cette guerre, à en étudier les stratégies.

Moi, je me suis contentée de la *vivre*.

CHAPITRE XXIII

Les raids des vaisseaux therans ne m'avaient pas préparée au carnage de la bataille de Throal. Voir tant de guerriers taillés en pièces menaça ma raison.

Les vaisseaux bourdonnaient comme des essaims d'abeilles, faisant assaut de boules de feu. Les drakkars trolls s'élançaient à l'attaque des galères theranes ; les gréements devenaient le théâtre d'affrontements sans merci.

A terre, des centaines de troupes vivaient le même drame. La magie, les flèches et les lames faisaient des ravages.

Les navires t'skrangs remontaient les eaux tumultueuse, pressés de secourir les nains. Un soir, les guerriers de Throal fondirent sur ceux qui avaient voulu les affamer.

Dès lors, la victoire nous fut acquise.

Moi-même, je servais le canon de mon vaisseau, secondée par Wia. Trois jours de boucherie firent de moi un être que je préfère oublier. Tout le monde sentait la présence de Thystonius. Elle adorait les batailles.

Le troisième jour, l'armada theranne à genoux, nous hurlions déjà victoire quand je vis fondre sur nous le plus grand des châteaux volants.

Le Sauveur.

CHAPITRE XXIV

— J'role ! criai-je. Le gouverneur nous attaque ! Nous être lancés à la poursuite d'une galère ennemie nous avait séparés de la flotte, nous isolant dangereusement. Il fallait battre en retraite.

— Pourquoi ne tirent-ils pas ? fit Wia, étonnée. Elle avait raison. Le *Sauveur* n'avait pas lâché un seul coup de canon.

— Le gouverneur sait que nous sommes à bord, expliquai-je. Il veut les jumeaux...

Je courus rejoindre J'role à la barre. Luttant pour maintenir le cap, il était néanmoins songeur.

— Releana, cette coutume theranne concernant les jumeaux... Y crois-tu ?

— Je n'en sais rien...

A cet instant, j'eus à peine le temps de plaquer J'role au sol : le feu endommagea le gouvernail.

— J'emmène les enfants en sécurité ! criai-je en me relevant.

J'avais retrouvé une copie du sort des ailes de métal et je l'avais mémorisé. Mon plan était de m'envoler avec vous, mes petits. Fonçant dans les coursives de l'*Arc-en-Ciel de Pierre*, je vis arriver une dizaine de drakkars.

Il n'y avait aucune garantie qu'ils nous rejoindraient à temps.

CHAPITRE XXVI

Quand j'entrai dans votre cabine, notre vaisseau vibra violemment : le *Sauveur* nous avait éperonnés ! Des cris retentirent : les Therans passaient à l'abordage.

Je vous pris dans mes bras et courus à perdre haleine vers la soute. Je m'y barricaderais, lancerais le sort et me jetterais dans le vide avec vous, comme le mage m'y avait déjà contrainte.

La soute refusa de s'ouvrir. Vous reposant par terre sans vous lâcher, je repris ma course éperdue pour rallier le pont supérieur. Nous tombâmes sur J'role, Wia et deux trolls.

— Ils sont à nos trousses ! cria mon amie. C'en est fait de nous !

— *Samael, Torran, cachez-vous !* ordonnai-je.

Mes enfants, comme vous avez vite disparu !

Au-dessus de nos têtes, nous entendîmes un Theran crier :

— Gouverneur Povelis, nous devons partir *maintenant* ! Les pirates seront sur nous d'une minute à l'autre.

— Pas sans les enfants !

— Mais...

— *Pas sans les enfants !*

Ils dévalèrent l'escalier.

J'role, Wia, les trolls et moi nous préparâmes à vendre chèrement notre peau.

Sur les marches glissantes de sang, cinq Therans surgirent, suivis de Povelis.

— Attendez, dit-il à ses soldats en nous voyant. Je n'ai pas de temps à perdre : donnez-nous les garçons et vous aurez la vie sauve.

Jamais je n'avais vu pareille peur déformer les traits de quelqu'un. On eût dit que Povelis allait à une mort certaine s'il ne retrouvait pas les jumeaux.

Ou était-ce une manipulation ? Comment savoir ? La magie des Therans demeure un mystère pour moi.

Je ressentis une étrange pitié mêlée de dégoût.

— Quittez mon vaisseau, fis-je. Maintenant !

La coque se fissurait de plus en plus.

— Ce sont seulement vos enfants, insista-t-il. Pour moi, ils sont la *vie* !

Défiguré par la colère, Povelis cria à ses hommes d'attaquer.

Ma boule de feu toucha les deux premiers à la poitrine. Les trolls bondirent sur les autres. De nouveaux Therans vinrent à la rescoussse, flanqués d'un mage qui voulut faire fondre nos armes.

Je ripostai d'un sort de glace.

Les trolls succombèrent sous le nombre. Le gouverneur donna l'ordre de nous achever, Wia et moi, tandis que ses sbires s'apprêtaient à fouiller les ponts.

Presque sous nos pieds, par une fissure qui ne cessait de s'élargir depuis que le *Sauveur* nous avait percutés, les cadavres glissaient dans le vide.

Un troll mort tomba plus vite que les autres et surprit le gouverneur qui repartait, lui fauchant les jambes.

Le vivant et le mort basculèrent dans le vide.

De Povelis, il ne resta rien. Son cri de terreur fut vite avalé par le ciel.

La brutalité de sa disparition me laissa sans voix. Mais nous n'étions pas sorties d'affaire, Wia et moi :

le navire était en perdition. Le vide béait presque sous nous. Au moindre faux pas, c'en serait fini de nous.

Par bonheur, de l'autre côté de la fissure, les guerriers de feu Povelis en profitèrent pour battre en retraite sans demander leur reste.

Soupirant de soulagement — nous l'avions échappé belle ! —, Wia et moi nous relevâmes péniblement, nous accrochant aux moindres aspérités pour ne pas glisser.

— Combien de temps reste-t-il ? me demanda mon amie.

— Je n'en ai aucune idée.

Je vous appelai à tue-tête, mais n'obtins aucune réponse.

— On dirait que la bonne fortune du gouverneur ne dépendait pas de la proximité des jumeaux, tout compte fait.

— Oui... Où est J'role ?

A cet instant, Wia s'aperçut comme moi qu'il avait disparu.

Je partis au pas de course. Tous mes instincts me criaient que quelque chose clochait.

CHAPITRE XXVI

Je vous le dis aujourd’hui puisque vous m’avez demandé de vous parler de votre père.

Vous avez oublié ces événements, trop horribles pour des enfants. Jusqu’ici, je ne voyais pas la nécessité de raviver de pénibles souvenirs...

Le cœur dans un étau, je poussai une porte après l’autre. Enfin, je découvris la cabine où vous vous cachiez.

Il y avait du sang partout. J’role fit volte-face. Le visage barbouillé de rouge, il tenait une lame.

Vous étiez recroquevillés contre la cloison. Les couvertures du lit étaient trempées de sang.

La bouche ouverte, je fus pourtant incapable d’articuler un son.

Votre père prit le ton d’un petit garçon quêtant l’approbation d’un adulte :

— Ils sont en sécurité, maintenant, tu vois ?

Il t’attrapa, Samael, et te tourna vers moi.

Ton beau visage était lacéré de coups de couteau.

Tes joues, ton cou, et même tes épaules.

Aucune magie au monde ne réparerait de tels dégâts. Les yeux clos, tu respirais à peine.

D’une voix très douce, je soufflai :

— Tu es fou à lier.

J’role regarda le sol, puis le plafond.

— Je crois bien que oui. Les petits ont leurs cicatrices, maintenant... Elles font de nous ce que nous sommes. Le gouverneur ne voudra plus d'eux...

Je hurlai à gorge déployée.

Puis je bondis sur J'role et le plaquai à terre, avant de bondir vers vous. Sans l'aide de Garlen, vous alliez succomber *maintenant*.

Vous étiez couverts de sang.

Dague au poing, je me tournai vers votre père, ivre de colère.

— Ignores-tu ce que j'ai fait ? cracha J'role, rasant à son tour une épée, qu'il pointa sur moi.

Je pouvais le tuer, mais ce ne serait pas facile.

Garlen et Thystonius apparurent.

— Sauve les enfants ! dit Garlen.

— Le conflit est tout ce qui te reste, objecta Thystonius.

Tiraillée entre leurs influences contraires, je luttai pour prendre une décision. De mon sang-froid dépendait la survie de mes enfants.

Je me tournai vers Garlen et l'implorai :

— Par pitié... Je passerai le reste de ma vie à respecter tes idéaux, c'est promis !

Elle effleura mon front ; je sentis ses pouvoirs affluer en moi.

A cet instant, l'*Arc-en-Ciel de Pierre* nous percuta et nous précipita à terre.

Il arrivait à la rescoussse.

Les craquements s'amplifièrent, les lampes vacillèrent.

J'role avait de nouveau disparu, par un trou dans la cloison, cette fois. A travers, je voyais la jungle et la brume.

Agenouillée près de vous, je vous transmis les pouvoirs régénérateurs de Garlen par le biais d'une imposition des mains.

CHAPITRE XXVIII

Les Therans se réfugièrent au sud-est de Barsaive. Ils n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Vous aviez survécu, mais vous porteriez toujours dans votre chair l'infamie de votre père.

Certaines alliances forgées durant ces conflits ne se sont toujours pas démenties. La puissance de Throal ne fait que grandir. Kerthale, le fils de Vrograth, est le principal allié du roi Varulus parmi les pirates de cristal.

Mais vous m'avez demandé de vous parler de votre père...

Voilà qui est chose faite. Après vous avoir soignés de mon mieux, je me suis aperçue que vous ne gardez aucun souvenir de son attaque.

C'était mieux ainsi.

Aussi n'ai-je rien dit toutes ces années.

De lui, vous aviez gardé de très vagues souvenirs.

Depuis ce jour, je n'en ai plus jamais entendu parler.

J'ai tenu parole vis-à-vis de Garlen. Néanmoins, je n'ai rien tenté pour guérir J'role de sa folie. Toute questrice de Garlen que j'étais désormais, je ne me sentais pas de taille à lutter contre ses démons. La tentative m'aurait détruite.

J'ai livré aux flammes le manuscrit de Crêtombre.
Mes chéris, je ne veux rien savoir de plus. Et je ne
veux plus rien avoir à faire avec J'role.

Près de lui, je redeviens faible et sans volonté.
Et je ne sais plus où j'en suis.

En vérité, je vous déconseille d'aller le voir, si c'est
là sa proposition. Qu'il nous manifeste de nouveau de
l'intérêt m'effraie indiciblement.

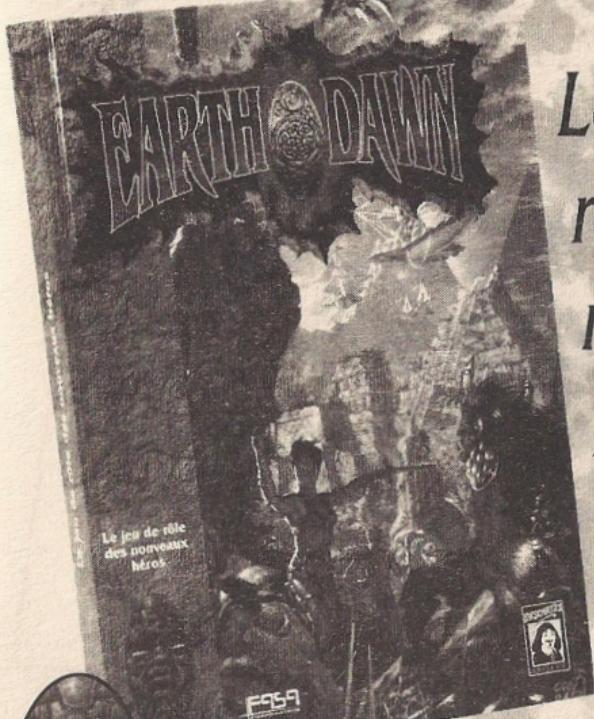
Ses démons intérieurs me terrifient. Je ne crois pas
qu'il s'en débarrassera un jour.

Même pour les gens que nous aimons, il est des
choses qui nous sont impossibles.

Mes enfants, quelle que soit votre décision, puissent
les Passions veiller sur vous.

VIVEZ DE MERVEILLEUSES AVENTURES DANS L'UNIVERS LÉGENDAIRE DE

EARTH & DAWN



Le jeu de
rôle des
nouveaux
héros

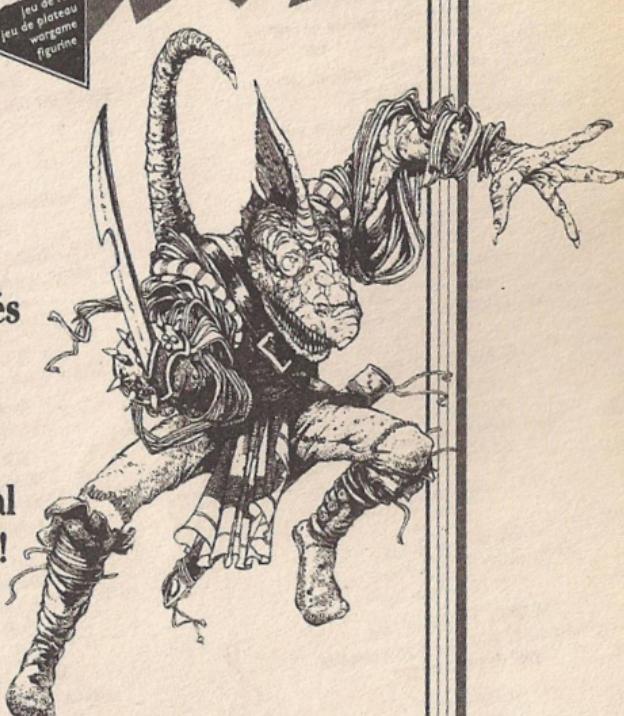
JEUX DESCARTES
1, rue du Colonel Pierre Avia
75503 Paris cedex 15

Disponible en boutiques de jeux.



EN ROUTE VERS L'AVENTURE !

POUR NE RIEN RATER
DE L'UNIVERS TRÉPIDANT
DES JEUX DE RÔLE



CASUS
Belli
jeu de rôle
jeu de plateau
wargame
figurine

MENSUEL

- Aides de jeu
- Scénarios
- Nouveautés
- Conseils
- Panorama ludique international
- Tout, quoi!

TOUS LES MOIS en kiosque. 32F.

LISTE des MAGASINS PARTENAIRES

PASSION Jeux de Rôles

FRANCE

13 - BOUCHES DU RHÔNE CRAZY ORQUE SALOON

11 rue Jean Roque, 13001 Marseille
Tel: 91 33 14 48

LE DRAGON D'IVOIRE

64 rue Saint-Suffren, 13006 Marseille
Tel: 91 37 56 66

21 - CÔTE D'OR

EXCALIBUR

44 rue Jeannin, 21000 Dijon
Tel: 80 65 82 99

25 - DOUBS

CADOQUAI

7 quai de Strasbourg, 25000 Besançon
Tel: 81 81 32 11

31 - HAUTE GARONNE

JEUX DU MONDE

Centre commercial Saint-georges, 31000 Toulouse
Tel: 61 23 73 88

33 - GIRONDE

LE TEMPLE DU JEU

62 rue du pas Saint-Georges, 33000 Bordeaux
Tel: 56 44 61 22

34 - HERAULT

EXCALIBUR

8 rue Cauzit, 34000 Montpellier
Tel: 67 60 81 33

LIBRAIRIE DES JOURS MEILLEURS

8 promenade Jean Baptiste Marty, 34200 Sète
Tel: 67 74 86 99

35 - ILLE-ET-VILAINE

L'AMUSANCE

Centre commercial des Trois Soleils,
35000 Rennes
Tel: 99 31 09 97

38 - ISÈRE

EXCALIBUR

18 rue Champollion, 38000 Grenoble
Tel: 76 63 16 41

44 - LOIRE-ATLANTIQUE

BROCÉLIANDE

2 rue J. J. Rousseau, 44000 Nantes
Tel: 40 48 16 94

51 - MARNE

EXCALIBUR

9 rue Salin, 51100 Reims
Tel: 26 77 91 10

54 - MEURTHE-ET-MOSSELLE

EXCALIBUR

35 rue de la commanderie, 54000 Nancy
Tel: 83 40 07 44

57 - MOSSELLE

LES FLÉAUX D'ASGARD

2 rue Saint-Marcel, 57000 Metz
Tel: 87 30 24 25

59 - NORD

ROCAMBOLE

41 rue de la Clé, 59800 Lille
Tel: 20 55 67 01

67 - BAS-RHIN

PHILIBERT

12 rue de la Grange, 67000 Strasbourg
Tel: 88 32 65 35

69 - RHÔNE

LE TEMPLE DU JEU

268 rue de Créqui, 69007 Lyon
Tel: 72 73 13 26

74 - HAUTE-SAVOIE

VIRUS

13 rue Filaterie, 74000 Annecy
Tel: 50 51 71 00

75 - PARIS

TEMPS LIBRE

22 rue de Sévigné, 75004 Paris
Tel: (1) 42 74 06 31

GAMES IN BLUE

24 rue Monge, 75005 Paris
Tel: (1) 43 25 96 73

76 - SEINE MARITIME

LE DÉ D'YS

160 rue Eau de Robec, 76000 Rouen
Tel: 35 15 47 46

86 - VIENNE

LE DÉ À TROIS FACES
35 rue Grimaud, 86000 Poitiers
Tel: 49 41 52 10

87 - HAUTE-VIENNE

LA LUNE NOIRE

3 rue de la boucherie, 87000 Limoges
Tel: 55 34 54 23

94 - VAL-DE-MARNE

L'ECLECTIQUE

Galerie Saint-Hilaire

94210 La Varenne Saint-Hilaire
Tel: (1) 42 83 52 23

EUROPE

SUISSE

AU VIEUX PARIS

1 rue de la Servette, Genève 1201
Tel: 41 22 734 25 76

DELIRIUM LUDENS

Rüschli 17/CP 677, CH 25 02 Biel/Bienne
Tel: 41 32 236 760

BELGIQUE

CHAOS

Galerie Gerardrie, 4000 Liège
Tel: 32 41 212 920

Les Magasins PASSION Jeux de Rôles sont des spécialistes des jeux de rôles, des jeux de plateau et des wargames, demandez-leur le catalogue.



Bulletin d'abonnement

Tous les deux mois
vous découvrirez des reportages
vous présentant des univers imaginaires
comme s'ils étaient réels ...

À renvoyer à DRAGON® Magazine, 115 rue Anatole France, 93700 Drancy

BULLETIN D'ABONNEMENT
(à remplir en majuscules)

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Je m'abonne à DRAGON® Magazine pour un an (6 numéros) au prix de :

- 175 FF seulement (au lieu de 210 FF au numéro) pour la France métropolitaine.
- 200 FF pour l'Europe (par mandat international uniquement)
- 250 FF pour le reste du monde (par mandat international uniquement)

Je joins mon chèque au bulletin d'abonnement et j'envoie le tout à
DRAGON® Magazine, 115 rue Anatole France, 93700 Drancy

*Achevé d'imprimer en mai 1997
sur les presses de Cox & Wyman Ltd
(Angleterre)*

**FLEUVE NOIR – 12, avenue d'Italie
75627 PARIS – CEDEX 13.
Tel: 01.44.16.05.00**

**Dépôt légal : juin 1997
Imprimé en Angleterre**

*Si le Monde mérite une seconde chance,
affronte les Horreurs
et deviens une légende.*

Mes chers enfants : longtemps je vous ai protégés, usant sans compter de mes pouvoirs magiques. Mais quand les Therans revinrent avec leurs vaisseaux volants, mes efforts furent réduits à néant. Après vous avoir enlevés, qu'allaient-ils vous infliger ? Et comment aurais-je pu lutter, seule contre tous ? Vous aviez un père, me dites-vous... Voleur, menteur et assassin à ses heures, il préférail courir l'aventure qu'aider les siens. Ainsi était J'rôle le Bouffon, dont nul ne peut connaître mieux que moi les turpitudes. Car je suis Releana, la femme qu'il crut aimer...

ISBN 2-265-06248-0



9 782265 062481

42 F.F.

INÉDIT

F959
CORPORATION